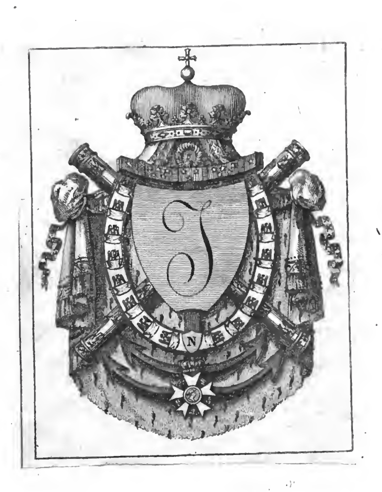
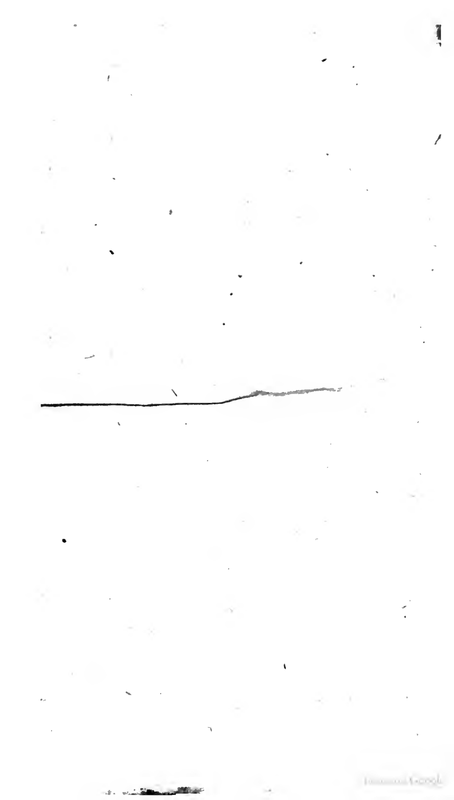



N



LA PRINCESSE
DE CHYPRE.

LA PRINCESSE DE CHYPRE,

ROMAN HISTORIQUE;

Par URSULA SCHEULTERIE.

TOME CINQUIEME.



PARIS,
FRECHET, Libraire-Commissionnaire, rue du Petit-Lion Saint-Sulpice, n°. 21.

1807.

LA PRINCESSE
DE CHYPRE.

CHAPITRE XI.

Tout le tems que dura la maladie de la princesse Zoé, l'abbesse lui rendit de très-fréquentes visites ; dans sa convalescence, elle vint la voir encore plus souvent, et croyant s'appercevoir que la présence et la société de ses dames ne lui étaient pas agréables, elle lui amenait fréquemment deux jeunes religieuses dont les soins complaisans adoucissaient un peu l'ennui de son état.

Si Zoé eût été moins affectée d'être éloignée de Noureddin et exilée de la cour de son père, elle se fut sans doute livrée plus volontiers aux soins que l'abbesse prenait de la distraire, elle eût apprécié l'amabilité des jeunes personnes qu'elle lui amenait ; mais dans

la profonde tristesse où elle était plongée, tout ce qui l'arrachait à ses réflexions lui était pénible, et loin de savoir gré à l'abbesse de ses attentions, elle était souvent tentée de s'en plaindre.

En confiant sa fille aux soins de l'abbesse du couvent de la Celle, Isaac avait donné pour motif à cette dame le désir que la princesse se perfectionnât dans la langue française et dans les arts d'agrémens ; mais en entendant parler l'aimable Zoé, l'abbesse s'apperçut qu'elle n'avait pas besoin de séjourner en France, pour parler le français avec autant de pureté que d'élégance, et les recommandations très-expresses qu'on lui faisait de ne jamais permettre à la princesse de se rendre seule au parloir, d'avoir soin de la faire accompagner de ses dames, au cas où l'on viendrait la demander ; cette recommendation, jointe à l'extrême tristesse de la princesse, fit penser à la bonne abbesse, que cette jeune personne avait une inclination qui ne convenait point à ses parens, et que c'était la véritable raison qui les

engageait à l'expatrier. Quoique pénétrée de cette idée, l'abbesse ne se permit pas de questions indiscrètes. Elle avait pour principe de ne point chercher à savoir ce que l'on desirait cacher, et au lieu de songer à tourmenter la princesse Zoé, elle ne s'occupa que de tâcher de la distraire. Sa douceur et son aimable figure, l'avaient intéressée dès le premier moment; sa patience dans sa maladie, sa touchante mélancolie dans sa convalescence, achevèrent de lui gagner l'amitié de cette respectable dame.

L'abbesse était une femme d'environ quarante ans, qui n'avait de l'esprit de son état, que celui qui était nécessaire à l'ordre et à la régularité de la maison. Elle agissait bien avec les religieuses et savait s'en faire aimer; elle n'avait dans l'esprit, ni dans son caractère aucune de ces petitesses qui sont souvent le partage des religieuses; elle était bonne et remplissait ses devoirs sans ostentation; sa seule faiblesse était d'aimer la grandeur, de se plaire à avoir dans son couvent des personnes de qualité; elle ne

cessait d'entretenir Zoé de toutes celles qui s'y était retirées; en lui nommant ces personnes, en lui faisant connaître celles qui y étaient encore, elle croyait lui donner une grande idée de l'importance de sa maison, et se flattait de la lui rendre agréable. Malheureusement, en énonçant les titres des dames pensionnaires dont sa maison l'honorait, il lui arrivait de joindre quelques détails qu'elle pensait devoir intéresser la princesse, et qui lui inspiraient au contraire une sorte d'éloignement pour ces dames. En voici la raison : Quelques-unes d'entre elles descendaient des anciens grands vassaux de la couronne, d'autres, non moins illustres, de seigneurs français qui s'étaient distingués dans la Palestine, et notamment dans la dernière croisade. Plusieurs y avaient perdu un père, un frère, un époux. La comtesse de Flandres était une de celles-là; elle était belle-mère de Philippe, comte de Flandres, dont nous avons parlé dans le chapitre XXXIX, et c'étaient les persécutions qu'il lui avait fait éprouver, qui l'avait engagée à chercher sa tran-

quillité dans la retraite. Mais pour revenir à l'impression que faisaient sur Zoé les récits de l'abbesse, nous dirons qu'en apprenant que plusieurs de ces dames s'étaient vues ravir un objet chéri, dans les guerres contre les infidèles, elle s'attendait à les trouver très-exaspérées contre les Sarrazins, elle s'attendait à les en entendre parler avec mépris; et comme depuis qu'elle aimait tendrement Noureddin, depuis qu'elle lui avait promis de le suivre, elle avait conçu quelque estime pour Saladin lui-même, elle sentait qu'il lui serait désagréable d'en entendre mal parler, et que si l'on mêlait Noureddin dans ces propos, elle aurait toutes les peines du monde à ne pas trahir l'intérêt qu'elle lui portait. Au lieu donc d'être fort empressée de faire la connaissance des dames dont lui parlait l'abbesse, elle desirait les éviter. Et pendant que la première l'exhortait à se rétablir bien vîte, pour être en état de jouir de leur société, elle profitait au contraire du mauvais état de sa santé pour se dispenser de leur faire visite.

On sait que dans la profonde affliction, dans les peines de l'ame, les objets qui nous environnent reçoivent souvent la teinte mélancolique de nos idées; aussi, dans la situation d'esprit où se trouvait Zoé, les grilles, les habits lugubres des religieuses, la frappaient vivement et lui inspiraient une sorte de terreur. Elle considérait le couvent de la Celle comme une vaste prison, et n'envisageait qu'avec effroi son étendue et le nombre de ses récluses, qui lui paraissaient autant de victimes. Il n'était plus, il était bien loin ce tems où sa tendre piété lui avait fait un moment concevoir le désir d'aller chercher une retraite parmi les saintes filles du Carmel; mais depuis qu'elle s'était livrée à son amour pour Noureddin, depuis qu'elle avait cessé de s'efforcer de vaincre sa tendresse et qu'elle s'était enfin abandonnée à toute sa passion pour le Sarrazin, elle avait senti expirer dans son cœur cette tendre piété qui la portait vers Dieu. La propension à l'amour divin est le même sentiment qui nous porte à l'amour de la créature; lorsque le

dernier s'empare des facultés de notre ame, il absorbe tout ce qui nous entraîne vers l'autre. Toujours unique, toujours immuable, l'amour ne peut être divisé, et son principe comme son essence, tiennent à l'entière liberté avec laquelle il s'attache à un seul objet! Les ames tendres et expensives, telles que celle de notre héroïne, sont susceptibles d'être extrêmes dans l'un ou l'autre attachement, et nul sacrifice ne peut leur coûter. Ainsi dans un premier moment de ferveur, Zoé, si on ne l'eut arrêtée, se serait consacrée au seigneur; mais maintenant qu'elle a connu les délices de l'amour profane, qu'elle a éprouvé les charmes d'un sentiment vivement partagé, et qu'elle a enfin consenti à être l'épouse du prince Sarrazin, elle ne peut plus goûter les plaisirs du cloître, et ne ressent qu'un extrême dégoût, pour ceux qui eussent pû lui plaire quelques mois plutôt. Zoé prie encore, mais les vœux qu'elle adresse à Dieu, ont son amant pour objet; ce n'est plus que pour Noureddin qu'elle implore la bonté

du ciel; et sentant bien que souvent elle l'offense par son trop d'ardeur pour un Mahométan, elle n'ose plus se livrer à ces longues et touchantes prières, qu'elle se dit quelquefois être devenues maintenant une sorte d'outrage à la divinité. Ainsi le charme de la prière n'existe plus pour notre héroïne, et lorsqu'elle se rend au chœur, elle n'est que faiblement touchée des cérémonies qu'on y célèbre, parce que son cœur est tout occupé d'un objet qui l'en éloigne.

Cependant l'abbesse, qui ne pénètre point ce qui se passe intérieurement chez la princesse, et qui ne jugeant que sur l'apparence, est satisfaite de son assuidité à se rendre à l'église, se persuade toujours qu'elle a besoin de dissipation, et qu'elle en trouvera dans la société de ses pensionnaires; s'appercevant de son peu d'empressement à chercher l'occasion de faire leur connaissance, elle veut lui en faciliter les moyens, et aussitôt qu'elle voit que la princesse commence à reprendre ses forces et à sortir de sa chambre, elle forme la

résolution de lui donner une espèce de petite fête dans son appartement. Elle engage Zoé et ses dames à accepter une collation chez elle, et rassemblant les plus distinguées de ses pensionnaires, elle met notre héroïne à portée de les juger et de se lier avec celles dont le caractère lui paraîtra sympathiser avec le sien. Mais les projets de la bonne abbesse ne réussissent pas suivant ses désirs; vainement elle cherche à mettre son monde en bonne humeur, on s'observe de part et d'autre, et les nouvelles arrivées ne se prêtent que faiblement à ses efforts pour faire valoir leur mérite; celui de Zoé pouvait seul être apprécié, ses dames ne savaient point encore le français; ne sachant dire que quelques mots insignifians qu'elles appliquaient à tort et à travers, tout leur mérite se borna à faire honneur à la superbe collation de l'abbesse; pour la princesse, elle se fût sans doute montrée très-aimable, si elle eût pu prendre sur elle de surmonter la mélancolie qui l'accablait; mais triste et pensive, ne se livrant presque

pas à la conversation, elle ne put faire juger de son esprit; sa tristesse et sa froideur furent prises pour une fierté dédaigneuse qui ne prévint pas en sa faveur. Plusieurs des dames pensionnaires appartenaient à des familles très-illustres; quelques-unes descendaient des anciens grands vassaux de la couronne; très-fières de cet avantage, elles se regardaient comme valant au moins la princesse de Chypre. On avait déjà agité dans le couvent, qu'Isaac son père, n'était qu'un petit Roitelet qui ne valait pas un duc, ni même un baron de l'empire; et comme l'orgueil et les petites passions se font sentir plus vivement dans les couvens que dans le monde, où l'on est distrait par une foule d'objets, on s'était bien promis de traiter la princesse avec une sorte d'égalité, et de ne lui accorder aucune des prérogatives du rang suprême. A la tête du parti qui jalousait Zoé avant de l'avoir vue, ou du moins avant d'avoir pu la juger, était une sœur du duc de Bretagne régnant; le défaut de charmes, le peu d'agrémens de sa figure l'avaient

empêché de s'établir; mais elle avait en hauteur et en prétentions ce qui lui manquait en agrémens. Les éloges que l'abbesse avait fait de la princesse de Chypre, les égards qu'elle montrait pour elle, avaient beaucoup déplu à Louise de Bretagne; elle craignait que la princesse n'usurpât sur ses jeunes compagnes, qu'elle dominait par sa fierté, l'espèce d'empire dont elle était si jalouse. D'ailleurs il eut suffit à Zoé d'être belle, pour être un objet d'envie pour Louise, qui n'était pas sans esprit, et qui se promit d'en faire usage pour éclipser la princesse. Se rendant chez l'abbesse dans cette intention, elle eut grand soin de s'entourer de celles des pensionnaires dont elle dirigeait l'opinion, et leur fit bientôt observer minutieusement et malicieusement les gestes et les moindres paroles de la princesse de Chypre.

Notre héroïne avait beaucoup de dignité dans son maintien, et toute sa personne portait un air de grandeur et de majesté; Louise, en le faisant remarquer, ne manqua pas de le

tourner en ridicule, et de prétendre que la princesse affectait cet air de grandeur pour faire voir combien elle se croyait au-dessus de tout le monde; ce propos, qui circula, ne manqua pas de blesser la fierté de plusieurs des pensionnaires, qui ne se croyant point faites pour s'exposer aux mépris ou aux dédains d'une petite princesse d'Asie, c'est ainsi qu'on la nomma, prétendirent qu'elles n'avaient nul besoin de chercher à lui plaire, et se tenant sur la réserve, se mirent à causer entr'elles, sans faire aucuns frais, aucunes espèces de prévenances pour la princesse, qui était bien loin de se douter du jugement qu'on portait d'elle, et qui se persuada qu'elle trouverait peu d'agrément dans la société de ces dames. La seule qui parut juger favorablement notre héroïne, fut la comtesse de Flandres; elle avait trop d'expérience et trop d'usage des cours, pour ne pas démêler la véritable grandeur de celle qui n'est qu'affectation; elle vit qu'on se trompait sur la princesse de Chypre; elle essaya de désabuser ses voi-

sines de la fausse opinion qu'elles avaient prise de cette jeune personne; mais elle les trouva très-prévenues, et ne put leur persuader que sa tristesse n'était pas du dédain, et sa froideur une orgueilleuse fierté. Ne pouvant les ramener, la comtesse, sans s'embarrasser davantage de l'opinion des autres dames, se rapprocha de notre héroïne, et se mit à causer avec elle; leur conversation roula sur la cour de l'Empereur grec, sur celle de Chypre. La comtesse était très-satisfaite de la manière de raisonner de la jeune princesse, et Zoé commençait à se plaire avec la comtesse, lorsque celle-ci lui dit malheureusement qu'elle avait perdu son époux dans les guerres de la Palestine, et qu'un frère, qu'elle avait toujours tendrement aimé, était aussi mort des suites des blessures qu'il avait reçues des Sarrazins. Cette explication froissa le cœur de Zoé; elle se dit que la comtesse ne pourrait jamais être son amie, que trop de motifs les divisaient; elle venait à l'instant d'apprendre que la guerre s'était ranimée entre les Chré-

tiens et les Sarrazins; et à la manière dont s'exprimait la comtesse, elle s'apperçut qu'il lui restait une grande animosité contre les Infidèles; elle résolut donc d'éviter de s'en entretenir avec elle; et quoiqu'elle eut plus goûté sa conversation que celle de toutes les autres dames, elle vit arriver sans regret l'instant de s'en séparer.

Peu de jours après la réunion qui avait eu lieu chez l'abbesse, Zoé reçut des nouvelles d'Isménie; elle lui apprenait tout ce qui avait suivi son départ, lui parlait de la douleur qu'avait éprouvée Noureddin; lui faisait part de l'arrivée du vaisseau de Saladin, de l'écrit qu'il avait envoyé, et enfin de la nécessité où Noureddin s'était trouvé de rejoindre l'armée de son oncle sans savoir encore ce qu'elle était devenue. Isménie ne manquait pas de peindre tout le chagrin que le prince en avait ressenti, et finissait par rendre compte à sa maîtresse du contenu des deux lettres qu'elle avait reçues de son amant; il l'assurait de sa constance, et lui réitérait tout ce

qu'elle pensait pouvoir fortifier la sienne, ainsi que sa ferme résolution de n'être jamais à d'autre qu'à Noureddin. Isménie aurait pu se dispenser d'entretenir sa maîtresse sur ce sujet : Zoé était plus disposée que jamais à persévérer dans sa tendresse. La manière dont son père en avait agi avec elle, n'avait fait que donner plus de force à son amour. Si la persécution fait des martyrs de religion, la rigueur en fait d'amour. Par raison, par sentiment, Isaac, peut-être, eut pu ramener sa fille, il eut pu parvenir à lui faire oublier le prince Sarrazin ; mais en usant de sévérité, en l'éloignant de lui, en la séparant de tout ce qu'elle aimait, il doubla les liens qui l'attachaient à Noureddin. Au milieu de sa cour, environnée de plaisirs et de distractions, elle eut plus facilement perdu le souvenir du Sarrazin : dans la retraite, dans la solitude, il resta l'unique objet de ses pensées, et son imagination lui prêta des charmes et des qualités encore au-dessus de ceux qu'il possédait réellement.

Peu de jours après la réception des lettres d'Isménie, la princesse eut des nouvelles de son père, qui lui parvinrent par une autre voie. Isaac, instruit par l'abbesse que sa fille venait d'éprouver une maladie grave, écrivit à Zoé d'un ton presque tendre; il l'engagea à prendre grand soin de sa santé, à ne point se laisser aller à l'ennui et au découragement, et finissait par l'assurer qu'il l'aimait toujours, et qu'il la rappellerait lorsqu'il aurait lieu de croire que l'absence avait opéré sur son cœur l'effet qu'il en attendait. Zoé trouva dans le même paquet une lettre que Roxa lui faisait écrire en réponse de la sienne. Incapable de répondre elle-même, la bonne nourrice avait dû recourir au ministère d'une dame de la cour, qui après avoir exprimé à la princesse tous les sentimens dont elle était l'interprète, saisit cette occasion de lui adresser personnellement l'assurance de son dévouement, et en même tems de lui faire connaître les regrets que causait son éloignement. La cour et la ville, disait-elle, ressentaient

également son absence, et personne ne concevait que le Roi eut pu priver son palais de son plus bel ornement.

Ces deux lettres causèrent de la joie à Zoé : la première la rassurait un peu sur les sentimens que son père lui conservait, et la seconde lui fit connaître que le véritable motif de son espèce d'exil était encore un secret. Elle avait craint que sa réputation n'eut souffert de la colère d'Isaac; mais en apprenant que rien n'avait transpiré, et qu'on continuait de l'aimer et de l'estimer à Nicosie, elle se sentit le courage de mieux supporter son éloignement de Chypre. Résolue de chercher à employer le tems de son exil le mieux qu'il lui serait possible, elle songea à s'occuper et à exercer ses talens, qu'elle avait un peu négligés depuis son séjour au couvent de la Celle. Dans l'intention d'acquérir un dégré de perfection de plus, elle avait déjà fait chercher dans les environs quelques maîtres capables de l'enseigner; mais ceux qu'on lui amena, soit pour la musique, soit pour le dessin, furent forcés de re-

connaître que la princesse en savait plus qu'eux. La Provence ne récélait point alors des talens très-distingués, et ce n'était que dans la capitale de la France que Zoé eut pu trouver des maîtres tels que ceux qu'elle avait eu à Constantinople, encore peut-être à cette époque la cour de l'Empereur grec avait-elle de grands avantages surcelle de France. Quoiqu'il en soit, privée de l'espoir de profiter des leçons des Provençaux, elle ne s'en appliqua pas moins à cultiver les talens qu'elle possédait; elle se procura une harpe en remplacement de celle qu'elle possédait à Nicosie, et cet instrument, qu'elle aimait beaucoup, contribua à charmer ses loisirs. Elle se fit un plan d'occupations suivies: elle passait une partie de la matinée à chanter et à pincer de la harpe; le dessin, la lecture, les ouvrages d'aiguilles ou de broderie, remplissaient le reste de son tems; elle donnait le soir à la promenade; peu satisfaite des dames pensionnaires, elle continuait d'éviter leur société; elle choisissait même pour aller voir l'abbesse,

les heures où son cercle n'était pas encore formé; en un mot, elle se communiquait le moins qu'il lui était possible; et quoique l'abbesse se fût d'abord plaint de cette manière de vivre, lorsqu'elle vit que c'était un parti pris, et que ses autres pensionnaires ne paraissaient pas d'ailleurs apprécier tout le mérite de la princesse, elle cessa de s'opposer à son goût pour la retraite, et lui laissa toute liberté de vivre comme elle l'entendait.

Afin d'égayer un peu son ennui, Zoé songea à se procurer quelques livres d'un genre moins sérieux que ceux qui avaient fait partie de ses études à Constantinople ; Isménie lui avait depuis donné le goût des poésies tendres et des fables milésiennes, genre d'ouvrages qu'elle-même aimait beaucoup, et qui avait contribué à amollir le cœur de la princesse, et à le disposer à ne plus repousser les traits de l'amour; mais enfin depuis que Zoé avait goûté ce genre de lecture, les ouvrages de morale avaient cessé de lui plaire;



afin de satisfaire ses nouveaux goûts, elle voulut se procurer quelques recueils des œuvres des gais Troubadours provençaux ; mais ne sachant à qui s'adresser pour en faire l'acquisition, elle imágina d'écrire à la princesse, Alix de France. Elle avait déjà eu quelques relations avec cette princesse, ayant plusieurs fois suppléé Agnès de France, pour écrire à sa sœur. La belle Alix avait paru beaucoup goûter le style de notre Héroïne ; ces deux dames s'étaient réciproquement adressées des choses obligeantes ; persuadée donc qu'Alix se prêterait volontiers à lui rendre service, Zoé réclama de sa complaisance de lui faire faire un choix de poësies et autres ouvrages agréables, jouissant de quelque réputation à la Cour de France ; Zoé ne pouvait mieux s'adresser qu'à la belle Alix, pour une commission de cette nature ; l'aimable sœur de Philippe Auguste avait à sa suite les beaux esprits du jour, et l'on peut croire que la collection qu'elle s'empressa de faire passer à notre Hé-

roïne, contenait la quintessence de la galanterie de ce tems ; tous les rondeaux des plus célèbres troubadours, les fabliaux en langue romance, qui de-là prirent leurs noms, et sont connus de nos jours, sous celui de romans. En envoyant à la princesse de Chypre les divers objets qu'elle lui avait demandés, la belle Alix lui écrivit la lettre la plus aimable, contenant une invitation très-pressante de se rendre à Paris, de venir jouir des plaisirs de la Cour galante de Philippe Auguste, ou enfin, si la princesse Zoé voulait absolument rester au couvent, de venir dans l'un de ceux de la capitale, où elle trouverait bien plus de ressources pour exercer ses talens, et toutes les parties de l'éducation, que dans un couvent de province, où la belle Alix la trouvait fort malheureuse d'être reléguée.

Zoé convenait de la vérité de ce que lui mandait Alix, et s'il n'eût dépendu que d'elle, elle se serait rendue avec empressement à l'invitation qui lui était faite; elle eût sans

regret quitté le couvent de la Celle, où rien ne l'attachait encore; mais comme elle n'était point maîtresse de changer de couvent, elle ne pût qu'en témoigner le désir à son père, par le premier courrier qu'elle lui expédia: et en lui faisant part de la lettre qu'elle avait reçue de la princesse de France, elle sollicita la permission de se rapprocher d'elle.

Avant que notre Héroïne eût reçu la réponse d'Isaac, elle s'était faite une amie dans le couvent de la Celle, une amie qui contribua bientôt à lui en rendre le séjour moins désagréable.

Sans le savoir, sans se douter qu'il existât dans ce couvent une jeune personne, ou plutôt une jeune veuve, faite pour lui convenir sous tous les rapports d'âge, de naissance et de caractère, Zoé fuiait l'aimable Mathilde qui desirait vivement se lier avec elle, et qui bien différente de Louise de Bretagne, ne cherchait que les occasions de faire sa connaissance. Cette Mathilde, qui bientôt jouera un grand rôle dans

cette histoire, était fille du comte Raimond, de Tripoli, qui fut successivement tuteur de deux Rois de Jérusalem. Les désordres qu'il voyait régner à la Cour de Beaudouin IV, et la conduite scandaleuse de la Reine Sybille, l'engagèrent à éloigner sa fille, redoutant pour elle l'exemple contagieux d'une Cour licencieuse; il se décida à la faire passer en Europe, où il l'envoya fort jeune encore; elle fut confiée aux soins de la comtesse de Flandres, qui l'éleva comme sa propre fille et eût pour elle tous les sentimens d'une mère tendre. Une suite de circonstances malheureuses força Mathilde d'épouser, à l'âge de douze à quinze ans, le Lord Cliffars, dont le caractère violent et l'humeur jalouse lui firent éprouver bien des chagrins; elle vécut à peine deux ans avec lui, et aussitôt qu'elle fut veuve, elle vint retrouver la comtesse de Flandres au couvent de la Celle, où elle s'était retirée depuis le mariage de sa pupille.

Mathilde était belle et pouvait

passer pour l'être, même à côté de Zoé ; de toutes les pensionnaires, elle était la seule qui dût craindre de se voir éclipser par notre Héroïne ; elle était celle qui pouvait lui être comparée, par les charmes, et même par les agrémens de l'esprit, et Mathilde fut la seule peut-être des jeunes pensionnaires qui lui rendit justice, sans éprouver aucune espèce de jalousie. Ce fut un malheur pour Zoé que Mathilde fut absente le jour de la réunion, qui eut lieu chez l'abbesse. Dès ce jour, sans doute, elles eussent ressenti l'une pour l'autre l'espèce de sympathie qui ne se manifesta que longtems après. Pendant la maladie de Zoé, sans la connaître encore, que sur le rapport de l'abbesse, Mathilde, dont l'âme était sensible, parut prendre un grand intérêt aux souffrances de la princesse; elle hâtait, par ses vœux, son rétablissement; lorsqu'elle fut obligée de s'absenter pour régler son partage avec les héritiers de son mari. A sa rentrée au couvent, elle trouva Zoé bien por-

tante, mais si dégoûtée, si ennuyée des petites tracasseries de Louise de Bretagne, qu'elle en avait contracté une espèce d'humeur sauvage, et qu'elle se dérobait le plus qu'elle pouvait à la société des pensionnaires.

Nous n'avons pas cru devoir entretenir nos lecteurs des petits désagrémens qui troublèrent la tranquille retraite du couvent de la Celle.

Louise de Bretagne fit diverses impertinences à notre Héroïne, telles, par exemple, que de lui rire au nez, en passant devant elle, de la contrefaire, d'imiter son ton, sa manière d'être avec ses dames ; lorsqu'elle la rencontrait à la promenade, Louise ne manquait jamais de se placer au milieu des trois ou quatre pensionnaires qui l'entouraient, et qui moins bien partagées qu'elle, du côté de la naissance et de la fortune, lui étaient entièrement dévouées ; Louise imitait la princesse, et ses compagnes copiaient servilement ses dames, qui s'offensèrent plus d'une fois de la hardiesse de ces petites personnes ; pour

Zoé, elle méprisa leur enfantillage, et dédaigna même d'en porter ses plaintes à l'abbesse; elle se contentait d'éviter les occasions de rencontrer ces petites étourdies, et s'isolant plus que jamais, elle prit l'habitude de ne se promener que le soir, à l'heure où la plupart des dames se réunissaient chez l'abbesse.

Malgré tous les propos que faisait naître le goût de la princesse de Chypre pour la sollitude, Mathilde éprouvait un grand désir de se lier intimement avec elle; non seulement son extérieur lui plaisait, mais ce qu'elle avait entendu dire de ses talens, contribuait à lui donner une grande envie de la voir familièrement; sans avoir reçu une éducation aussi soignée, aussi distinguée que celle de Zoé, Mathilde possédait elle-même des talens précieux pour ce tems: elle était musicienne et regrettait de n'avoir dans le couvent personne avec qui elle pût faire de la musique! en entendant retentir les accords harmonieux de la harpe de Zoé, qu'elle unissait aux accens de sa

voix, Mathilde sentait chaque jour plus vivement le désir de se rapprocher d'elle; vainement elle en cherchait le moyen, elle s'était bien rencontrée chez l'abbesse, une ou deux fois avec la princesse; mais celle-ci s'était retirée presqu'aussitôt son arrivée. Enfin, Mathilde s'était placée différentes fois sur le passage de Zoé, soit à la promenade, soit à l'église; Zoé s'était contentée de lui rendre son salut, ou de la saluer elle-même lorsqu'elle passait devant elle; mais elle avait paru vouloir éviter l'occasion de lui parler. Ces difficultés ne faisant qu'irriter l'extrême envie de Mathilde de se lier avec la princesse, elle observa ses habitudes, et s'apperçut qu'elle se promenait presque tous les soirs dans une allée de tilleuls, qui lui offrait d'autant plus de charmes, qu'elle était peu fréquentée, et qu'à son extrêmité, on trouvait un petit siége de gazon où la princesse s'assayait souvent, jouissait de la fraîcheur et du murmure de la chûte d'une cascade qu'on entendait dans le lointain.

Un jour que, suivant son usage, la princesse de Chypre, accompagnée de ses dames, se promenait dans cette allée solitaire et que celles-ci pour ne point troubler les rêveries de leur maîtresse, restaient un peu en arrière, causant et discourant entre elles; émue par le doux murmure de la cascade, et la clarté silencieuse de l'astre de la nuit, qui se refléchissait majestueusement à travers la voûte des tilleuls, Zoé après avoir fait plusieurs tours d'allée, fut s'asseoir sur un banc de gazon, et se mit à chanter une romance qu'elle affectionnait beaucoup, parce que Noureddin se plaisait à la lui entendre chanter à Nicosie. Cette romance était tendre, et convenait parfaitement à la voix de Zoé; elle en développait toute la beauté. Mathilde, qui arriva comme la princesse commençait à chanter, prit un grand plaisir à l'écouter; dès qu'elle parut à l'extrémité de l'allée, elle fit signe aux dames de ne rien dire, de ne point prévenir Zoé de son approche; et s'avançant à petits pas, elle s'arrêta à quelque distance

de la princesse. Zoé entendit bien les pas de quelqu'un qui s'avançait vers elle; et croyant que c'était une de ses dames, elle continua de chanter sans faire attention à la personne qui s'approchait. Mathilde resta cachée dans l'ombre des tilleuls, jusqu'à ce que la romance fut finie; alors exprimant tout le plaisir qu'elle lui avait faite, elle se mit à battre des mains, et à répéter le refrein du dernier couplet, puis s'avançant et se faisant voir à la princesse, elle lui dit que lorsqu'on chantait si bien, on avait tort de ne développer ses talens que dans l'ombre et l'obscurité de la nuit, qu'une voix comme la sienne était faite pour briller au grand jour, et charmer tous ceux qui auraient le bonheur de l'entendre.

Zoé ne répondit à ce compliment, que par une demi-inclination, elle prit d'abord l'apparition de Mathilde et ses applaudissemens pour une sorte d'ironie; la confondant avec Louise de Bretagne, elle fut dans le premier instant peu satisfaite de la voir l'aborder; mais le ton aimable de Mathilde,

la sincérité qui se peignait sur sa figure, dans les éloges qu'elle donnait à la voix de la princesse, et au goût exquis de sa manière de chanter, dissipa promptement les préventions de Zoé; elle ne tarda pas à rendre justice à Mathilde, qui continua de se promener avec elle, et sût lui adresser des choses si agréables et si finement senties, qu'elle parvint à lui faire goûter sa conversation. Lorsqu'il fut question de se séparer, Mathilde sollicita l'avantage d'être admise chez la princesse; elle en obtint facilement la permission; empressée d'en profiter, elle se rendit le lendemain matin chez Zoé, qu'elle trouva faisant de la musique; Mathilde enchantée de trouver cette occasion d'entendre de nouveau notre héroïne, la pressa si vivement de continuer de s'accompagner devant elle, que Zoé ne pût s'y refuser.

Les éloges que Mathilde donna aux talens de la princesse, annonçaient assez qu'elle-même en possédait, tellement qu'à son tour Zoé la pria de chanter, et s'offrit de l'accom-

pagner sur la harpe. Mathilde ne se fit prier qu'autant qu'il le fallait pour excuser son infériorité ; mais malgré la modestie avec laquelle elle parlait de ses propres talens, Zoé fût assez satisfaite de l'entendre, pour desirer de la revoir souvent; elle la retint près d'elle une grande partie de la matinée, et parut la voir s'écouler bien plus promptement que toutes celles qu'elle avait passées jusqu'alors au couvent de la Celle.

Le soir elles se revirent encore à la promenade, et furent si satisfaites l'une de l'autre, qu'elles prolongèrent leur promenade jusqu'à l'instant où l'on vint les avertir qu'on allait fermer le jardin. Depuis ce jour elles n'en passèrent aucun sans se voir, et l'amitié la plus tendre s'établit bientôt entr'elles.

CHAPITRE XLI.

Depuis que la princesse de Chypre connaissait tout le mérite et l'amabi-

lité de Mathilde, elle regrettait de n'avoir pas plutôt connu tout l'avantage d'avoir une telle compagne! le vide de ses journées était agréablement rempli, depuis qu'elle en passait une partie avec elle, et son séjour au couvent commençait à lui paraître moins insupportable.

On était à la fin de l'automne, les beaux jours étaient passés. Zoé avait dû renoncer à ses promenades favorites, lorsqu'elle reçut une réponse de son père, relativement à la demande qu'elle lui avait faite d'aller passer quelque tems à Paris. La réponse d'Isaac était un refus positif; il connaissait de réputation la cour de Philippe Auguste, il savait que les seigneurs français étaient très-galans, et que la princesse Alix de France était particulièrement citée pour son penchant à la galanterie; il pensa donc qu'il ne convenait nullement à sa fille de former avec elle une liaison trop étroite, et redoutant pour Zoé, jusques aux approches de la cour de France, il lui signifia qu'il n'entendait

point qu'elle changeât de couvent, ni même qu'elle s'absentât du sien sous quelque prétexte que ce fût.

Zoé fut moins sensible au refus qu'elle éprouvait ; elle en fut beaucoup moins affligée qu'elle ne l'aurait été avant la connaissance de Mathilde ; cette aimable veuve lui rendait de jour en jour le couvent de la Celle plus agréable, tout le tems qu'elle passait avec elle, s'écoulait sans qu'elle s'apperçût de sa durée ; et Mathilde, qui, de son côté, goûtait de plus en plus la société de notre Héroïne, y trouvait tous les avantages qu'elle en avait espéré ; dans l'exercice mutuel de leurs talens, dans la réciprocité de leurs attentions, les deux jeunes personnes trouvaient une source de distractions continuelles ; et, se suffisant à elles-mêmes, elles n'étaient ni l'une ni l'autre fort empressées de chercher d'autre société, et d'aller grossir la Cour de l'abbesse.

Comme la princesse de Chypre, Mathilde n'était pas fort éprise de la vie du couvent ; elle avait trop

d'esprit pour prendre part aux petites tracasseries qui en sont les amusemens; elle n'était guère plus que Zoé, amie de Louise de Bretagne; et comme elle ne partageait point ses plaisirs, elle n'était pas fort empressée de la rechercher, et la laissait dominer à son aise sur les jeunes pensionnaires qu'elle se plaisait à gouverner.

L'hiver se passa, sans amener aucuns événemens importans pour la princesse; ses dames avaient cessé de surveiller toutes ses actions, d'une manière gênante; tranquilles sur ce qu'elle pouvait faire, depuis qu'elles étaient dans le couvent, elles n'avaient paru s'attacher qu'à gagner sa confiance et son amitié; mais le souvenir de leur conduite dans le vaisseau, leur nuisait un peu près de Zoé, qui voyait d'ailleurs toujours en elles les créatures d'Azéma; et, sachant qu'elles entretenaient une correspondance très-suivie avec la favorite, elle les regardait comme des espions attachés à sa personne; elle se contentait de vivre politique-

ment avec elles, mais ne leur donnait nulle part dans sa confiance. L'amitié de Mathilde était donc doublement précieuse à la princesse, qui trouvait en elle toutes les aimables qualités d'Isménie, jointes à la prudence et à la sagesse de Zulmis; malgré tous les progrès que l'amour avait fait dans son cœur, elle sentait que c'était Isménie qui l'avait entraînée à écouter la passion du prince Sarrazin, et elle pensait que si, au lieu de la dame du palais, elle avait eu Mathilde pour guide, elle aurait résisté courageusement à Noureddin, et n'aurait pas eu l'humiliation d'être exilée, et de se voir en proie aux remords qui, par instant, torturaient son cœur.

Cependant, malgré toute la justice qu'elle rendait au mérite de Mathilde, malgré toute la confiance qu'elle lui accordait, Zoé n'avait encore osé lui avouer son inclination pour Noureddin : elle craignait trop de perdre son estime. Mathilde lui avait plus d'une fois parlé très-

sincèrement, sur l'imprudence des passions que concevaient quelquefois les jeunes personnes ; à la manière dont elle en raisonnait, Zoé avait vu qu'elle était bien loin d'une telle faiblesse. Comment aurait-elle osé lui avouer qu'elle aimait un Sarrazin, n'eût-ce pas été lui donner lieu de la blâmer sévèrement ? et peut-être l'éloigner d'elle, car Zoé s'appercevait que les principes de Malthide la porteraient à fuir sagement toute liaison qu'elle supposerait dangereuse. Elle lui cacha donc soigneusement la passion qu'elle nourrissait dans son cœur ; mais à l'exception de cette réserve, elle ne lui laissa ignorer rien de ce qui la concernait, et s'entretenait journellement avec elle de toutes les personnes qui lui était chères, et qu'elle lui avait fait connaître, par ses longues conversations sur leur compte.

Avant la fin de l'hiver, Zoé eut une occasion de faire paraître sa grandeur d'âme et sa générosité, d'une manière qui lui concilia de plus en

plus l'estime de l'abbesse, et lui mérita celle des pensionnaires qui l'avaient d'abord mal jugée.

L'une des jeunes personnes qui formaient habituellement le cortège de Louise de Bretagne, était une orpheline sans fortune, qui devait son éducation et son existence aux bontés d'une dame qui l'avait, en quelque sorte, adoptée. Cette dame qui avait toujours annoncé qu'elle lui ferait un sort, négligea tellement de prendre les moyens de lui en assurer un indépendant, que la mort la surprit sans qu'elle eût rien fait pour sa protégée. Les héritiers fort empressés de recueillir sa succession, ne le furent pas de faire quelque chose pour la jeune personne, dont leur parente payait la pension au couvent de la Celle ; à peine voulurent-ils consentir à lui laisser ses habits et son linge.

Privée de tout espoir, la jeune personne ne vit d'autre ressource pour elle que celle qu'elle pourrait tirer du travail de ses mains; malheureusement, elle n'était pas fort

habile, et ne pouvait espérer de tirer un grand avantage de ses petits talens; elle s'était trop habituée à se croire destinée à l'aisance, et à n'avoir nullement à acquérir des connaissances utiles pour l'avenir. Touchée de la situation de cette jeune personne, l'abbesse lui offrit de la recevoir sans dot, au nombre de ses religieuses; mais elle n'avait nul goût pour la vie religieuse, et refusa la proposition de l'abbesse. Tout le désir, toute l'ambition de la jeune personne, était de rester au nombre des pensionnaires; mais la règle du couvent de la Celle n'admettait point d'en avoir de régales. La maison était si peu riche, que l'abbesse ne crût pas pouvoir se permettre de garder Cécile, sans pension; elle lui dit donc que tout ce qu'elle pourrait faire, était de lui permettre de rester dans son couvent encore deux ou trois mois, pendant lesquels elle devait se déterminer à prendre un parti, et se mettre en état de trouver une ressource dans son travail.

Louise de Bretagne eut pu, sans

doute, faire quelque chose pour cette jeune personne; mais elle ne parut pas y songer, et se contenta de la plaindre froidement, sans s'occuper davantage de ce que deviendrait celle que peu de jours avant elle nommait son amie. Zoé agit différemment, quoiqu'elle eut beaucoup à se plaindre de Cécile; elle n'apprit pas sans attendrissement, que cette jeune personne, qui avait jusqu'alors été habituée à l'aisance, se trouverait peut-être réduite à la servitude. Quelques personnes pensaient qu'elle aurait accepté avec reconnaissance l'offre de l'abbesse, de l'admettre au nombre de ses religieuses; Zoé la plaignait déjà d'y être en quelque sorte réduite par la nécessité; mais lorsqu'elle fut instruite qu'elle avait eu le courage de refuser la proposition de l'abbesse, qu'elle avait dit qu'elle aimait mieux vivre dans la misère et conserver sa liberté, Zoé forma le dessein de la soustraire à l'indigence; elle fut d'autant plus touchée, qu'elle rencontra cette jeune personne toute en larmes, à l'instant où elle sortait de l'apparte-

ment de l'abbesse. Notre héroïne l'abordant et lui prenant la main avec bonté, la pria de lui dire le sujet de sa douleur, l'assurant qu'elle ferait son possible pour l'adoucir. Cécile ne réfléchissant pas apparemment à ce qu'elle pouvait espérer de la princesse, ne sut pas profiter de la prévenance qu'elle lui faisait; elle ne répondit rien, et retirant la main que Zoé avait voulu lui prendre, elle se couvrit les yeux de son mouchoir et continua son chemin. Sans s'offenser de son défaut de confiance, la princesse suivit son projet de se rendre chez l'abbesse, et la questionnant, elle apprit le sujet de ses larmes. Elle s'informa aussitôt quelle serait la somme qu'il faudrait pour lui assurer une rente suffisante au payement de sa pension et de son entretien. La bonne abbesse s'empressa de le dire; la princesse vit avec chagrin qu'elle surpassait ce qu'elle pouvait faire, sans solliciter la bienfaisance de son père; doutant s'il approuverait ses intentions, elle songea aux moyens qu'elle pourrait prendre pour se dis-

penser d'y recourir, et satisfaire en même tems le désir qu'elle ressentait de secourir Cécile. Elle avait bien des bijoux dont elle pouvait se défaire, mais ceux qu'elle tenait du Roi, et ceux qui lui venaient de sa mère, lui étaient sacrés : elle n'eût osé toucher aux premiers; un sentiment de vénération l'attachait aux seconds; tout ce qui avait appartenu à Loadicée lui était devenu sacré, et nulle considération ne pouvait la porter à s'en dessaisir; mais elle possédait plusieurs diamans de prix qui lui venaient de Noureddin; comme elle n'osait s'en parer, elle se décida plus facilement à faire le sacrifice de quelques-uns de ceux-là; en se rappellant combien le prince était généreux, elle se dit qu'il ne pourrait lui savoir mauvais gré d'employer une partie de ses dons à secourir l'infortune; et l'unissant à la bonne action qu'elle voulait faire, elle dit à l'abbesse qu'elle se chargeait de payer la pension de Cécile; et annonçant qu'elle allait commencer par acquitter six mois d'avance, elle ne lui laissa pas ignorer que pour prendre

des arrangemens pour la suite, et lui assurer un sort pour l'avenir, elle était déterminée à faire le sacrifice de quelques bijoux; elle pria en conséquence l'abbesse de lui indiquer un honnête joailler avec qui elle pût traiter.

Tout en louant la générosité de la princesse, la bonne abbesse se permit de lui faire quelques représentations sur la dernière partie de son projet; elle lui demanda si elle était bien sûre que le roi son père ne désapprouverait pas la vente de ses bijoux. Zoé lui répondit que ceux dont elle comptait se défaire lui venaient d'une loterie faite par un prince étranger, que n'en ayant jamais fait usage, elle ne pensait pas que son père pût trouver mauvais qu'elle s'en défît. La bonne abbesse l'embrassant alors tendrement, donna de nouvelles louanges à ce qu'elle voulait faire pour Cécile, et approuva sur-tout beaucoup le sacrifice qu'elle faisait; elle trouva que c'était être véritablement généreuse, et l'être au suprême degré, que de se déterminer à se priver à son âge, pour le seul plaisir de faire du bien,

des précieuses bagatelles qui sont si agréables à la jeunesse. Afin de tirer un plus grand parti de ses diamans, elle lui conseilla de les envoyer à Paris, et s'offrit de les faire passer à un de ses frères, qui ayant quelques connaissances dans cette partie, pourrait en tirer un plus grand avantage. Zoé accepta cette proposition, et remit dès ce jour même, à l'obligeante abbesse, les objets qu'elle se déterminait à sacrifier.

Cette résolution transpira bientôt dans le couvent: l'abbesse garda mal le secret de la princesse; elle montra même à quelques-unes de ses amies les joyaux qui lui avaient été remis. Au grand regret de Zoé, on connut son projet avant qu'il fût entièrement exécuté, et les éloges qu'on lui donna ne la consolèrent pas de l'indiscrétion de l'abbesse. Celle-ci ne manqua pas d'envoyer Cécile remercier la princesse de ce qu'elle voulait faire pour elle. Les bonnes intentions de notre héroïne surprirent singulièrement la jeune personne qui en était l'objet; elle sentait combien elle était peu

digne des bontés de la princesse de Chypre, et se rappellant combien elle avait été malhonnête à son égard, elle tremblait beaucoup lorsqu'elle se présenta devant elle, et ne savait trop comment lui exprimer sa reconnaissance; mais Zoé lui fit un accueil si obligeant, elle parut si peu se souvenir qu'elle eût jamais eu à se plaindre de son impertinence, que Cécile l'oublia bientôt elle-même, et que rassurée par son extrême bonté, elle reprit assez d'assurance pour répondre comme elle devait aux prévenances de sa nouvelle bienfaitrice.

Zoé mit tant de grâce et d'aménité dans la réception qu'elle fit à cette jeune personne; elle parut tellement s'attacher à lui faire oublier son rang, pour ne lui laisser voir qu'une amie empressée de l'obliger et trop heureuse d'y réussir, en un mot elle s'énorgueillit si peu des droits que ses bienfaits lui donnaient à sa reconnaissance, que Cécile sentit doublement toute celle qu'elle lui devait, et que pénétrée de la plus tendre gratitude, elle voua dès ce moment le plus sin-

cère attachement à la princesse; et par le récit qu'elle fit de sa bonté, de sa sensibilité, elle détruisit entièrement les préventions que Louise de Bretagne avait données contre elle.

Celle-ci finit même par être obligée de convenir qu'elle s'était méprise sur le caractère de la princesse de Chypre; l'enthousiasme qu'excitait son action, et plus encore le peu d'importance qu'elle paraissait y attacher, avaient fait tomber tout soupçon de fierté et de vaine ostentation; on ne voyait plus en elle que la plus aimable des bienfaitrices; l'amitié que lui portait Cécile, augmentait de jour en jour; elle protestait que jamais on n'avait obligé avec plus de grâce; tout le monde se plaisait à le répéter avec elle, et dans ce concours d'éloges, Louise de Bretagne se trouva entraînée malgré elle à parler suivant l'opinion générale.

Mais pour revenir à la vente des diamans, le conseil de l'abbesse eût plein succès: ils furent très-avantageusement vendus à un seigneur de la cour de Philippe Auguste. Zoé

avait pensé n'en tirer qu'environ six mille francs ; mais en raison de leur très-grande beauté et de leur belle eau, ils furent vendus dix mille francs. Zoé n'en persévéra pas moins à placer cette somme toute entière sur la tête de Cécile, qui se trouva ainsi jouir d'une pension viagère suffisante pour la faire vivre honnêtement dans le monde, dans le cas où elle se dégoûterait du couvent; elle voulut que la chose fut arrangée de manière à lui laisser toute liberté à ce sujet, et sa jeune protégée se trouva dans une plus grande aisance qu'elle n'avait jamais été.

Peu après s'être occupée du soin d'assurer une existence à la jeune orpheline, la princesse de Chypre sollicita de l'abbesse la jouissance particulière d'un petit jardin ou espèce de bosquet dont la situation lui avait extrêmement plu. A son arrivée au couvent, ce petit bosquet, qui consistait en une rotonde et deux cabinets de verdure, environnés de massifs de rosiers, lilas, seringuas et autres arbustes odoriféraus; ce petit bosquet

était la possession d'une vieille dame qui l'avait fait planter. Zoé le remarqua dès ses premières promenades; il était alors en pleine floraison; les rosiers de toutes espèces qui y étaient rassemblés, la variété de leurs couleurs, l'agrément de leurs parfums, et enfin la vue agréable dont on jouissait dans ce bosquet, inspirèrent à Zoé le désir d'y entrer; mais il était fermé: la dame à qui il appartenait, très-jalouse de sa propriété exclusive, l'avait fait enclore d une barrière dont elle gardait soigneusement la clef. La difficulté d'y pénétrer redoubla l'envie qu'en avait la princesse; elle ne s'en approchait pas de fois, qu'elle n'enviât un peu la propriété de ce charmant bosquet, qui était d'ailleurs le seul qui existât dans le couvent, et Zoé qui, comme on sait, aimait beaucoup les fleurs, regrettait de n'avoir que la vue de celles qu'elle appercevait. Mais enfin la vieille dame vint à mourir sur la fin de l'hiver. Zoé apprenant qu'on allait disposer de son jardin, s'empressa de le demander; plusieurs personnes l'avaient déjà de-

vancée, et l'abbesse n'était embarrassée que de savoir à qui l'accorder; mais aussitôt que la princesse se fut mise sur les rangs, jalouse de lui donner une preuve de son désir de l'obliger, l'abbesse lui donna la préférence sur les autres pensionnaires : la seule Louise de Bretagne osa en paraître mécontente; toutes les autres cédèrent facilement, et sans se plaindre, une petite propriété qui flattait la jeune princesse.

On doit penser que notre héroïne s'occupa de l'embellissement de ce petit bosquet, qui lui rappellait ceux de sa charmante solitude d'Idalie. Moins vaste, beaucoup plus simple que ceux de cet agréable séjour, il ne lui paraissait pas moins précieux. Ce petit bosquet était d'autant plus agréable, qu'on y jouissait de la vue de la cascade dont nous avons parlé plus haut, et qu'à l'agrément de son murmure, et à la fraîcheur que procurait son voisinage, même dans le grandes chaleurs, se joignait l'avantage de jouir de la perspective d'une superbe allée de citronniers et d'o-

rangers, dont les suaves exhalaisons venaient se mêler aux parfums plus doux des arbustes et des plantes du bosquet.

Mais ce qui avait encore plus de charmes pour Zoé, c'est qu'on y jouissait le soir et le matin des charmans concerts du tendre rossignol. Par un heureux hasard, deux de ces aimables chantres de la nuit avaient choisi leur retraite dans un plan voisin; l'un était placé sur la droite, l'autre sur la gauche; ils chantaient et se répondaient alternativement; et leur rivalité, leur désir de se surpasser mutuellement, égayait et amusait la princesse; quelquefois elle se plaisait à les exciter par sa belle voix, et les oiseaux, jaloux, redoublaient leurs efforts pour tirer de leurs harmonieux gosiers, des sons plus doux et plus agréablement filés; plus d'une fois elle les apperçut le col tendu, s'allonger, se dépiter sur les branches qui leur servaient d'asyles, et paraître enfin se courroucer d'entendre une voix humaine aussi mélodieuse; mais Mathilde ayant dit à Zoé qu'on

avait vu des rossignols s'exténuer et finir par tomber morts de dépit aux pieds du chanteur qui les avait indiscrètement excités, la crainte de causer un tel accident, engagea Zoé à ne plus rivaliser avec l'oiseau qu'elle chérissait. Cependant son bosquet prenait de jour en jour plus de charmes à ses yeux; à mesure que la naissante verdure se développait, et que les boutons s'entrouvant, paraient de leurs brillantes corolles les massifs, il devenait de plus en plus agréable. Déjà les lilas et l'aubépine étaient en pleine floraison; les roses commençaient à paraître, et la princesse calculait leurs espèces différentes, elle ne pouvait plus s'arracher de son petit bosquet. Une découverte acheva de le lui rendre plus cher encore: elle s'apperçut que les buissons recélaient des nids de fauvettes et de linottes; avec quel soin elle veilla dès lors à ce que rien ne troublât ces aimables oiseaux dans les soins et les plaisirs de la maternité! avec quelles précautions elle-même s'approchait! comme elle craignait de les déranger!

Mathilde souriait quelquefois de la voir marcher à petits pas, et n'oser pour ainsi dire s'avancer, dans la crainte de les faire envoler. Mais enfin les vœux de Zoé furent satisfaits ; elle vit naître une intéressante famille, elle eut le plaisir de la voir s'essayer sous ses yeux, et voltiger ; elle vit un père tendre et empressé de charmer sa compagne, et de lui faire oublier l'ennui des soins de sa jeune famille, par son chant agréable et mélodieux.

Un peu avant la naissance des jeunes familles, Zoé fut privée de la société de ses dames : l'une fut rappellée dans sa patrie par la mort d'un de ses parens, qui lui laissait une succession importante ; l'autre, qui s'ennuyait beaucoup au couvent de la Celle, ne pouvant se décider à y rester après le départ de sa compagne, sollicita la permission de la suivre, sous le prétexte que sa santé ne s'arrangeait point de l'air de la France ; et prétendant avoir besoin de respirer l'air natal, elle partit avec sa compagne. Isaac ne s'empressa pas de remplacer ces dames; sachant sa fille

en ûreté dans le couvent, il ne crut pas nécessaire de lui donner de nouvelles surveillantes. Pour Zoé, elle les vit sans regret s'éloigner, et ne desira pas de les voir remplacer; la société de Mathilde, celle de Cécile, qui lui faisait une cour assidue, suffisaient à son cœur, et lorsqu'elle desirait un plus grand monde, elle en trouvait chez l'abbesse, où toutes les pensionnaires étaient alors très-empressées de la rechercher.

Elle ne fut donc pas fâchée de l'éloignement de ses dames, et plus libre après leur départ, elle se livra plus que jamais à son goût pour la belle nature. Tous les matins, après le déjeûner, elle se rendait régulièrement dans son bosquet; là, après s'être promenée quelque tems, après avoir admiré les progrès de la végétation, elle allait s'asseoir dans l'un des cabinets de verdure, qu'elle faisait soigner et tailler avec un soin extrême; jamais ils n'avaient été aussi bien tenus. Là, la princesse savourait à loisir le plaisir de jouir d'une vue charmante, de l'agréable par-

fum des arbustes, et du doux concert des oiseaux. Assez ordinairement elle faisait une lecture dans le bosquet; elle avait reçu un nouvel envoi de poésies tendres, et ne se plaisait à les lire que dans cet endroit: il lui semblait qu'elle entrait mieux dans l'esprit du poëte, qu'elle sentait mieux ce qu'il avait voulu peindre, lorsqu'elle était environnée d'objets qui la portaient naturellement à une tendre et délicieuse rêverie; souvent les lectures étaient interrompues par les ébats de la fauvette et du linot.. Quelquefois celui-ci poursuivant sa compagne, elle venait se réfugier jusques dans le cabinet qui servait d'abri à la princesse, elle était alors témoin de leurs caresses; elle entendait les chants triomphans qui succédaient à leurs plaisirs, et malgré elle, elle en était émue. Les suaves odeurs qu'elle respirait, les concerts amoureux des oiseaux, portaient, sans qu'elle s'en apperçut, une sorte de volupté dans son âme, qu'achevaient de développer les lectures tendres

auxquelles elle se livrait. Zoé en sentait l'attrait, et n'en connaissait pas le danger; comment se serait-elle défendue d'une douce émotion, en lisant les peintures naïves et séduisantes des gais Troubadours? Comment se serait-elle défendue du plaisir qu'elle y trouvait, lorsqu'elle était environnée d'objets qui parlaient à son cœur? Quand tout peignait l'amour à ses yeux, quand tout lui en retraçait l'image enchanteresse, comment ne l'aurait-elle pas senti? Comment des pensées d'amour ne seraient-elles pas venues s'offrir à son esprit? L'idée de Noureddin venait alors nécessairement se joindre à celle d'un tendre sentiment. La princesse se rappellait tout ce qu'il avait fait pour elle, l'année d'avant, dans cette même saison, toutes les preuves d'attachement, toutes les surprises agréables qu'il lui avait ménagées dans son voyage; et vainement la raison, vainement les sages résolutions de l'oublier, qu'elle puisait quelquefois dans la conversation de Mathilde, s'opposaient à

son penchant ; ses plus fermes résolutions étaient sans force; elles étaient anéanties dès qu'elle entrait dans son bosquet, et qu'elle y songeait à son amant. Il semblait que les tableaux séduisans qu'elle y voyait, et la volupté qui s'emparait imperceptiblement de ses sens, lui ôtaient la force de résister à sa passion ; elle eût été désolée d'être surprise au milieu des tendres rêveries que ce lieu lui inspirait; la présence de Mathilde, qui lui était si chère en d'autres instans, lui eût même été importune dans les momens où elle y rêvait à Noureddin. Heureusement qu'elle ne craignait point que Mathilde vînt la surprendre dans ses promenades du matin ; Mathilde qui était très-pieuse, se rendait ordinairement à l'église, et elle y restait assez de tems pour que Zoé eût le loisir de se remettre des émotions que lui causait ce séjour dangéreux pour un cœur tendre.

A l'époque dont nous parlons, les dernières nouvelles que Zoé avait reçues d'Ismenie, lui avaient appris

que Noureddin était prisonnier des Chrétiens ; elle s'en était affligée d'abord, mais réfléchissant que son amant serait quelque tems à l'abri des dangers de la guerre, et que Saladin ne laisserait pas long-tems son neveu chéri au pouvoir de ses ennemis, elle ne s'était point long-tems affectée de cette nouvelle ; mais une nouvelle plus triste, celle de la sanglante et cruelle catastrophe qui venait d'avoir lieu à Constantinople, vint l'arracher aux distractions qu'elle trouvait dans sa retraite.

On peut se rappeller que nous avons fait connaître, dans le premier volume, l'ambition qu'Andronic nourrissait en secret de parvenir au trône impérial ; cette ambition se contint dans le silence, tant que la jeunesse d'Alexis lui laissa l'espoir de gouverner l'empire avec une pleine et entière autorité ; mais ce jeune prince annonçant qu'il ne tarderait pas à prendre lui-même les rênes de l'empire, Andronic songea à s'en emparer de vive force. La délicatesse du jeune empereur avait

fait espérer au régent qu'il ne serait de long-tems en état de gouverner, et même qu'il ne vivrait pas; mais voyant au contraire que sa santé se fortifiait, et qu'il devenait chaque jour plus digne de l'amour de ses peuples, dont il était l'idole et l'espérance, Andronie vit qu'il était instant de prendre ses mesures; déjà depuis quelque tems il cherchait à s'entourer, à donner les emplois importans aux créatures qui lui étaient dévouées. Xéna, se défiant des desseins du régent, attirait au contraire près de l'empereur les personnes dont elle se croyait sûre; elle environnait son fils de sujets fidèles; mais la défiance de l'impératrice-mère, ayant trop percé dans une occasion où Andronic donnait un poste avantageux à un homme très-suspect à Xéna, il n'hésita plus à se défaire d'une surveillante que sa tendresse maternelle rendait difficile à tromper. Les ordres furent donnés pour assassiner Xéna, et pendant qu'on exécutait ses sanguinaires desseins, Andronic porta lui-même la main sur la per-

sonne sacrée de l'empereur ; ce fut, dit-on, avec la corde d'un arc, qu'il étrangla, de ses propres mains, le jeune Alexis, qui périt ainsi victime de l'ambition d'un parent barbare, avant qu'il eut quinze ans accomplis.

Tout couvert du sang de son maître, le cruel Andronic traîna à l'autel la malheureuse Agnès de France, et força cette innocente enfant à épouser le meurtrier de l'époux qu'elle adorait ; le jour même qu'il fut immolé, la vit entre les bras de celui qu'elle détestait et redoutait plus que la mort.

On peut penser quelle fut la douleur de notre Héroïne, en apprenant ces affreux évènemens ; on sait combien elle aimait l'empereur Alexis, combien elle respectait et chérissait Xéna. Il est donc facile d'imaginer la sensibilité avec laquelle elle apprit leur triste sort ; celui d'Agnès lui coûta aussi des larmes bien sincères ; combien elle la plaignait d'avoir été forcée de donner la main au cruel Andronic ; elle ne pouvait songer, sans frémir, aux excès dont

ce monstre s'était rendu coupable, et l'affliction qu'elle en ressentit fut si vive, que, sans les soins de Mathilde, elle n'eut pû la supporter. Cette tendre et estimable amie partagea sa douleur, elle pleura avec elle, et par sa sensibilité, elle parvint à adoucir la profonde tristesse de Zoé, qui fuyant de nouveau toute société, ne se plaisait qu'à se nourrir des plus sinistres idées. Son imagination avait été tellement frappée de cette sanglante catastrophe, que son sommeil en fut long-tems troublé. Ses songes lui representaient l'image d'Alexis luttant contre le barbare Andronic, ou de Xéna, palpitante entre les mains de ses bourreaux !!! Ces sanglantes images faisaient tant d'impression sur ses esprits, qu'elle s'éveillait en jettant des cris affreux, et couverte d'une sueur froide; ses femmes accouraient à ses cris et ne pouvaient parvenir à la calmer, la seule présence de Mathilde avait le pouvoir de la rassurer. Inquiète de la situation pénible dans laquelle la princesse passait une par-

tie de ses nuits, Mathilde prit le parti de s'établir dans son appartement, et finit même par partager le lit de Zoé, qui ne pouvait calmer ses horribles transes que dans le sein de son amie. Ainsi, la douleur, la violence des chagrins qu'elle éprouvait, vinrent encore resserrer l'amitié qui déjà l'unissait à Mathilde; elle ne pouvait plus se séparer d'elle, elle ne la quittait pas d'un instant, et on ne les nommait plus dans le couvent que les deux inséparables.

La violente commotion qu'avait éprouvée la princesse de Chypre, n'était pas encore entièrement calmée; sa tristesse n'était pas encore dissipée, lorsqu'une nouvelle fatale pour la chrétienneté, vint porter la désolation dans tous les cœurs. Je veux parler de la prise de Jérusalem, qui répandit la consternation dans toutes les Cours chrétiennes. On n'entendait que des pleurs et des gémissemens dans toutes les parties du couvent de la Celle; les religieuses pleuraient la prise de la ville sainte, elles s'étonnaient que Dieu n'eût point fait tomber la foudre

sur les infidèles qui osaient souiller le sol sacré du tombeau du Sauveur. Dans leur pieuse et sainte colère contre les Musulmans, peu s'en fallut que les bonnes filles ne se laisassent aller aux imprécations contre Saladin et ses généraux. A la douleur de la perte de Jérusalem, se joignaient, chez plusieurs des dames pensionnaires, des inquiétudes pour des parens, pour des amis, qui avaient dû prendre part au siége, et qui pouvaient être du nombre des morts. Mathilde était du nombre de celles qui ressentaient les plus vives craintes ; elle tremblait pour plusieurs personnes, et particulièrement pour son père. Le comte Raimond de Tripoli avait dû nécessairement se trouver à la prise de la ville sainte, et connaissant sa valeur, son amour pour son pays, sa fille redoutait qu'il ne se fût trop exposé. Zoé partagea les anxiétés de son amie; mais jusqu'à ce qu'on eût reçu des nouvelles du comte Raimond, Mathilde ne pût se prêter aux consolations de la fille d'Isaac. Un mot de la main de son père parvint seul à

dissiper une partie de ses inquiétudes.

Cependant on avait ordonné des prières publiques dans toutes les églises de France ; le couvent de la Celle se distingua particulièrement par son zèle, à prier pour la destruction des infidèles. Les bonnes religieuses se flattaient de fléchir le ciel, par leurs neuvaines et leurs dons expiatoires ; elles osaient espérer de voir rentrer les Chrétiens dans la ville sainte, et ne cessaient d'implorer Dieu, pour l'anéantissement de l'armée de Saladin. Au milieu des prières qu'on faisait chaque jour à ce sujet et auxquelles Zoé ne pouvait se dispenser d'assister, elle éprouvait des transes et des angoisses cruelles. Elle séparait dans son cœur Noureddin des infidèles, et cependant, lorsqu'on priait pour leur destruction, elle était prête à s'écrier et à demander grâce pour son amant. Elle avait aussi sur lui beaucoup d'inquiétudes ; elle ne pouvait se persuader que Saladin eût négligé de lui faire rendre la liberté, et en pensant qu'il était sans doute à la prise de Jérusalem, qu'il

avait porté un bras dévastateur dans la ville sainte, elle éprouvait un redoublement d'affliction et de terreur.

CHAPITRE XLII.

Tandis que l'Europe entière gémissait sur l'imprudence de Lusignan, qui avait rallumé la guerre et amené la destruction de son royaume, les Chrétiens de l'Orient, et particulièrement ceux de la Syrie et de la Palestine, voyant l'impossibilité de se soutenir contre les Sarrazins, résolurent d'aller solliciter des secours en Europe. On nomma une députation de dix chevaliers, chargés d'aller exposer au Pape les malheurs et les besoins de la Chrétienneté, et de l'engager à faire armer les princes de l'Europe, à prêcher enfin une troisième croisade.

Parmi les députés choisis dans les chevaliers du Temple, on comptait Conrad de Stauf, à qui l'on peut se rappeler que la garde de Noureddin avait été confiée ; forcé de partir pour

obéir aux ordres de son chef, Conrad remit le soin de son prisonnier à Gérard de Ridère, à qui il recommanda de veiller à la sûreté de notre héros, et le pria d'avoir pour lui les mêmes égards que lui-même avait toujours conservés pour le prince.

Vers le même tems où les députés de l'Orient se rendaient en Europe, Isaac songea à rappeler sa fille près de lui, pensant qu'il s'était écoulé assez de tems pour lui avoir fait oublier une passion inconsidérée; il la prévint de se disposer à quitter le couvent de la Celle.

Zoé se vit rappeler, sans en ressentir beaucoup de satisfaction; elle commençait à s'accoutumer à sa retraite, elle y était très-aimée, et ne la quitta pas sans éprouver une sorte de regret. Ne pouvant se décider à se séparer de sa chère Mathilde, elle la sollicita vivement de l'accompagner en Chypre. Elle eut beaucoup moins de peine à l'y déterminer qu'elle ne l'avait présumé: Mathilde desirait rejoindre son père, et espérait trouver à la Cour d'Isaac quelqu'occasion

favorable de passer en Syrie, elle accepta la proposition de Zoé, n'étant pas fâchée de se rapprocher des Etats du comte Raymond.

Mathilde ne fut pas la seule qui aurait volontiers accompagné la princesse en Chypre; Cécile, cette jeune personne à qui Zoé avait fait un sort, était pénétrée d'une si grande reconnaissance pour sa bienfaitrice, elle avait conçu pour elle un si sincère attachement, qu'elle l'aurait volontiers suivie, et desirait beaucoup que la princesse l'attachât à sa personne. Mais quoiqu'instruite de cette disposition de Cécile, Zoé ne pensa pas devoir en profiter; elle ignorait d'ailleurs si son père trouverait bon qu'elle amenât tant de monde à sa suite; elle craignait aussi qu'il ne trouvât pas Cécile assez bien née pour lui permettre de la mettre au nombre de ses dames; et puis, dans l'espoir qu'elle conservait d'être un jour l'épouse de Noureddin, elle ne se souciait point d'amener en Chypre tant de personnes qu'elle serait obligée d'y laisser. Elle parut donc ne pas deviner

les désirs de Cécile, et lorsque cette jenne personne pria l'abbesse de les faire connaître à la princesse, celle-ci, obligée de la refuser, donna pour motifs les raisons que nous venons d'expliquer; et, se contentant de laisser à la reconnaissante Cécile de nouveaux gages de son amitié et de son souvenir, elle prit congé d'elle et des autres pensionnaires, qui, rendant justice à son mérite, la virent s'éloigner avec beaucoup de regret.

La bonne abbesse elle-même versa quelques larmes, en recevant les adieux de la princesse de Chypre, et toute la maison, à qui elle était devenue chère par sa bonté et sa bienfaisance, partagea le chagrin que l'abbesse ressentait de son départ, ainsi que de celui de Mathilde, qui était aussi fort aimée.

La traversée des deux amies fut des plus heureuses; elles arrivèrent en Chypre sans nul espèce d'accident, et en aussi peu de tems qu'il était possible de l'espérer.

Isaac reçut très-bien sa fille, et fit même un fort bon accueil à Mathilde,

dont l'extérieur lui plut dès le premier abord. Zoé avait d'ailleurs eu soin de le prévenir, par le moyen d'un aviso qui l'avait devancée; elle lui avait fait connaître qu'elle amenait une compagne, et lui en avait parlé si avantageusement, que le roi de Chypre parut s'empresser de fêter l'amie dont sa fille parlait avec tant d'éloges, et qu'elle assurait l'avoir seule sauvée du désespoir, lors des violens chagrins que lui avait causé son départ de Nicosie.

Zoé trouva la Cour de son père déserte et triste; un grand nombre de seigneurs s'en étaient éloignés, plusieurs étaient tombés dans la disgrâce d'Azéma, qui, plus puissante que jamais, avait porté le roi à des mesures qui avaient achevé d'aliéner le cœur de ses sujets, que son aimable fille avait un peu ramenés à son obéissance; mais depuis l'éloignement de la princesse, il s'était passé bien des événemens. Il y avait eu plusieurs révoltes, et les moyens qu'on avait pris pour les appaiser, n'avaient que médiocrement réussi. Quelques-unes des

révoltes ayant eu pour prétexte le mauvais état des finances et l'introduction de nouveaux impôts, que le luxe de la favorite avait nécessités, nous ne parlerons que de celle qui fut occasionnée par le constant attachement du marquis de Cythère pour la fille d'Isaac.

Le bruit s'étant répandu que la disgrâce de la princesse Zoé, et son éloignement de la Cour, avaient pour motif le refus qu'elle avait fait de la main du prince d'Arménie, le marquis de Cythère reprit confiance, essaya de faire de nouvelles tentatives pour obtenir la princesse ; il fit appuyer sa recherche par plusieurs seigneurs, qui pressèrent vivement le roi de donner son consentement à cette union, qui assurerait le bonheur de sa fille ainsi que celui de ses sujets ; mais Isaac, loin de se rendre à leurs instances, parut s'en offenser, et refusa de nouveau avec une sorte de mépris, l'alliance du marquis. Celui-ci, qui n'avait jusqu'alors contenu ses ressentimens, que par amour pour la princesse, ne put supporter

les nouveaux refus qu'il essuyait, il s'en vengea en s'armant contre Isaac; et soulevant ses anciens sujets, il les porta à refuser le tribut que le roi de Chypre leur avait imposé. Les efforts d'Isaac furent vains pour les ramener à son obéissance; le marquis repoussa toutes les attaques que le roi de Chypre fit entreprendre contre son île, et secondé par plusieurs seigneurs révoltés de la morgue insolente du roi, et des caprices d'Azéma, il affranchit entièrement son pays de la domination d'Isaac, et rentra dans les anciens priviléges de ses ancêtres. Plusieurs seigneurs mécontens se retirèrent dans les domaines de Cythère où ils vécurent avec plus de liberté; d'autres que le soin de leurs propriétés forçait de rester en Chypre, mais qui étaient soupçonnés d'avoir eu quelque part à la révolte, en furent punis par l'exil; ce qui acheva de rendre déserte la Cour d'Isaac, qui, à l'arrivée de la princesse, offrait le plus triste aspect.

Elle ne vit de toutes parts que de bas adulateurs, des courtisans servi-

lement vendus à la favorite, des hommes, enfin, dont les hommages, la révoltaient plus qu'ils ne pouvaient la flatter. Dans la dispersion d'une partie de sa Cour, Isaac ne s'empressa pas de réformer la maison de la princesse; Lasthénie sollicitait de remplir de nouveau près d'elle les fonctions de dame d'honneur, mais attaquée d'une maladie de langueur pour laquelle les médecins la faisaient voyager, elle n'était pas en état de reprendre l'exercice de sa charge, et Azéma obtint du roi qu'il différerait quelque tems à nommer à cette place. Mathilde au surplus, sans avoir aucun titre près de la princesse, remplissait en quelque sorte les fonctions de dame d'honneur, et la prudence qu'on remarqua en elle, engagea à lui en laisser l'exercice. Isaac se contenta donc de rendre à sa fille les deux dames qu'elle avait eu près d'elle au couvent, et se décida à attendre, pour monter le surplus de sa maison, qu'il sût à quoi s'en tenir relativement au prince d'Arménie; il n'avait point perdu l'idée de le

donner pour époux à Zoé, et pensait qu'à la veille d'épouser un prince étranger, il était assez inutile de lui donner de nouvelles dames.

La princesse Zoé ne goûta pas le plaisir de retrouver sa bonne nourrice; cette femme qui lui était si tendrement attachée, n'avait pû vivre loin de sa chère élève ; elle était morte de chagrin, peu de mois après le départ de la princesse. Sachant combien elle serait sensible à la mort de Roxa, on avait jugé convenable de la lui cacher, elle ne l'apprit qu'après être arrivée à Nicosie, et lorsqu'elle s'etonnait de ne point voir paraître cette bonne femme; elle la regretta beaucoup, et s'empressant ensuite de demander des nouvelles de Zulmis, elle apprit qu'elle avait quitté la Chypre, qu'elle était retournée à Constantinople, un peu avant la sanglante tragédie, qui fit changer de maître l'Empire des Grecs. Pour Isménie, dès que Zoé ouvrit la bouche pour en parler, elle vit le roi froncer le sourcil, d'une manière qui lui ôta l'espoir de la re-

voir jamais attachée à sa personne, et lui fit craindre en même-tems de réveiller la sévérité d'Isaac, en rappellant le souvenir de celle qui l'avait rendue coupable. Elle se contenta prudemment de s'informer secrètement de son ancienne favorite, et se garda bien de parler d'elle une seconde fois au roi.

Mathilde lui restait seule pour la consoler de toutes ses pertes; elle sentait de plus en plus combien son amitié lui était précieuse, et ne mettant pas de bornes à celle qu'elle avait pour elle, elle voulait que Mathilde fût aussi respectée qu'elle-même. Dès le premier moment de son arrivée, Zoé avait voulu que Mathilde partageât son propre appartement; elle vivait avec elle dans la plus intime familiarité, et la traitait absolument comme sa sœur. Cependant Isaac, qui avait d'abord paru approuver l'amitié de la princesse pour cette étrangère, finit par blâmer l'espèce d'égalité avec laquelle Zoé la traitait; s'il avait été satisfait de la noblesse et de la dignité des manières de Mathilde,

enfin, si par sa figure et l'éducation qu'elle paraissait avoir reçue, elle lui avait paru digne, dans les premiers instans, d'être l'amie et la compagne de sa fille, lorsqu'il apprit qu'elle n'était la veuve que d'un simple lord, il désapprouva que la princesse sa fille vécut aussi familièrement avec elle. Par je ne sais trop quelle raison, Mathilde avait jugé convenable de taire à Isaac qu'elle était la fille du comte de Tripoli. Le roi de Chypre ne voyant donc en elle que la veuve du lord Clifort, avertit Zoé de mieux garder la distance de son rang. Notre héroïne ne tint nul compte de cet avertissement; s'ennuiant excessivement à Nicosie, et ne trouvant de délassement que dans la société de Mathilde, elle continua de vivre avec elle comme avec son égale. L'amour-propre d'Isaac s'offensant beaucoup de cette conduite de la princesse, il lui dit, que puisqu'elle savait si mal garder son rang, elle n'avait qu'à se retirer à Idalie; que plus libre, dans cette solitude, de se livrer à sa folle

amitié pour Mathilde, elle n'y blesserait point ses regards et ceux de ses courtisans, par sa familiarité avec une femme dont il avouait le mérite, mais qu'il prétendait n'être pas faite pour être en relation aussi intime avec une princesse du sang impérial.

On reconnaît à ce langage la morgue fastueuse d'Isaac. Pour Zoé, loin de regarder comme un exil l'ordre de se retirer à la campagne, elle fut enchantée d'en obtenir la permission, elle la regarda comme une faveur. L'étiquette de la cour de Chypre était plus gênante que jamais ; la princesse, qui en avait été quelque tems éloignée, avait toutes les peines du monde à s'y assujettir ; elle n'était plus soutenue par le désir de plaire à son père et le plaisir de voir son amant dans les cercles ; Mathilde se déplaisait encore plus que Zoé dans cette cour, où il n'était pas permis de jouir d'un instant de liberté ; l'une et l'autre étaient journellement blamées pour quelque omission, pour quelque négligence ; tellement, qu'elles furent également

satisfaites de se voir libres, et de pouvoir, sans blesser les bienséances, se livrer aux douceurs de l'amitié.

Peu après le retour de Zoé dans sa charmante retraite d'Idalie, elle reçut la visite d'Isménie, qui s'empressa de venir la voir. Idalie se trouvait à la distance de la capitale qui avait été marquée pour l'exil d'Isménie : ayant le choix de sa résidence, elle loua pour le reste de la belle saison, une jolie chaumière dans le village de Zoé, et rapprochée ainsi de la princesse, elle se proposa de jouir souvent de sa société. Craignant cependant qu'Isaac n'y mette quelque obstacle, elle convint dès sa première visite à la princesse, qu'elle ne la verrait que secrètement, et que leur rencontre aurait lieu dans le bois. Zoé n'eut pas la force de se refuser à cette proposition d'Isménie; malgré la légèreté qu'elle lui connaissait, ses aimables qualités la lui rendait chère : d'ailleurs elle connaissait le secret de son cœur, et elle seule pouvait lui apprendre des nouvelles de Noureddin.

Isménie communiqua à Zoé les lettres qu'elle avait reçues du prince; elle lui remit aussi l'écrit signé de Saladin, contenant le consentement qu'il donnait à l'union de son neveu avec la princesse de Chypre, et l'engagement qu'il prenait de laisser à celle-ci le libre exercice de sa religion dans l'intérieur du palais. En recevant ces preuves de la bonne-foi de son amant, et de la tendresse qu'il continuait de lui conserver, Zoé sentit se ranimer toute la sienne; distraite par les derniers événemens qui l'avaient affligée, et éloignée de toute relation avec Noureddin, elle eût peut-être fini par l'oublier, et par reprendre assez d'empire sur elle-même pour rétracter sa promesse téméraire, dont elle sentait toute l'imprudence; mais Isménie vint de nouveau lui faire entendre le langage séduisant de l'amour; elle vint détruire tout le fruit que la princesse tirait de sa liaison avec Mathilde; elle apprit à Zoé que Noureddin était encore prisonnier; et elle sut si bien l'attendrir, par la peinture de tout ce qu'il

avait souffert avant d'être remis aux soins de Conrad de Stauf, qu'elle lui fit verser des larmes d'attendrissement, et faisant de nouveau palpiter le cœur de notre héroïne, elle lui fit perdre l'idée de se livrer de nouveaux combats pour tâcher de vaincre sa passion; car telle était encore la vertu de Zoé, que malgré la faiblesse de son cœur, elle formait par instant le plus beau projet, le combattait quelques jours, croyait avoir beaucoup fait, quand elle avait écarté Noureddin de son souvenir, puis retombait dans ses anciennes erreurs et n'avait plus la force de repousser l'idée d'être unie à son amant. Dans une telle situation d'esprit, il était impossible qu'elle fût heureuse; il l'était également qu'elle ne se laissât pas encore une fois séduire par Isménie. On a beau sentir sa faiblesse, on aime ceux qui la flattent, et l'on écoute facilement tout ce qui porte à l'excuser. Cependant Isménie n'avait reçu qu'une seule fois des nouvelles de Noureddin, depuis qu'il était sous la garde de

Gérard de Rédèze; il était alors beaucoup plus gêné; malgré les soins, les égards que Conrad avait recommandé d'avoir pour lui, notre héros éprouvait une grande différence. Un peu avant son départ, Conrad s'était vu forcé de consigner son prisonnier dans la forteresse d'Ackron; mais il y jouissait encore d'une assez grande liberté, qu'on ne tarda pas à restreindre tellement, qu'il lui devint très-difficile de faire passer de ses nouvelles à Isménie. Une seule fois il parvint à lui en donner, et ce fut cette dernière lettre qu'elle communiqua à la princesse, qui avait déjà une date très-ancienne, les lettres devant faire un grand détour pour parvenir en Chypre. La tendre inquiétude que Noureddin exprimait toujours sur le compte de la princesse Zoé, la chaleur avec laquelle il peignait sa constante tendresse, ranima toute celle de notre héroïne; il lui devint impossible de n'être pas constamment occupée du souvenir de son amant; sans cesse elle pensait à ce qu'il de-

vait souffrir en prison, et elle ne cessait de faire des vœux pour sa délivrance.

Cependant, Mathilde s'appercevait des fréquens entretiens de la princesse avec Isménie; et quoiqu'elle n'en connût pas le sujet, elle se doutait que l'amour y était pour quelque chose. Sans lui apprendre le motif qui avait fait disgràcier Isménie, Zoé avait dit à sa nouvelle amie, qu'on avait rendu fort suspect au Roi son ancienne dame du palais, mais qu'elle continuait d'y être fort attachée, et avait même des raisons particulières de desirer de la revoir; ainsi, priant Mathilde de lui en faciliter les moyens, très-souvent lorsqu'elle se promenait seule avec elle dans les jardins, elle l'entraînait dans le bois qui en était voisin, et lorsqu'elle n'y rencontrait pas Isménie, elle l'allait chercher par fois jusque dans le village qui avait l'honneur de porter son nom, et où, comme nous l'avons dit, Isménie avait cherché une retraite, et s'était fait arranger une chaumière très-

agréable. Mathilde se prêtait avec complaisance, mais non sans éprouver une sorte de regret, à ces petites excursions de la princesse; d'après ce qu'elle lui avait avoué, elle craignait que ses fréquentes entrevues avec une exilée, ne fissent encourir à Zoé le blâme de son père; elle se permettait quelquefois de faire à cet égard, à son amie, les petites observations que lui suggérait sa prudence. La princesse convenait que Mathilde avait raison; mais elle s'excusait sur ce qu'elle n'avait point reçu de défense de voir Isménie, et se persuadait d'ailleurs que les visites qu'elle lui rendait. étaient ignorées. Comme plusieurs motifs l'attiraient dans le village de Zoé, et qu'elle avait toujours eu la louable coutume de répandre ses bienfaits dans les environs d'Idalie, elle s'imaginait que ceux de ses gens qui s'appercevraient de son absence, et même du lieu où elle se rendait, ne prêteraient à ses secrètes promenades, d'autre motif que celui de visiter quelque famille mal-

heureuse, et elle ne manquait guère d'en soulager quelqu'une dans la plupart de ses sorties.

Sans qu'elle s'en doutât, Isaac était cependant informé du changement de séjour d'Isménie, et des fréquentes entrevues qu'elle avait avec la princesse; mais il dédaignait d'y faire attention; tranquille sur le compte du prince Noureddin, qu'il savait être prisonnier, et que par cette raison il pensait ne plus pouvoir nuire à son repos, il ne crut pas devoir s'inquiéter du rapprochement de l'ancienne favorite de sa fille. Le roi de Chypre n'était point de ses souverains dont la prévoyance calcule les dangers de l'avenir, et s'attache à les prévenir par les précautions qui les évitent : dans un moment d'emportement, il avait pu prendre des mesures de rigueur contre Isménie; mais quoique ses mœurs, et la conduite qu'elle avait tenue dans l'intrigue avec le prince Sarrazin, eussent dû la lui rendre fort suspecte, Isaac ne réfléchit pas combien de nouvelles relations avec elle pouvaient être dangereuses pour

Zoé, et il ne s'occupa nullement des moyens de s'y opposer; se contentant de ne point rendre à Isménie le rang qu'elle avait occupé près de sa fille, il ne songea point à les empêcher de communiquer ensemble; persuadé, apparemment, que, destinée à vivre dans le monde, la princesse rencontrerait par la suite des femmes encore plus dangereuses qu'Isménie, il voulut laisser à sa prudence le soin d'éviter de nouveaux pièges.

Presque toutes les fois qu'Isménie se trouvait avec la princesse, elle ne manquait pas de saisir un prétexte pour se procurer avec elle quelques instans de conversation particulière. Mathilde, qui remarquait très-bien qu'elle était souvent un tiers importun, se prêtait d'abord complaisamment à s'éloigner, croyant de bonne foi, dans le commencement, que Zoé pouvait avoir des secrets à confier à Isménie, dans lesquels, peut-être, il ne lui convenait pas d'entrer; mais voyant leurs confidences se renouveller fréquemment, et commençant à en soupçonner le motif, elle crut

devoir s'expliquer avec la princesse sur les mystères qu'elle lui faisait, et lui témoigner qu'elle commençait à s'en offenser. Un jour que, se promenant dans le bois avec Zoé, celle-ci s'était écartée avec Isménie, et avait laissé Mathilde assez longtems rêver solitairement à ses anciennes infortunes, notre héroïne, après une longue conversation avec sa confidente, revint rejoindre Mathilde, et au bout de quelques instans Isménie les ayant quittées, les deux amies rentrèrent; Mathilde engageant alors Zoé à s'arrêter dans le jardin, elle s'assit avec elle à l'entrée du bosquet. La princesse remarqua bientôt que Mathilde était triste et pensive; elle lui demanda tendrement ce qui causait son chagrin, celle-ci lui répondit qu'elle s'affligeait de n'avoir plus de part à sa confiance : depuis le retour d'Isménie, lui dit-elle, je ne m'apperçois que trop, que ma présence vous est importune? Zoé l'assura du contraire, lui dit que ce n'était point par manque de confiance, qu'elle ne s'entretenait pas avec elle, de ce qu'elle

osait dire à Isménie; mais que c'était uniquement par la crainte de ne point lui trouver la même indulgence à l'écouter. Mathilde répliqua qu'elle ne pensait pas avoir donné lieu de douter de celle qu'elle aurait toujours pour tout ce qui pourrait lui plaire. Cette réponse faite d'un ton persuasif, et d'autres propos aussi engageans, encouragèrent Zoé a lui confier enfin le secret de son amour; elle en avait le désir depuis long-tems, elle brûlait de lui ouvrir son cœur, mais toujours retenue par la crainte d'être blamée dans l'objet de sa passion, elle n'avait osé jusqu'alors l'avouer à l'amie dont elle redoutait la sévérité. Mathilde, en effet, malgré l'indulgence qu'elle avait promise, ne pût se défendre d'un premier mouvement d'horreur, en apprenant que Zoé aimait un Mahométan, et celui qu'après Saladin elle regardait comme le plus redoutable ennemi des Chrétiens. On doit penser que Zoé ne manqua pas de détailler tout ce qui pouvait excuser sa passion. Mathilde l'écouta avec attention, avec intérêt,

quoiqu'elle doutât un peu des qualités que Zoé attribuait au prince sarrazin ; mais en convenant qu'il était quelquefois difficile de vaincre une première inclination, Mathilde ne pût lui répondre autre chose, sinon qu'elle plaignait sincèrement la princesse d'en avoir conçue une qui ne pouvait être heureuse. La princesse n'avait pas encore avoué qu'elle avait consenti de fuir avec le prince sarrazin ; avant d'en venir à une telle preuve de son entière faiblesse, elle voulut essayer de sonder ses sentimens, relativement aux conditions qui lui avaient été tant de fois proposées; mais du premier moment qu'elle mit en avant le seul projet de s'unir à un Sarrazin, le feu de l'indignation, se peignit sur le visage de Mathilde. Elle convenait qu'on n'était pas toujours maître de ses sentimens ; mais qu'on devait toujours l'être de ses actions; dans ses principes, les premiers pouvaient être excusés, mais les autres ne pouvaient l'être dès qu'elles cessaient d'être conforme aux régles de la saine raison, ou aux devoirs

de la religion que Mathilde respectait sur toutes choses; elle combattit donc avec force, ce que la princesse avait elle même long-tems rejetté, et celle-ci la vit si indignée, qu'elle n'osa pas achever sa confession. Satisfaite cependant d'avoir fait un premièr aveu, et de pouvoir désormais parler de Noureddin, avec Mathilde, elle reprit un nouveau plaisir à causer avec elle. Zoé avait tant de choses à dire de son amant, tant de motifs d'excuse dans son amour, qu'elle ne cessait de raconter à Mathilde tout ce qui s'était passé entr'eux, et toujours elle avait de nouvelles choses à dire; de son côté, Mathilde répondant à la confiance de son amie, lui apprit qu'elle avait aussi une inclination, qu'elle aimait un chevalier du Temple, dont elle n'avait pas eu de nouvelles depuis très-long-tems. La religion, dit-elle, vous défend de vous livrer à votre passion, et moi elle m'impose un devoir qui n'est pas moins sévère, celui de me rappeller que l'état de mon amant lui ordonne de m'oublier.

CHAPITRE XLIII.

Depuis que Mathilde, se livrant aussi au besoin de s'épancher, avait fait connaître à notre Héroïne qu'elle était, comme elle, susceptible d'un tendre sentiment, elle redoutait beaucoup moins de lui parler de Noureddin ; et lorsqu'Isménie se trouvait avec elles, Zoé pouvant s'expliquer devant Mathilde, ne cherchait plus de prétexte pour entretenir Isménie en particulier. Il restait cependant encore un point sur lequel la princesse ne s'était point ouvert à Mathilde, c'était celui de sa fuite projettée; pour celui-là, Isménie lui avait bien recommandé de ne jamais faire d'aveu ; et se défiant de Mathilde, dont la sagesse l'effrayait, elle tâchait d'éloigner Zoé d'une entière confiance.

Pendant que notre Héroïne passait tranquillement son tems à Idalie, et qu'elle partageait son amitié et sa confiance entre Mathilde et Isménie,

Isaac nourrissait toujours le projet d'unir sa fille au prince d'Arménie. Les nouvelles de ce pays venaient de lui apprendre que la paix était conclue entre le Souverain de la petite Arménie et les princes de la Cappadoce. Presqu'au même instant que la guerre finissait, et que les conditions du traité de paix étaient arrêtées, le Roi d'Arménie termina sa vie. Le prince son fils, son seul et unique héritier, ne se vit pas plutôt tranquille possesseur de la couronne, qu'il songea à s'unir à la charmante Zoé. Après avoir fait connaître au Roi de Chypre la perte qu'il venait de faire, et laissé passer le tems que la décence exigeait, d'après la mort récente de son père, il envoya des ambassadeurs en Chypre, faire la demande solemnelle de la main de la princesse. Isaac, au comble de ses vœux, s'empressa d'agréer la recherche du Roi, et dépêchant aussitôt un courrier à sa fille, il lui ordonna de se rendre à Nicosie.

Zoé obéit, et apprit de la bouche de son père, que son mariage était

conclu, décidé, qu'elle devait se disposer à devenir incessamment l'épouse du Roi d'Arménie. Vainement notre Héroïne se jetta aux pieds d'Isaac, et essaya de l'attendrir, en lui montrant la répugnance qu'elle éprouvait pour celui qu'il voulait nommer son époux ; vainement le conjura-t-elle de ne pas éloigner de lui son unique enfant, de ne pas la réduire au désespoir, par un mariage qui, s'il s'accomplissait, ferait certainement le malheur de sa vie. (Le dégoût que Zoé avait toujours eu pour ce prince, s'était encore accru, en apprenant qu'il avait signalé son avénement au trône par des actes de rigueur, qui annonçaient combien son caractère était porté à la cruauté.) Isaac, sans être ému des larmes de sa fille et des touchantes prières qu'elle lui faisait, se contenta de lui répondre froidement que ses supplications étaient inutiles, que son sort était décidé, qu'elle n'avait d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance ; et lui ordonnant de se relever, il lui dit de se

préparer à être, sous six semaines, Reine d'Arménie.

Notre Héroïne désolée, désespérée, éprouva cependant une sorte de consolation en se retrouvant dans les bras de son amie ; elle fit part à Mathilde de sa triste position ; celle-ci partagea bien vivement le chagrin qui oppressait Zoé ; elle savait par elle-même combien il est cruel d'être unie à un homme qu'on ne peut aimer ; elle avait connu tout ce que cette situation a d'affreux. Mais quoiqu'elle plaignit bien sincèrement la princesse de Chypre, qu'elle pleurât avec elle sur le sort qui la menaçait, elle ne vit nul moyen de l'y soustraire, et finit par lui dire qu'elle lui conseillait de faire de nécessité vertu, et de se soumettre, de bonne grâce, aux volontés du Roi, puisqu'aussi bien elle ne pouvait lui résister, et que malgré sa répugnance, elle serait forcée d'obéir.

Pour la première fois, la douce Zoé se révolta contre Mathilde, l'accusa d'être cruelle et de ne prendre qu'une légère part à sa peine, puis-

qu'elle pouvait lui donner des conseils aussi cruels que celui de céder à l'odieuse tyrannie qu'Isaac voulait exercer sur elle. Les reproches de Zoé étaient injustes, et son amie ne tarda pas à l'en faire convenir; mais notre Héroïne était mécontente que Mathilde n'eût pas trouvé quelque expédient pour rompre ce fatal mariage; espérant qu'Isménie serait plus heureuse, elle l'envoya chercher.

Elle eut avec elle une longue conversation, dont nous ne dirons que le résultat, après beaucoup de lamentations, de la part de Zoé, et diverses expressions qui peignaient l'indignation d'Isménie contre Isaac, qui n'avait pas même, pour la forme, daigné consulter sa fille. — Quel dommage, dit l'ancienne dame du palais, que Noureddin ne soit pas libre! s'il l'était, il trouverait bien moyen de vous enlever à ce misérable souverain de la petite Arménie. Mais hélas! le prince Sarrazin est toujours prisonnier, et Dieu seul sait quand il sera délivré; quant à

lui, il commence à en désespérer.
— Que dis-tu !... Aurait-on reçu....
— Oui, jai éu enfin de ses nouvelles; j'oubliais de vous le dire, j'ai reçu une lettre hier, je ne sais si je l'ai prise sur moi... Mais je vais vous en dire le contenu; il me mande que Saladin paraît se lasser des démarches infructueuses qu'il a faites faire près des Chrétiens, pour obtenir la liberté de son neveu, qu'il paraît en ce moment l'abandonner, et que le seul Azad continue de remuer Ciel et terre pour faire élargir son fils; mais le peu de succès que ce prince a obtenu, et l'espèce d'abandon de Saladin, font craindre à votre amant de passer le reste de ses jours dans une obscure prison.
— Ciel ! que m'apprends-tu ? Isménie, quel nouveau surcroît de douleur ! Noureddin, passer sa vie en prison !... Ah ! que ne suis-je en Palestine ! que ne suis-je à portée de le secourir, mon amour m'en suggérerait les moyens.... Oui, plus adroite qu'Azad, je saurais parvenir à l'enlever à ses cruels gardiens.... Oui,

dussais-je sacrifier ma propre liberté, pour lui rendre la sienne, me substituer enfin à sa place, je saurai corrompre et tromper la surveillance de ses gardiens..... — Qu'entends-je? dit à son tour Isménie, serait-il vrai, princesse? Auriez-vous en effet le courage de tenter de délivrer Noureddin? — Si j'en aurais le courage! oh, j'en réponds! — Et vous risqueriez votre liberté pour lui rendre la sienne? — Certainement, et avec bien de la joie! replique vivement Zoé: Songe donc, ma chère Isménie, au plaisir que j'aurais de délivrer Noureddin, de faire pour lui ce qu'aucun de ses parens n'a osé faire! Oui, si je pouvais me rendre en Palestine, me substituer à mon amant, être prisonnière à sa place, oh, que mon cœur serait satisfait! Isménie, que la prison me paraîtrait douce en comparaison du triste hymen qu'on me destine!... — Mais, s'il en est ainsi, reprend, en rêvant, Isménie, on pourrait.... peut-être..... — Quoi donc! ne me fais pas languir, dis vîte, ma chère Isménie, que pourrait-on?....—Sans doute, reprend celle-ci, si vous vous immoliez

un moment à la liberté de Noureddin, il ne tarderait pas à vous délivrer vous-même..... Il est trop aimé de son oncle, pour qu'une fois libre, il n'obtienne pas........ — Oh! laisse-moi! laisse-moi de côté un instant! peu m'importe le tems que je pourrai rester en prison, pourvu que j'en fasse sortir Noureddin! dit avec autant de vivacité que de générosité, la sensible Zoé: hâte-toi plutôt de me dire si tu vois, si tu apperçois quelque jour, quelque facilité d'exécuter le projet qui me sauverait à-la-fois d'un odieux mariage, et me rendrait la libératrice de mon bien aimé. — Oui, dit Isménie, oui, je crois entrevoir un moyen... mais laissez-moi réfléchir un instant... Et le résultat des réflexions d'Isménie est qu'il faut se servir de Mathilde pour se procurer un vaisseau, et voler au secours de Noureddin.

Isménie développe alors à la princesse un plan de fuite, et un dessein que celle-ci trouve admirable; le seul point difficile est de faire consentir Mathilde à y coopérer; Isménie veut qu'on use un peu de ruse avec elle; et d'après les conseils de sa confi-

dente, dès le lendemain matin notre héroïne se trouvant seule avec Mathilde, met la conversation sur la Palestine et le comte Raimond de Tripoli : elle demande à son amie si elle ne sent pas le désir de rejoindre son père? — En pouvez-vous douter? repond aussitôt Mathilde : j'attends avec impatience qu'il se présente une occasion de voler dans les bras d'un père dont je suis séparée depuis si long-tems! — Cette occasion, ma chère Mathilde, m'aurait été bien cruelle il y a peu de tems, puisqu'elle vous aurait enlevé à mon amitié. Un serrement de mains de Mathilde assure son amie qu'elle la quitterait aussi avec regret. Mais, poursuit notre héroïne, avec un peu d'embarras, puisque je suis maintenant à la veille d'être séparée de vous de toute manière, je desire au moins, avant ce cruel instant, avoir la consolation de vous savoir heureuse près d'un père; permettez-moi donc de faire connaître au mien votre naissance, et de solliciter de lui un vaisseau pour envoyer au comte de Raimond. — Pensez-vous, dit Mathilde, dont le cœur

palpite à la seule idée de revoir les rives du Jourdain, pensez-vous qu'Isaac consente à accorder cette demande? — Je l'espère, repart Zoé; puis passant tendrement ses bras autour de son amie, et la serrant contre son cœur, pardonne-moi, lui dit-elle, pardonne-moi, ma chère Mathilde, de t'avoir laissé ignorer jusqu'à présent, que le moyen que je te propose est véritablement le seul qui puisse te remettre entre les bras d'un père. — Comment! reprend Mathilde étonnée, ne vient-il donc plus de vaisseaux de la Palestine ou de la Syrie? — Très-rarement, ma chère: depuis que la guerre est ranimée avec les Sarrazins, les relations de ces pays avec la Chypre sont infiniment rares. L'intérêt que j'avais à te faire croire le contraire, m'a engagé à te laisser dans la persuasion que tu ne tarderais pas à trouver des occasions de faire passer de tes nouvelles; mais maintenant que je n'ai plus de motifs de te cacher la vérité, je n'hésite plus à te la faire connaître. Je te l'avouerai même, j'étais charmée de te voir dans l'intention de ne te point faire con-

naître pour la fille du comte Raimond, jusqu'à ce que tu fusse dans le cas d'en réclamer le titre et les droits; et je pense fermement, qu'en déclarant ta naissance, mon père s'empressera.... — Méchante! dit Mathilde, en embrassant Zoé, comme je te gronderais de ne pas m'avoir appris cela plutôt, si je ne partageais, ajoute-t-elle tendrement, le plaisir que tu parais éprouver à me garder près de toi!

Après quelques autres propos sur ce sujet, interrompus par des caresses réciproques des deux amies, on convient que Zoé se chargera de faire part à Isaac de ce qu'est Mathilde, et de lui faire la demande d'un vaisseau pour envoyer un message au comte de Tripoli.

La réponse d'Isaac ne se fait pas attendre; non seulement il accorde volontiers le vaisseau demandé, mais charmé d'avoir dans ses états la fille du comte de Tripoli, dont la réputation est si grande; de ce sage prince, qui fut deux fois tuteur et premier ministre des Rois de Jérusalem, et qui gouverna ce royaume avec une prudence et une sagesse que n'imi-

tèrent pas, malheureusement, ses successeurs, ce qui fût cause de la perte de la ville sainte; Isaac, charmé de savoir que l'amie de sa fille doit le jour au comte Raimond, sent ranimer pour Mathilde toute la considération qu'elle lui avait inspirée, et jaloux de la lui témoigner, il l'honora d'une visite à Idalie, et l'assura qu'elle pouvait dès cet instant préparer ses dépêches, qu'il ne tarderait pas à envoyer prendre ses ordres, pour son père.

Le message fut expédié, et Mathilde attendit avec impatience le retour de celui qu'elle avait chargé: c'était un homme dont Isménie avait fort vanté l'intelligence, et que la princesse avait fait choisir à Mathilde. A la grande surprise de celle-ci, on vint lui annoncer l'arrivée de son messager beaucoup plutôt qu'elle n'avait osé l'espérer. Cet homme s'annonça comme chargé de manifester toute la joie qu'avait ressenti le comte Raimond en sachant sa fille rapprochée de lui; et desirant vivement la revoir, il lui faisait faire les plus vives instances de ne pas tarder à se rendre

auprès de lui. Mathilde reçut avec beaucoup de joie cet heureux message; il manquait cependant à sa satisfaction d'avoir quelques lignes de la main de son père; mais l'envoyé lui dit que le comte Raimond, blessé dans cet instant à la main, n'avait pu lui écrire. Mathilde, empressée de se rendre aux vœux de son père, s'informa cependant si la mer était libre, si l'on pouvait se mettre en marche sans craindre d'être attaqué par les infidèles. Le messager répondit, que la princesse pouvait être sans inquiétude, que le comte Raimond avait annoncé qu'il prendrait toutes les précautions possibles pour protéger le trajet de sa fille.

Mathilde ne songea donc plus qu'à se préparer au départ; elle témoignait cependant à la princesse Zoé un vif regret d'être obligée de se séparer d'elle, et de la quitter sur-tout au moment où ses consolations paraissaient lui être nécessaires. Un jour qu'elle lui exprimait ce regret d'une manière plus tendre, et qu'elle lui annonçait qu'elle était décidée à partir dans deux jours, Zoé ne pouvant

se contenir plus long-tems, lui dit en souriant : Nous ne nous séparerons pas, ma chère Mathilde, j'espère bien partir avec vous. — Comment? et votre père?.... — Vous le savez, Mathilde, mon père n'est point comme le vôtre un père tendre qui s'occupe de mon bonheur! il veut au contraire faire mon malheur par un mariage que j'ai en horreur! je prends donc le parti de m'y soustraire en fuyant avec vous..... Voyant que Mathilde secouait la tète et paraissait blâmer cette résolution : sois tranquille, lui dit-elle, je prendrai si bien mes mesures, qu'on ne pourra soupçonner mon dessein, et qu'on ne s'appercevra de ma fuite que lorsqu'il sera trop tard pour pouvoir nous suivre et te causer personnellement quelque désagrément.

Ce n'est point ce que redoute Mathilde; mais naturellement ennemie de toute conduite oblique ou mystérieuse, elle observe à son amie combien sa démarche serait répréhensible. — Quelque désir que j'ai de vous obliger, ma chère Zoé, je ne puis me résoudre à vous faciliter les

moyens de vous évaderdu royaume de votre père. Avez-vous donc pu penser que je me prêterais à un tel projet? que je reconnaîtrais par une trahison la bonté et la générosité avec lesquelles Isaac m'a reçu dans ses états? Jamais, ma chère, jamais Mathilde ne se rendra coupable d'une telle ingratitude! Zoé fait valoir son amour pour Noureddin, son désir de se conserver pour lui, et enfin celui d'habiter le même pays que lui, de pouvoir au moins se procurer de ses nouvelles. Mais ce motif, loin d'attendrir Mathilde, ne fait que l'engager à parler avec plus de force contre la proposition de la princesse; elle se révolte contre l'idée de la rapprocher du prince Sarrazin; elle lui retrace tous les motifs qui doivent la porter à éviter plutôt que rechercher les relations avec lui; enfin Mathilde parle avec toute la chaleur d'une Chrétienne tremblante pour le salut de son amie; et quant à la répugnance de Zoé pour le roi d'Arménie, elle va jusqu'à lui dire qu'elle est peut-être fondée sur sa prédilection pour Noureddin. Retraçant à la prin-

cesse de Chypre tout ce que ses devoirs lui imposent, Mathilde s'exprime si fortement, qu'elle pense l'avoir ramenée à des sentimens raisonnables : Zoé ne parle plus de partir, mais se réduit seulement à demander que Mathilde s'occupe des intérêts de son amant dans la Palestine, et qu'elle se charge de lui faire passer quelques lettres.

Mathilde consent encore à cette dernière proposition avec quelque peine, disant qu'elle promet plus qu'elle ne devrait en accorder ; mais elle n'a pas la force de résister aux prières de son amie, et satisfaite d'avoir obtenu d'elle qu'elle ne songera plus à fuir son père pour rejoindre son amant, ou du moins Mathilde croyant l'avoir obtenu, depuis que Zoé cesse de l'entretenir de ce projet, elle consent à rester deux jours de plus pour lui donner le tems d'écrire à Noureddin.

Cependant, on a fait arriver le vaisseau sur lequel Mathilde doit s'embarquer, dans un petit port voisin d'Idalie; tout est prêt, la princesse a pris congé du roi de Chypre, on est à la veille du départ; Zoé, qui depuis

quelques jours paraît par instant fort triste, quoiqu'elle eût annoncé à Mathilde qu'elle avait obtenu que son mariage fut différé, Zoé paraît encore plus inquiète et troublée à la veille du jour qui doit lui enlever son amie ; ses yeux, par moment, se remplissent de larmes, elle ne peut parler, et ne fait que serrer Mathilde contre son cœur. Enfin le soir, lorsqu'il est question que chacune d'elle doit, de son côté, aller se coucher, Zoé embrasse Mathilde à plusieurs reprises, elle semble ne pouvoir s'arracher de ses bras ; elle fait quelques pas pour s'éloigner, puis se retourne, court de nouveau à elle, l'embrasse encore, et vivement oppressée, ne peut s'exprimer que par des pleurs et des sanglots. Sensible au dernier point à ces preuves si touchantes de l'attachement de Zoé, Mathilde lui adresse tout ce qn'elle croit propre à modérer son affliction. Il faut enfin se séparer, s'arracher des bras l'une de l'autre ; Mathilde se couche, et cherche dans le sommeil un oubli aux émotions que vient de lui donner Zoé.

La scène du soir lui fait redouter

celle qui se passera le lendemain, au véritable instant des adieux; cependant, comme elle a promis solemnellement à Zoé qu'elle lui permettrait de l'accompagner jusqu'au rivage, et qu'elle ne doit même prendre ses dépêches que le matin même, aussitôt qu'elle est levée, elle passe chez son amie. Quelle est sa surprise de ne la point trouver dans sa chambre, et de s'appercevoir qu'elle ne s'est pas couchée, que son lit même n'avait pas été défait! Mathilde reste stupéfaite; cependant un pressentiment semble l'avertir de la vérité, que lui confirme bientôt une lettre à son adresse, qu'elle trouve sur la cheminée. Mathilde s'empresse de l'ouvrir; elle y trouve de tendres excuses de Zoé, de s'être servi de son nom pour se procurer un vaisseau, et aller trouver son amant; elle lui avoue que la lettre au comte Raimond ne lui a point été remise, et la prie de lui pardonner si elle l'a trompée par un subterfuge; elle lui dit qu'elle a écrit à Azad père de Noureddin, qu'elle savait avoir fait de vaines tentatives pour délivrer son fils, qu'es-

pérant être plus heureuse, elle partait pour voler au secours de son amant; et faisant des vœux pour le bonheur de Mathilde, elle la priait de lui laisser pour sa sûreté, l'honneur de porter le nom de Mathilde de Tripoli, lui cédant avec plaisir celui de princesse de Chypre.

Dans cette lettre était renfermée la copie de celle que Zoé avait écrite au prince Azad. Elle l'engageait à laisser à l'amour le soin de la délivrance de son fils, et lui disant qu'il pouvait prendre toute confiance dans le capitaine de vaisseau qui lui remettrait cette lettre, elle le priait de revenir avec lui la chercher, l'assurait qu'une fois arrivée en Palestine, elle saurait bien trouver moyen de s'introduire près de Noureddin, et de lui rendre la liberté.

Il serait difficile de décrire l'étonnement et la douleur de Mathilde, à la lecture de ces deux lettres; elle souffrait à-la-fois, du renversement de ses propres espérances, en même-tems qu'elle était affligée et de la trahison de son amie, et de la crainte d'être compromise par son impru-

dence. Elle ne doutait pas que Zoé ne fut partie depuis long-tems, et elle en fut plus persuadée encore, lorsqu'en passant dans le cabinet de la princesse, elle en vit la fenêtre ouverte, qui donnait sur le jardin, et s'apperçut que c'était par-là qu'elle s'était évadée. Cependant Mathilde envoya sur le rivage, et l'on apprit que le vaisseau était parti dès le point du jour; le premier soin de Mathilde, fut d'instruire Isaac de la fuite de sa fille.

Pendant que le courrier chargé des dépêches de la fille du comte Raimond, porte au roi de Chypre la triste nouvelle de la disparution de la princesse, nous allons instruire nos lecteurs de la manière dont Zoé avait effectué son dessein.

On peut penser que l'attendrissement qu'elle avait manifesté la veille à Mathilde, était occasionné par le regret qu'épouvait notre héroïne de devoir en quelque sorte trahir son amie; mais la sévérité avec laquelle celle-ci avait accueilli la proposition de l'accompagner, avait forcé Zoé à la dissimulation. Rassurée d'ailleurs

par l'écrit signé de Saladin, qu'elle avait entre ses mains, se regardant presque comme l'épouse de son neveu, elle pensa pouvoir sans scrupule, fuir, suivant le conseil d'Isménie, avec le père de son futur époux. Il ne fut donc question que des moyens d'aller trouver Azad, qui, sur sa lettre, s'était empressée de venir la chercher, et avait eu une entrevue avec Isménie. En se séparant la veille de Mathilde, Zoé, aulieu de se coucher, avait attendu que tout fut calme et tranquille. Lorsqu'elle put croire que tout le monde se livrait au sommeil, passant dans le jardin par la fenêtre de son cabinet, et suivie seulement d'une femme qui lui était dévouée, elle traversa rapidement le jardin, sortit par la petite porte qui donnait sur le bois, où elle trouva, dans une allée indiquée, Isménie et Azad, qui l'attendaient ; elle gagna avec eux le village qui portait son nom, s'y reposa quelques heures, et au lever de l'aurore, elle se rendit sur le rivage, suivie des seules personnes que nous venons de nommer. Le vaisseau mit aussitôt à

la voile, et bientôt perdit de vue les rives de la Chypre.

La colère d'Isaac fût extrême, en apprenant la fuite de la princesse ; mais redoutant l'éclat, il dût la contraindre, et pour se procurer des éclaircissemens, il se rendit de suite à Idalie, et y vint sans suite, lui qui ne marchait jamais sans une suite nombreuse. Il eut une longue conférence avec Mathilde. Les deux lettres qu'elle lui montra, et la douleur qu'on ne pouvait soupçonner d'être feinte, firent sa justification personnelle. Elle raconta toutes les circonstances qui étaient venues à sa connaissance, Isaac fut convaincu qu'il n'avait rien à lui reprocher. Moins affligé de la perte de sa fille, que du déshonneur qui devait réjaillir sur lui de sa fuite, il pria Mathilde de vouloir bien couvrir la faute de Zoé, en consentant à rester sous son nom. Mathilde voulut bien condescendre à sa demande, et la démarche honteuse de la princesse resta d'autant plus facilement cachée, qu'elle vivait très-retirée à Idalie, et queMathilde était toujours mise comme elle,

et toutes les deux ne sortant jamais que couvertes d'un voile, on les confondait souvent ensemble, d'autant plus qu'elles étaient de la même taille; la plupart des habitans les prenaient souvent l'une pour l'autre.

Quant aux courtisans, ils paraissaient forts rarement à Idalie, et après l'événement, Isaac, forcé de rompre les projets d'alliance avec le roi d'Arménie, annonça un si grand mécontentement de l'extrême répugnance que manifestait sa fille pour cette union, qu'il parut la laisser dans une sorte d'exil et d'abandon à Idalie, et fit défense à tout le monde de l'aller voir, ce qui l'aida à cacher quelque tems sa disparution.

CHAPITRE XLIV.

Pendant qu'on prenait des mesures en Chypre, pour dissimuler quelque tems l'évasion de la princesse, elle arrivait rapidement au lieu de sa desination; elle n'eut qu'à se louer durant toute la traversée, des égards et des attentions du prince Azad. Quoiqu'il eût dans son ton et dans ses ma-

nières la rudesse d'un guerrier de la race des Curdes, il était si pénétré de reconnaissance envers l'aimable Zoé, si touché de ce qu'elle était déterminée à entreprendre pour rendre la liberté à son fils, que son caractère perdant sa férocité naturelle, paraissait en être adoucie.

La reconnaissance et le seul amour paternel, porté au plus haut degré, suppléaient à ce qui lui manquait du côté de l'éducation, et son admiration pour l'action de la princesse Zoé la lui faisait considérer comme une femme d'un ordre supérieur, qu'il révérait comme une divinité bienfaisante, à laquelle il ne pouvait donner trop de marques de respect. Ainsi, sans aucune galanterie, Azad prodiguait à la princesse plus de soins et d'attentions, qu'il n'en avait jamais eu pour aucune femme.

Pour Isménie, elle s'attachait autant qu'elle pouvait à distraire Zoé des réflexions qui, par instant, lui faisaient trouver sa démarche aussi inconsidérée que répréhensible; elle ramenait les idées de sa maîtresse, sur le plaisir de rendre Noureddin

à sa famille, et, tâchant de la reconcilier avec sa propre estime, elle ne lui laissait envisager son action que sous son point de jour favorable, celui du grand exemple qu'elle allait donner du dévouement de l'amour, qui serait, disait-elle, bientôt récompensé par un hymen qui lui promettait le bonheur.

Impatiente de s'occuper de la délivrance de Noureddin, la princesse ne fut pas plutôt arrivée au lieu de la résidence du prince Azad, qu'elle songea à faire faire des informations tendantes à trouver les moyens de s'introduire dans la prison de son amant. Comme il fallait pour cela employer quelqu'un d'adroit, Isménie conseilla de se servir du capitaine de vaisseau, dont on avait déjà éprouvé l'intelligence. Cet homme, qu'elle avait séduit par les promesses brillantes qu'elle lui avait faites au nom du prince, et qui ne pouvait plus retourner dans sa patrie, après avoir facilité la fuite de la princesse, était très-disposé à tout faire ; et on l'employa comme moins suspect que les esclaves d'Azad. Il se rendit donc

à Ackrou, et il sût bientôt que depuis que Noureddin, qui était toujours dans la forteresse de cette ville, avait été confié à la garde de Gérard de Ridèze, il était plus soigneusement renfermé ; mais il apprit aussi que ce chevalier le visitait bien moins souvent que Conrad de Stauf ; il sut qu'il était quelquefois huit à dix jours sans venir voir son prisonnier.

Cette dernière circonstance donna quelqu'espoir de succès, l'adroit Cypriote commença à se ménager quelqu'intelligence avec le geolier de Noureddin, ce qui ne lui fût pas extrêmement difficile, cet homme aimant beaucoup à boire ; enfin quand la connaissance fut faite, il commença à entrer en proposition et à parler d'une dame qui désirait vivement voir le prince sarrazin dans sa prison. Le geolier opposa d'abord de grandes difficultés, mais l'appât d'une forte somme d'argent, jointe au nom de Mathilde de Tripoli, qui lui en imposa beaucoup, le disposa à se prêter à ce que l'on desirait ; il exigea seulement, que pour ne point le compromettre et l'exposer à une surprise

désagréable, on attendit que Gérard de Ridèze eut nouvellement visité son prisonnier. Le lendemain d'une visite de ce chevalier, Zoé se mit en marche pour Ackrou, accompagnée d'Isménie et du capitaine qui l'avait si bien servie; elle fût introduite dans la prison, sous le nom de Mathilde; mais, à son grand regret, elle ne put obtenir qu'Isménie y entrât avec elle. Le geolier fut inflexible sur ce point; il ne voulut introduire qu'une seule personne dans la tour. Il fallut qu'Isménie restât au déhors, avec le capitaine, et qu'elle attendît, à quelque distance, le résultat de ce qui allait se passer.

Nous ne dirons pas combien le cœur de notre héroïne palpita en montant les degrés de la tour, combien elle trembla, combien elle fut émue, lorsque le geolier, qu'elle suivait, tirant de sa ceinture son gros trousseau de clefs, fit rouler sur leurs gonds les énormes portes garnies de barreaux de fer. Elle eût peine à cacher sa frayeur, lorsqu'il fit retomber sur eux la première de ces portes, et que le bruit qu'elle fit en se fermant,

fit retentir pour la première fois à son oreille, celui de l'intérieur d'une prison. Tremblante et pouvant avec peine supporter l'idée qu'elle allait s'y confiner, elle fut obligée de s'appuyer un instant contre le mur pendant que le geolier ouvrait la seconde porte ; ses jambes tremblaient, et elle sentit le besoin de se remettre avant d'aller plus loin. Parvenue dans la seconde pièce, elle remarqua un rond pratiqué dans l'épaisseur du mur, et le géolier lui dit que c'était par-là qu'il passait des alimens au prisonnier. Ces mots la ranimèrent ; en lui apprenant qu'elle n'avait plus qu'un pas à faire pour être auprès de son amant, elle reprit des forces et du courage, et le geolier faisant enfin rouler sur les gonds la troisième et dernière porte, elle apperçut Noureddin assis et dans une attitude pensive. Il n'avait point levé la tête, au bruit qu'avait fait le geolier en entrant, mais lorsque celui-ci lui annonça la visite d'une dame, et nomma Mathilde de Tripoli, la surprise qui se peignit dans tous les traits de notre héros, la lenteur avec laquelle il se

leva, pour s'avancer au-devant de Zoé, qui s'approchait, annonçait assez le peu d'intérêt que lui inspirait ce nom. Combien il était loin de se douter que c'était l'idole de son âme. La taille de Zoé aidait à la déguiser à ses yeux ; elle était considérablement grandie depuis qu'il ne l'avait vue ; la forme même de son habillement servait à voiler l'élégance de sa tournure, et le grand voile qui couvrait son visage, ne laissait appercevoir que la majesté de sa taille et la noblesse de son port. Noureddin la contemplait avec étonnement, et ne savait que dire, ni que penser de cette femme, dont il admirait la haute stature, qui égalait presque la sienne. Zoé, de son côté, gardait le silence, ne voulant pas se faire connaître en présence du geolier ; enfin celui-ci, s'appercevant qu'il gênait, songea à se retirer comme il l'avait promis, et tirant la porte sur lui, il laissa en liberté les deux amans.

Zoé, jettant alors son voile en arrière, découvrit à Noureddin sa charmante figure, et lui fit jetter un cri de joie et de surprise... Zoé!... Mon

adorable Zoé !... Ange du ciel, tu daignes venir me visiter dans ma prison ? dit-il, en se précipitant à sa rencontre et mettant un genou en terre, en guise de remerciement. — Je fais plus Noureddin, je viens te délivrer, répond-elle, d'un ton aussi tendre que touchant. — Toi, mon amie ! et comment ? .... comment as-tu pû seulement pénétrer jusqu'ici ? répart-il, en s'emparant de sa main, qu'il baisa tendrement. — L'amour a sû m'inspirer les moyens de m'en faire ouvrir les portes ; je le répète, je viens rendre la liberté à mon amant ; et j'espère bientôt le nommer mon époux ! reprend-elle d'un ton solemnel. — Zoé ! Enchanteresse Zoé ! dit Noureddin, en la pressant contre son cœur, de quelle flatteuse espérance, de quelle félicité tu m'énivres ! Et le feu qui brille dans ses yeux, ses transports, ses caresses, font presque repentir Zoé de ce quelle vient de lui dire.

Arrête, Noureddin, arrête, lui dit-elle, je ne suis pas encore ton épouse !... Ecoute... laisse-moi t'expliquer ce qui peut assurer notre

bonheur commun ; et, s'arrachant des bras du prince, elle lui apprend ce qu'elle a imaginé pour le faire évader ; elle lui propose de se revêtir des habits qu'elle a apportés sous les siens. Noureddin marque une grande répugnance à user d'un semblable moyen : il dit à Zoé que, s'il eût voulu fuir, s'il n'eût pas été retenu par l'honneur, il y aurait longtems qu'il serait libre, Conrad de Stauf lui ayant laissé plus de vingt fois l'occasion de s'échapper. Mais, lorsque notre héros apprend à quel prix Zoé veut lui rendre la liberté, en lui sacrifiant la sienne, et abandonner aux chrétiens une captive pour laquelle il donnerait sa vie, Noureddin se récrie et se révolte contre la proposition de son amante. Mais combien il admire la magnanimité de son projet ! combien il est touché de cette preuve de son amour ! Il l'en remercie avec chaleur, en refusant d'en profiter. — Plutôt, dit-il, mourir ici que de voir mon adorable amie y languir un seul

instant! Et, en prononçant ces mots, il recommence à serrer Zoé dans ses bras. Il contemple l'heureux changement qui s'est fait dans toute sa personne ; depuis dix-huit mois qu'il ne l'a vue, combien elle est encore embellie! Alors Noureddin croyait qu'il n'était pas possible d'avoir plus de charmes ; mais, en la regardant, il est convaincu du contraire. Tous ses traits ont acquis un développement qui l'étonne autant qu'il le ravit, et sa figure brille d'un éclat enchanteur ; ses formes sont devenues si séduisantes, que le prince ne peut cesser de la regarder, de la considérer; il la trouve si belle qu'il ne se lasse point de l'admirer. Le tribut d'éloges qu'il paie à ce redoublement d'attraits, les exclamations qui sont la preuve de son enthousiasme, sont interrompus par Zoé, qui revient à son projet de se substituer à Noureddin, et insiste pour qu'il y consente. Il s'établit un combat de générosité entre les deux amans ; aucun ne veut céder à

l'autre la gloire de rester prisonnier. Cependant notre héroïne persiste fortement à vouloir que le prince Sarrazin profite de ce qu'elle a fait pour lui. — Songe, lui dit-elle, que c'est uniquement pour te rendre la liberté que je suis venue ici ; j'ai quitté mon père, mon pays ; j'ai abandonné tout ce qui m'est cher pour venir t'arracher de la captivité où tu gémis depuis si longtems. Lorsque je suis parvenue à vaincre tous les obstacles, pourrais-tu seul m'en opposer? Nourreddin, peux-tu vouloir me priver de la gloire de te délivrer, de te rendre à ta famille?

Le prince, touché et attendri, ne peut que serrer de nouveau son amante contre son cœur; il est si ému qu'il ne peut articuler un seul mot. Zoé poursuit ainsi : — Que veux-tu donc que je devienne, si tu refuses de me laisser ici en ta place? Je ne puis, ni ne dois rester plus longtems près de ton père ; tu conviendras sans doute, qu'une prison est encore pour moi un asyle plus convenable, plus décent que le

camp des Sarrazins...... Un mouvement spontané de notre héros semble prouver qu'il convient de cette vérité.—Mais ne pourrais-tu ?..
— Retourner dans ma patrie ? reprend Zoé en achevant la phrase de Noureddin ; non ! après la manière dont j'ai fui, je ne puis espérer le pardon de mon père, je ne puis revoir les rives fortunées de la Chypre ; si j'y rentrais d'ailleurs, si je retombais au pouvoir d'Isaac, ce ne serait que pour donner ma main à ton rival, et t'être ravie à jamais. — Dieu ! s'écrie Noureddin. Zoé lui raconte alors la demande que le roi d'Arménie a fait de sa main, ce qu'elle a vainement tenté près d'Isaac ; le désespoir qui a suivi le mépris que son père a fait de sa répugnance ; elle lui apprend que ce sont enfin les circonstances impérieuses où elle se trouvait, qui l'ont décidée à fuir pour se conserver à lui. Son amant la remercie de nouveau de son courage et de sa résolution ; la sienne commence à être un peu ébranlée par la situation où il voit

la princesse de Chypre, qui lui représente qu'après ce qu'elle a fait, elle ne peut être en sûreté que dans cette forteresse, où elle sera à l'abri de toute recherche, de toute surprise de la part d'Isaac, où enfin elle vivra pour lui seul, jusqu'à l'instant qui lui permettra de le nommer son époux. Noureddin n'est plus effrayé que de la crainte de laisser Zoé dans un séjour aussi triste; il redoute, pour elle, l'ennui de la prison. Elle le rassure, lui dit qu'elle saura s'en préserver, que son souvenir l'occupera assez pour écarter l'ennui. Elle achève enfin de le décider à lui céder sa place, en lui faisant entendre, que, s'il est cher à Saladin, comme il l'en a assuré, il obtiendra facilement de lui des conditions assez favorables aux chrétiens, pour ne pas tarder à venir la délivrer à son tour. — Oui, reprend Noureddin, avec chaleur; oui, je le crois, je suis encore cher au sultan. S'il paraît m'oublier ici, c'est qu'il est sans doute obsédé de soins qui l'accablent; mais, comme tu le dis,

ma vue ranimera sa tendresse ; et, si j'accepte le sacrifice que tu veux me faire, ce ne sera que pour voler à ses pieds, lui peindre ton amour, ta générosité, et obtenir qu'il récompense tant de grandeur par la plus forte rançon que les chrétiens puissent exiger. Oui, à tel prix qu'ils mettent ta liberté, Zoé, ma divine Zoé, je l'obtiendrai de mon oncle ; il ne me laissera pas longtems privé de l'âme de ma vie, de l'idole de mon cœur. — Hâtes-toi, reprend Zoé avec un aimable sourire, de te revêtir de l'habillement qui doit favoriser ta fuite : cèdes-moi tes habits, et prends toi-même ceux-ci, dit-elle en lui présentant des vêtemens semblables aux siens. Noureddin oppose encore quelques difficultés pour s'en revêtir ; il observe à sa charmante amie, qu'il ne pourra jamais mettre ses habits : mais Zoé lui fait appercevoir que la forme des vêtemens qu'elle a choisis en ce jour est très-favorable au déguisement ; elle lui fait remarquer leur ampleur et les plis ondoyans dont

ils couvrent sa taille ; puis elle le presse de ne pas tarder à s'habiller, craignant à chaque instant que le geolier ne survienne, avant qu'ils n'eussent achevés leur déguisement mutuel.

Noureddin cède aux instances de son amante ; et, pour ne point effaroucher sa craintive pudeur, il passe dans un cabinet voisin, pour se débarrasser du superflu de son vêtement ; puis, arrangeant comme il le peut la longue et large robe que vient de lui remettre Zoé, il s'empresse de venir retrouver son adorable princesse, qui raccommode en riant le désordre de sa toilette ; et après s'être efforcée de lui donner la grâce qu'elle prête à tout ce qu'elle porte, elle passe elle-même dans le cabinet ; et s'emparant des habits que vient de quitter Noureddin, elle s'en est bientôt revêtue, et vient retrouver son amant, qui trouve que le costume sarrazin lui sied à ravir ; mais, voulant à son tour mettre la main à la nouvelle parure de son amante, il réclame le

droit de mieux placer le turban, et étend même ses prétentions jusqu'au cafetan qu'il entr'ouve un peu. Zoé, après s'être prêtée complaisamment à se laisser coiffer au gré de son amant, l'arrête sur le surplus de la toilette, qu'elle prétend moins importante que la sienne, à laquelle, pour mettre la dernière main, elle ajoute le voile qu'elle portait, en lui recommandant bien de le tenir toujours baissé, tant qu'il sera sous les yeux du geolier; elle lui indique d'ailleurs la manière dont il doit se conduire pour tromper plus sûrement cet homme. Après avoir reçu ses instructions à ce sujet, Noureddin, qui a mille questions à faire à son amante, s'informe de tout ce qui lui est arrivé depuis leur séparation; il lui peint son cruel désespoir au moment qu'il apprit son enlèvement; Zoé parle aussi de la douleur qu'elle ressentit en ce moment, puis elle répond aux diverses questions de son amant; elle lui fait un récit fidèle de tout ce qui lui est arrivé; récit

interrompu vingt fois par les tendres caresses de Noureddin, qui ne cesse pas cependant d'être respectueux envers Zoé : mais un bruit de clefs, les pas du cruel geolier se font entendre ; ils mettent fin aux transports de nos amans. Le bruit des portes qui roulent pesamment sur leurs gonds, les avertit qu'ils vont être obligés de se quitter ; un soupir leur échappe en même tems : Zoé se hâte de baisser le voile de Noureddin et d'enfoncer le turban sur ses yeux.

Au fatal instant d'abandonner son amante, de voir fermer sur elle les portes de la prison, Noureddin sent s'épuiser tout son courage : il veut faire de nouvelles objections à Zoé, rejeter son généreux sacrifice ; mais d'un mot elle lui en rappelle la nécessité, et, entendant le geolier ouvrir la porte, elle lui met la main sur la bouche pour l'empêcher de parler davantage.

Le geolier dit en entrant que l'heure qu'il a accordée à Mathilde de Tripoli est depuis longtems

expirée, qu'il est grand tems qu'elle songe à se retirer. Noureddin se lève et prend congé de Zoé, par un serrement de mains. Celle-ci, pour mieux jouer son rôle, met un genou en terre, et, s'inclinant respectueusement devant son amant, elle paraît lui baiser la main. Ce mouvement, cachant ses traits, empêche le geolier de les distinguer; et, lorsqu'elle reconduit Noureddin jusqu'à la porte, en tenant encore sa main entre les siennes, l'obscurité qui règne dans cette partie de la chambre empêche encore le geolier de s'appercevoir du changement qu'il n'a garde de soupçonner.

Cependant Zoé est très-inquiète, jusqu'à ce qu'elle puisse être persuadée que son amant est hors de la tour; elle tremble toujours que quelque malheureux incident ne le décèle. Mais enfin une demi-heure, une heure s'écoule, et Zoé, n'entendant rien, commence à être rassurée. Elle parcourt alors l'étendue de sa prison, et voit qu'elle est

moins désagréable qu'elle ne l'avait pensé. Du petit cabinet dont nous avons déjà parlé, on apperçoit la mer au loin ; et, quoique ce ne soit qu'à une très-grande distance, cependant à travers les grillages et les barreaux de fer qui masquent la fenêtre, on apperçoit assez le vaste horizon de la mer, pour trouver dans ce spectacle quelque distraction aux ennuis de la prison.

Zoé visite avec attention son nouveau séjour, et cache avec beaucoup de soin les habits sous lesquels elle est venue. Elle remarque plusieurs inscriptions sur les murs ; ne doutant pas qu'elles n'ayent été faites par son amant, elle s'empresse de les lire, et acquiert la certitude qu'elles sont en effet l'ouvrage de Noureddin. Son nom tracé, répété en divers endroits, achève de lever ses doutes ; dans presque chacune de ses devises, elle trouve une nouvelle preuve de la tendresse de son amant ; elle voit qu'elle n'a dans son cœur d'autre rivale que la gloire. Je laisse à penser si notre héroïne

est flattée de cette certitude ; comme elle chérit celui qui n'a cessé de songer à elle, en réfléchissant qu'elle était l'objet de toutes ses pensées, mais Noureddin lui a dit qu'elle trouverait dans le cabinet un carton rempli de quelques essais de dessin, elle est empressée de le chercher ; elle y trouve encore des preuves de l'attachement du prince. Il a essayé plusieurs fois de tracer, d'imagination, le portrait de son adorable Zoé, et n'étant jamais content de la ressemblance, il l'a recommencé vingt fois, conservant toujours les meilleurs essais pour s'aider à en faire de plus parfaits. Zoé trouve dans les esquisses, toutes imparfaites qu'elles sont, une preuve si touchante de la passion de Noureddin, qu'elle se plaît à les considérer, et pense avec délices à tout le tems qu'il a passé à tracer son image. Elle examine ensuite le reste du carton, dans lequel elle trouve divers dessins, dont quelques-uns ne sont pas finis ; elle se promet un véritable plaisir à confondre son travail

avec celui de son amant ; et, considérant la provision de crayons et de papier que renferme le carton, elle n'est plus inquiète sur la manière de passer son tems, et elle se plaît tellement à examiner les ouvrages de Noureddin, qu'elle passe le reste du jour dans cette occupation.

La disparution de l'astre de la lumière vient lui faire sentir la triste solitude de sa prison ; ce n'est pas sans effroi qu'elle voit l'obscurité de la nuit s'étendre sur les murs blanchis de l'intérieur de la tour : mais heureusement l'obscurité n'est pas entière ; la pâle Phébé éclaire un peu la scène, et son apparition sur le vaste horizon, que dore le soleil à son couchant, attire Zoé à la fenêtre du cabinet, d'où elle contemple, avec une sorte de ravissement, la scène majestueuse que la mer lui offre en ce moment.

Le sommeil appesantissant ses paupières, elle se décide à se coucher, et elle dormit assez paisiblement ; le souvenir du service qu'elle ve-

nait de rendre à son amant, lui donnant la force de supporter la nouveauté de sa position, elle repose tranquillement dans sa prison.

Plusieurs jours se passèrent sans que le geolier découvrît la supercherie qui lui avait été faite ; il n'était pas dans l'usage d'entrer tous les jours dans la pièce où se tenait le prince Sarrazin, il se contentait ordinairement de déposer les vivres qu'il lui apportait dans le tour dont nous avons parlé. Zoé profita de cette circonstance pour se cacher de lui le plus longtems qu'il lui fut possible ; exacte à remettre dans le tour le reste des alimens, à y déposer ce qu'elle desirait faire reprendre au geolier, elle évitait le plus qu'elle pouvait l'occasion de s'entretenir avec lui. Noureddin heureusement ne l'y avait point accoutumé, en sorte que cet homme ne conçut point de soupçon du silence de son prisonnier.

Mais Gérard de Ridèze ne tarda pas à venir visiter Noureddin, Zoé entendit ses pas et ceux du geolier ;

elle distingua que cet homme n'était point seul. Au moment où il entrait dans la pièce adjacente à celle où elle se tenait, elle n'en conçut qu'une légère inquiétude, réfléchissant qu'il fallait que la vérité fût connue tôt ou tard ; elle attendit assez tranquillement le chevalier s'approcher ; mais, lorsqu'elle ne put plus douter qu'on allait entrer dans sa chambre, le cœur commença à lui battre ; elle commença à redouter l'orage que, l'instant d'avant, elle se flattait de conjurer. Cependant elle ne crut pas devoir se déranger, et lors même qu'elle entendit la clef tourner dans la serrure, elle resta dans l'attitude où elle était ; son carton de dessin sur ses genoux, et paraissant s'amuser à dessiner. Quelle est la surprise de Gérard de Ridèze, lorsqu'en mettant le pied dans la chambre, il apperçoit, au lieu du prince Sarrazin, une belle femme déguisée !.. Zoé s'est vainement flattée d'échapper un instant à son attention, par celle qu'elle paraît donner à son dessin ; du

premier regard, le chevalier a distingué la délicatesse des traits de notre héroïne, en la trouvant à la place de Noureddin. Il reste muet d'étonnement et regarde le geolier, qui n'est pas moins stupéfait que lui ; cependant Gérard de Ridèze ne tarde pas à manifester son ressentiment. — Malheureux ! dit-il, tu t'es laissé séduire ! tu as laissé échapper mon prisonnier ! Tremble ; tu paieras de ta tête le mépris que tu as fait de tes devoirs ! A ce fatal arrêt, le pauvre geolier se jette tout tremblant aux pieds du chevalier ; il implore sa pitié en protestant de son innocence. Gérard est sourd à ses prières, et sa colère paraît s'enflammer de plus en plus. — On va commencer par te mettre aux fers, je te ferai ensuite donner la question ; et, si tu ne donnes des renseignemens sûrs pour retrouver les traces d'un prisonnier si précieux à l'Ordre, tu peux compter que tu expieras sur l'échafaud le crime. . . . La sensible Zoé ne peut en entendre davantage ; émue du danger où

elle a plongé cet homme, elle vient elle-même se jeter aux genoux du chevalier. — Seigneur, lui dit-elle, du son de voix le plus touchant, faites grâce à cet homme; il n'est point coupable, je l'ai trompé, je l'ai abusé par une ruse adroite. — Et peut-on vous demander, madame, reprend le chevalier, d'un ton déjà plus adouci, quel motif vous a porté à venir vous mettre en mon pouvoir, pour soustraire... — L'amour! seigneur, l'amour, reprend vivement Zoé en l'interrompant. Je suis Mathilde, fille du comte de Tripoli; j'aime tendrement Noureddin, que j'ai connue en Chypre; désespérée de sa longue captivité, j'ai osé tenter de l'en délivrer; je suis parvenue à m'introduire près de lui, et je l'ai forcé de fuir, et de me laisser ici à sa place. Au surplus, quelqu'inutile que je puisse vous paraître, veuillez réfléchir que l'amour, la reconnaissance et la générosité de Noureddin vous garantissent qu'il fera des sacrifices pour me rendre la liberté. L'at-

tachement que Saladin lui porte vous est sans doute connu ; ... il ne refusera pas ce que ce neveu chéri lui demandera avec instance. J'ose croire que vous pouvez attendre, pour ma rançon, les mêmes avantages que vous eussiez pu espérer de celle de mon amant. Ne soyez donc pas inflexible, seigneur chevalier ; couvrez une faute que l'amour excuse, et croyez que l'amour la réparera.

La surprise, l'admiration, les divers sentimens qui se croisaient dans l'âme de Gérard de Ridèze, laissèrent tout le tems à Zoé de lui tenir le discours que nous venons de rapporter, sans qu'il eût songé à l'interrompre. Gérard de Ridèze n'était rien moins qu'insensible au pouvoir de deux beaux yeux !.... L'extrême beauté de la princesse le disposa donc facilement à l'indulgence ; sentant d'ailleurs que, quand il ferait connaître à l'ordre la singulière aventure qui venait d'avoir lieu, il ne ferait que s'attirer des reproches sur sa négligence ; il pen-

sa qu'il valait mieux garder le silence sur ce qui venait de se passer, et croire, comme le disait la princesse, que la reconnaissance de Noureddin ne serait pas infructueuse aux intérêts de la chrétienneté.

Il présenta donc la main à la belle prisonnière, pour l'engager à se relever ; et, en lui faisant connaître qu'il n'était pas éloigné d'accueillir sa faute avec indulgence, il manifesta en même tems sa surprise, de ce que la fille du comte Raimond avait pu se livrer à de tendres sentimens pour un Sarrazin? Avant de répondre à sa question, et même de vouloir quitter son attitude suppliante, Zoé voulut s'assurer si la grâce du geolier lui était accordée. Gérard répondit affirmativement, qu'il n'avait rien à refuser aux prières d'une belle dame ; et, après avoir recommandé au geolier le plus profond silence, il le congédia et resta encore quelques instans avec sa prisonnière, qui, dès cette première visite, fit une profonde impression sur son cœur.

Deux jours s'écoulèrent à peine qu'il revînt la voir ; et, voulant se persuader que c'était par prudence, tandis qu'il était réellement entraîné par son goût, il ne laissa plus passer un seul jour sans la visiter. Il passait des heures entières avec elle, et paraissait chercher tous les moyens de lui plaire. Quoique le chevalier ne s'écartât point des bornes du respect, Zoé s'alarma bientôt de ses assiduités ; elle ne voyait nul moyen d'y échapper, et lisait dans les yeux de Gérard de Ridèze l'amour qu'il n'avait encore osé lui découvrir ; elle remarquait avec quel soin il s'attachait à detruire celui qu'elle lui avait avoué avoir pour Noureddin, et ne laissait pas de l'embarrasser en lui parlant souvent du comte Raimond, et du désespoir où elle livrerait sa vieillesse en continuant de s'abandonner à son amour pour un Sarrazin. Il faisait enfin valoir à ses yeux les brillantes alliances où elle pouvait encore prétendre ; lui jurait de cacher éternellement sa faute, si elle voulait lui promettre d'oublier

Noureddin, et de conserver pour lui un peu de reconnaissance.

Zoé, entendant depuis plusieurs jours des discours de ce genre, et souffrant intérieurement du tort qu'elle faisait à la réputation de Mathilde, dont elle ne s'était décidée à prendre le nom, que dans l'espoir qu'il la ferait respecter davantage que celui de princesse de Chypre; voyant que le chevalier ne cessait de s'efforcer de lui faire honte d'un choix aussi peu convenable à la fille du brave comte Raimond, qui avait été toute sa vie l'un des plus redoutables ennemis des Sarrazins; Zoé, ne pouvant plus tenir aux continuelles leçons du chevalier, qui par instans lui faisait redouter de la remettre entre les mains du comte de Tripoli, ou du moins, de lui faire connaître sa situation et ses projets, Zoé se détermina à déclarer son véritable nom; elle instruisit Gérard de Ridèze, de son rang et de sa naissance, et, voulant en même tems excuser la pas-

sion qu'il combattait, elle lui apprit ce qui l'avait fait naître. Elle voulut détruire en lui tout espoir de voir partager la sienne, en lui confiant une partie de ses aventures, et des motifs qui l'avaient engagée à fuir la cour de son père. En s'entretenant avec le chevalier de cette dernière partie de la narration, Zoé parla d'Isménie, et témoigna un grand regret de ne pas l'avoir auprès d'elle. Gérard de Ridèze saisit cette occasion de se rendre agréable à la belle princesse, dont il ne pouvait se détacher, malgré les aveux qu'elle lui avait faits de son extrême attachement pour Noureddin. Il lui répondit que, si sa confidente voulait venir lui tenir compagnie dans sa prison, rien n'était si facile que de lui procurer cette satisfaction. Zoé enchantée, écrivit un billet à Isménie, que Gérard de Ridèze se chargea de lui faire passer. Isménie s'empressa de venir; les portes de la forteresse lui furent ouvertes; et, réunie à la princesse, elle égaya bientôt sa prison.

Gérard de Ridéze y venait plus assiduement que jamais ; il passait une grande partie de ses journées avec les belles prisonnières, se prêtait complaisamment à tout ce qui pouvait les amuser, et mettait en usage tout ce que la nature lui avait donné de moyens de plaire ; ce n'était qu'en tremblant qu'il s'éloignait d'elles, et plus encore qu'il songeait à l'instant où il faudrait leur rendre la liberté.

CHAPITRE XLV.

Cependant Noureddin n'avait pas trouvé Saladin aussi disposé qu'il le pensait, à faire des sacrifices pour la liberté de sa chère Zoé : ennemi de toute supercherie, Saladin blâma fortement la ruse dont on s'était servi pour délivrer son neveu ; et, pour le punir ainsi que son amante, il résolut de la laisser quelque tems entre les mains des chrétiens.

Noureddin pria, supplia son oncle, sans pouvoir rien obtenir; pour la première fois, Saladin fut sourd à ses instances; notre héros le quitta, désolé, désespéré, et jurant d'obtenir de son épée la délivrance de son amante.

Dans son ressentiment contre Saladin, Noureddin lui avait reproché de n'avoir presque rien fait pour le racheter. Ce reproche était injuste; le sultan avait fait, à différentes reprises, des offres trés-séduisantes aux chrétiens; mais, les prétentions de ceux-ci augmentant en proportion de la générosité de Saladin, et de l'extrême desir qu'il marquait de ravoir son neveu, ils avaient toujours rejeté les propositions d'échange, que la tendresse du sultan ne cessait de renouveller; mais plus il offrait, plus on exigeait; et la fierté de Saladin s'indignant enfin de la cupidité des chevaliers, il cessa pendant quelque tems de faire de nouvelles offres.

Parmi celles qui avaient le plus

ébranlé les chrétiens, on comptait celle de leur rendre une nouvelle forteresse que les chevaliers du Temple avaient fait élever, et qui leur avait été enlevée par Saladin, dans le but de faciliter la délivrance de son neveu. Lorsque le sultan proposa de la rendre en échange de Noureddin, le grand-maître, qui avait fait élever cette forteresse, et qui la regardait comme très-précieuse, inclinait beaucoup à entrer en accommodement ; mais ses amis, lui rappelant la dureté avec laquelle il avait d'abord traité Noureddin, et le ressentiment que le prince avait dû en conserver, le firent trembler pour le moment où il serait de nouveau à la tête des armées de son oncle. On connaissait sa valeur ; et un héros, irrité par une longue et dure captivité, devait être un ennemi bien redoutable. La crainte de rendre à l'ennemi un général dont on connaissait le mérite, fit donc échouer toutes les négociations entamées à son sujet. On se promit de ne le

rendre que dans une extrême urgence; on regarda qu'il serait une ressource dans une extrémité fâcheuse, pour obtenir des conditions favorables. Aussi, après la prise de Jérusalem, parut-on très-disposé à l'échanger contre la ville sainte; mais c'était de tous les sacrifices, le seul auquel Saladin ne put se décider; aussi rejeta-t-il à son tour cette proposition. Mais, au moment où Noureddin s'échappa par le secours de Zoé, il était déterminé non pas à rendre cette ville, mais trois à quatre autres, ou une si forte somme pour la rançon de son neveu, qu'il était douteux que les chrétiens se fussent cette fois refusés à des secours qui leur devenaient si nécessaires. Notre héros, ayant vainement prié son oncle de faire pour son amante ce qu'il aurait fait pour lui, prit, comme nous l'avons dit, la résolution de lui rendre la liberté par la force de ses armes; il s'occupa de rassembler une nombreuse armée; et, la dirigeant vers Ackrou,

il résolut d'emporter cette ville de vive force.

Pendant que Noureddin faisait des préparatifs à ce dessein, nos prisonnières continuaient de trouver dans les constantes attentions de Gérard de Ridèze, des moyens de distractions et de délassement; seulement la tendresse du chevalier avait un peu changé d'objet; convaincu qu'il faisait de vains efforts auprès de la princesse de Chypre, il s'était retourné du côté d'Isménie, qui recevait ses soins bien différemment, et avait même apporté quelque coquetterie à se l'attacher. Cependant l'adroite Isménie, toujours favorable aux intérêts de Noureddin, avait su plusieurs fois lui faire passer des nouvelles de la princesse, et lui procurer le moyen de lui en donner des siennes. Habile à tromper la surveillance de Gérard, elle savait tirer parti de la galanterie avec laquelle il se prêtait à satisfaire les goûts de Zoé, pour lui procurer la facilité d'écrire à son amant. Dès le premier moment de

son entrée dans la prison, Isménie, qui avait oublié à dessein une partie de ses effets chez Azad, sut, en les envoyant chercher, faire passer à Noureddin des nouvelles de Zoé : mais, ce moyen n'ayant pu servir qu'une fois, il fallut en chercher d'autres, et elle ne fut pas embarrassée d'en trouver. Elle se servit par exemple, avec succès, d'une sorte de pâtisserie, assez semblable pour la forme, à celle qu'on nomme *craklin* dans quelque partie de la France. Isménie, ayant fort vanté devant la princesse la saveur et la délicatesse de ceux qu'on faisait dans une ville de la Palestine, tombée au pouvoir des Sarrazins, en renommée pour cette sorte de pâtisserie, Zoé parut desirer beaucoup d'en goûter ; Gérard, empressé de lui procurer ce qui paraissait lui faire plaisir, consentit volontiers qu'on en envoyât chercher si l'on trouvait quelqu'un qui voulût se charger de cette commission. Isménie, sûre de son fait, indiqua le capitaine qui les avait si bien servies, et qui

continuait de roder autour de la prison. Cet homme, à qui elle donna le mot, s'engagea de remplir ses intentions. Il partit et rapporta ce que l'on avait demandé; cependant Gérard, se défiant de quelque ruse, fit fouiller cet homme à son retour, avant de le laisser entrer dans la forteresse; ce qu'il n'osait refuser à la prière d'Isménie: mais peine inutile, on ne trouva rien sur le capitaine, qui indiquât une intelligence avec Noureddin; les preuves en étaient renfermées dans les pâtisseries elles-mêmes; un billet était dans l'un des espèces de craklin. Gérard n'en eut nul doute, et cette petite ruse ayant bien réussi, on l'employa plusieurs fois; Zoé et Isménie parurent singulièrement goûter ce genre de régal. Ce fut par un semblable moyen, que Noureddin instruisit son amante de l'entreprise qu'il allait tenter sur Ackrou; il l'avertit de son dessein, du jour où il comptait l'exécuter, et lui dit d'être parfaitement tranquille pendant le siége qu'il allait entreprendre,

lui répondant du succès, et qu'avant trois jours elle serait entre ses bras; mais l'imprudence d'Isménie, qui s'était emparée de ce billet, et que, par sa négligence, elle laissa tomber entre les mains de Gérard, fit manquer l'entreprise. Ce chevalier, étant prévenu à tems, la veille du jour où Noureddin devait s'approcher d'Ackrou, prit ses mesures pour le repousser. A la grande surprise de notre héros, au lieu de trouver ce poste gardé par le nombre ordinaire de soldats auquel il était confié, trouva la garnison doublée. Il se douta qu'il avait été trahi; il essaya vainement de forcer le poste qui défendait l'approche d'Ackrou. Voyant qu'il ne pouvait y parvenir, et désespérant de surprendre la ville, il revint à la tête d'une puissante armée, et sous le nom de Techedin, l'un des généraux de son oncle, il attaqua si vigoureusement Ackrou, que les chevaliers qui, sur l'avis de Gérard, s'y étaient rassemblés, ne purent parvenir à sauver cette ville que

par l'usage du feu grégeois. On remarque que c'est la première fois que les chrétiens en firent usage. Un chevalier, qui avait été longtems prisonnier des Sarrazins, était parvenu à leur dérober le secret de la composition ; et, comme nous venons de le dire, on en fit l'essai au siége d'Ackrou, qui fut poussé avec une extrême vigueur.

Isménie n'eut garde de laisser connaître à Zoé, que son imprudence avait instruit Gérard des projets de Noureddin; et, lorsque notre héroïne se désespérait de voir tout le sang que son amant faisait couler pour la r'avoir, Isménie se gardait bien de lui apprendre que c'était elle qui était cause du malheureux succès de cette entreprise.

Cependant le prince Sarrazin, qui avait assiégé la ville avec tant d'acharnement, forcé de renoncer à l'espoir de l'emporter, combattit en désespéré; et, après avoir immolé un grand nombre de chrétiens à sa fureur, il parvint à faire le Grand-Maître prisonnier et plusieurs des chevaliers

de marque ; ce qui enfin amena un échange. La joie, le ravissement avec lequel Noureddin, sous le nom du général Tachedin, s'empressa de venir au devant des chevaliers, pour recevoir d'eux son amante, aurait dû faire reconnaître à ceux-ci, la supercherie qui leur avait été faite ; mais la taille élevée de Zoé, son air grand et majestueux sous l'habit d'homme, écarta tout soupçon, et par le soin extrême qu'avait pris Gérard, de cacher l'aventure aux yeux de tout le monde, personne ne devina la vérité.

Dans les conditions de l'échange, on était convenu d'une trêve de quelques mois ; Isménie eût pu en profiter pour venir rejoindre la princesse ; mais, dans le tems qu'elle avait passé près d'Azad, elle s'était promptement dégoûtée de la manière de vivre des Sarrazins ; retenue d'ailleurs à Ackrou, par son attachement pour Gérard de Ridèze, elle annonça à la princesse Zoé, qu'elle prenait le parti de se fixer dans cette ville. Ce qu'elle avait déjà reçu de la libé-

ralité d'Azad, au moment où elle contribua à lui rendre son fils, et ce qu'elle reçut de nouveau de la générosité de Noureddin, lorsque l'aimable Zoé lui fut rendue, suffisait pour mettre Isménie dans l'aisance; elle préféra donc en jouir parmi les chrétiens, et se livrer en liberté à son penchant pour la galanterie. Notre héroïne ne fut pas aussi affligée de cette désertion, qu'on aurait pu le penser; elle commençait à connaître Isménie, et à juger peu favorablement de ses mœurs; elle avait eu occasion de remarquer dans la prison, qu'elles n'étaient rien moins que sévères. Si elle avait d'abord été charmée, que la coquetterie d'Isménie l'eût débarrassée des soins fatigans de Gérard de Ridèze, elle n'avait pas tardé à s'appercevoir que sa confidente poussait trop loin sa complaisance pour le chevalier; plusieurs absences avec lui, et diverses preuves de leur trop parfaite intelligence, avaient plus d'une fois scandalisé Zoé, qui, malgré les motifs qu'elle avait alors de

ménager Isménie, lui avaient différentes fois adressé des reproches qui avaient mis entr'elles un peu de froideur ; convaincue qu'Isménie ne lui convenait pas pour sa société intime, elle la vit sans beaucoup de regret se séparer d'elle, et se contenta de lui faire passer de nouvelles preuves de sa reconnaissance pour les services qu'elle lui avait rendus.

Noureddin profita de la trêve, pour conduire la princesse Zoé à Damas, où Saladin tenait alors sa cour ; leur mariage ne tarda pas à se célébrer, et se fit sans pompe, suivant les desirs de notre héroïne, qui pensait que, fugitive comme elle l'était de la cour de son père, il ne lui convenait pas de se marier en grand appareil : cependant elle eût eu peut-être quelque peine à obtenir de son amant, qu'il renonçât à célébrer son hymen par des fêtes solemnelles, si les usages des Sarrazins, et surtout les nuances particulières que demandait le mariage du prince avec une chrétienne, ne se

fussent pas prêtés à une sorte d'incognito qui plut beaucoup à l'aimable Zoé.

Empressé de rassurer nos lecteurs sur le sort de notre héroïne, et de la leur faire voir unie légitimement à son amant, du moins suivant les lois des musulmans, nous n'avons point encore parlé de l'accueil qu'elle reçut de Saladin. Cet accueil fut cependant des plus flatteurs; malgré tous les éloges que Noureddin avait fait à son oncle, des charmes de son adorable Zoé, Saladin, supposant de l'exagération et de l'enthousiasme dans les récits du prince, ne s'était point fait de son amante une idée aussi avantageuse que celle qu'il en conçut, dès qu'elle parut devant lui. Il fut surpris, et singulièrement frappé de son extrême beauté; il fut encore plus touché de la noblesse et de la dignité de ses manières; et, lorsqu'avec une grâce touchante, elle voulut se jeter à ses pieds, en lui demandant son amitié, le sultan, se précipitant pour la relever, la serra dans ses bras, en la

nommant sa fille; puis, se tournant vers son neveu, il lui dit qu'il ne s'étonnait plus de ce qu'il avait fait pour obtenir cette charmante princesse, et ajouta galamment qu'il sentait que lui-même serait bientôt dans le cas de le remercier d'avoir embelli sa cour d'un tel objet. Noureddin ne se possédait pas; il était au comble de la joie de voir son oncle applaudir à son choix. Il l'assurait que, plus il connaîtrait son adorable Zoé, plus il le féliciterait d'avoir eu le bonheur de lui plaire. En effet, Saladin ne fut pas longtems à être convaincu que, si la princesse était de ces personnes qui séduisent à la première vue, elle était aussi de celles qu'on apprécie de plus en plus, à mesure qu'on les connaît davantage. La conversation de l'aimable Zoé plaisait au sultan presqu'autant que sa figure; il avait voulu que sa nièce fût logée dans son palais, où elle occupait un très-bel appartement; et il prenait tant de plaisir à l'avoir près de lui, qu'il relâchait en sa faveur beaucoup des

usages du harem ; aucune des femmes de Saladin, même ses favorites, ne jouissaient d'une aussi grande liberté que celle qu'il accordait à la princesse de Chypre. A la prière de Noureddin, il laissait jouir son épouse d'une faveur extraordinaire ; il permettait quelquefois qu'elle sortît avec son époux, et que, non contente de prendre part à tous les plaisirs de l'intérieur du palais, elle participât par fois à ceux du dehors. C'est ainsi que, déguisée, à la vérité, et sous le même costume qui l'avait si bien servi lors de l'échange, Zoé assista aux fêtes et aux réjouissances qui eurent lieu à Damas, peu après son mariage. Notre héroïne sachant qu'une telle liberté était contraire aux usages et à la clôture des femmes de cette partie de l'Orient, ne marquait pas cependant une très-grande envie de jouir seule d'une faveur refusée aux femmes du sultan ; mais Noureddin, qui craignait qu'elle ne s'ennuiât d'être renfermée, et qui ne pouvait d'ailleurs se décider à prendre part à au-

cun plaisir, lorsqu'il fallait s'éloigner de sa chère Zoé, la pressait tellement de profiter de la permission qu'il avait obtenue pour elle, qu'il l'entraînait dans tous les lieux où lui-même se rendait, et tellement satisfait de la posséder et de la faire voir sous son costume asiatique, qu'il songeait à peine qu'il lui faisait braver les coutumes de son pays.

Cette conduite finit par exciter des murmures; Zoé en fut informée; elle sut que plusieurs des femmes du sultan se montraient très-jalouses des licences qu'il lui permettait : dès-lors elle prit le sage parti d'y renoncer, et finit par en faire sentir la nécessité à Noureddin. L'amour de ce prince, ses tendres attentions pour Zoé, semblaient redoubler de jour en jour; il pensait ne pouvoir jamais lui témoigner assez de reconnaissance de ce qu'elle avait fait pour lui. Lorsqu'il songeait qu'elle était accourue d'Europe pour le sau ver, qu'elle avait racheté sa liberté par le sacrifice de la sienne, il tombait à ses pieds, et jurait de ne jamais

oublier une preuve si tendre de son amour. Adorée de son mari, tendrement aimée de Saladin, qui lui accordait tout ce qu'elle demandait, et lui laissait une entière liberté de suivre son culte dans l'intérieur du palais, Zoé passait à Damas des jours aussi tranquilles qu'il lui était possible d'espérer. Son bonheur n'était troublé que par les remords qu'elle éprouvait quelquefois d'avoir trompé Mathilde, et la crainte de l'avoir compromise vis-à-vis d'Isaac. Pour se rassurer à cet égard, elle lui écrivit, et lui fit part de sa situation actuelle, en l'engageant à l'informer de la sienne, et à lui donner des nouvelles de son père, en même tems qu'elle l'instruirait de ses dispositions relativement à elle-même. La réponse de Mathilde fut un peu froide; elle fit connaître à Zoé la position où elle l'avait mise; lui pardonnant cependant ses torts envers elle, elle eut la générosité de faire des vœux pour son bonheur; mais, en lui parlant des sentimens d'Isaac à son égard, elle la détourna de l'idée de faire

envers lui des démarches inutiles. Zoé s'affligea un peu de devoir renoncer à une réconciliation dont elle s'était flattée ; mais la tendresse de Noureddin la consola, et il sut lui rendre l'espérance que le tems appaiserait le ressentiment d'Isaac.

Indépendamment des distractions et des plaisirs que trouvait notre héroïne dans la société de son mari et de celle de Saladin, elle avait l'avantage d'avoir encore près d'elle plusieurs dames de mérite ; d'après ses desirs, on ne lui avait donné que des esclaves chrétiennes, et Zoé n'ayant pas tardé à distinguer parmi elles plusieurs femmes que les malheurs de la guerre avaient seuls réduites à cette condition, sollicita du sultan la permission de leur donner la liberté; et, en attendant qu'elle pût les rendre à leur pays, elle les traita avec de si grands égards, qu'elle se les attacha par les liens de l'amitié. Plusieurs de ces dames avaient reçu une éducation soignée; quelques-unes appartenaient à des familles illustres de Jérusalem et des environs. Comme la prin-

cesse Zoé savait que le projet du sultan était de se rendre incessamment dans cette ville, où elle devait l'accompagner, elle remit à ce moment de renvoyer ses dames à leurs familles, et en attendant leur rendit leur esclavage si doux, si agréable, qu'elle trouva elle-même infiniment de ressource dans leur société. Mais le bonheur paisible dont jouissait Zoé fut bientôt troublé par la fin de la trêve, qui rappela Noureddin aux armées. Sa presence y devint d'autant plus nécessaire, que les hostilités recommencèrent avec force de la part des chrétiens ; ceux-ci ayant reçu des secours d'Europe, et en attendant encore de plus considérables, entrèrent en campagne avec une ardeur qui força notre héros de s'arracher des bras de sa jeune épouse pour aller cueillir de nouveaux lauriers.

La douleur de Zoé fut extrême lorsqu'elle apprit la nécessité du départ de Noureddin. A l'inquietude de le voir s'exposer à des dangers qui la faisaient frémir, se joignait le chagrin de le voir partir pour aller

combattre ses frères. En s'unissant à un Sarrazin, Zoé n'avait point abjuré son attachement à la religion de ses pères, et elle gémissait doublement d'être obligée de voir son époux combattre contre ceux qu'elle eût voulu lui voir chérir. Noureddin cherchait à la calmer, en lui représentant qu'elle devait considérer la guerre actuelle, moins comme une guerre de religion, que comme l'une de celles que les princes chrétiens se livrent entre eux. —Songe, lui disait-il, ma tendre amie, que, lorsque quelques intérêts les divisent, ils ne se battent pas entre eux avec moins d'acharnement qu'ils n'en montrent en ce moment contre nous. Zoé sentait vainement la vérité de cette observation, son cœur était froissé de cette cruelle nécessité; et, dans la position où elle se trouvait, ne pouvant faire de vœux pour l'un ni pour l'autre parti, elle se bornait à desirer que Noureddin ne fût dans cette campagne, ni blessé, ni prisonnier, et du reste, abandonnant le tout à la Providence, elle se garda

bien d'invoquer la victoire en faveur des Sarrazins, et refusa d'armer son époux à l'instant de son départ pour l'armée.

CHAPITRE XLVI.

Pendant que la princesse Zoé voyait en gémissant les préparatifs du renouvellement de la guerre contre les chrétiens, de grands événemens se passaient dans le royaume de Chypre.

Avant de les rapporter, nous devons reprendre les choses de plus haut, et dire un mot des succès qu'avait eue la députation des chrétiens de l'Orient aux puissances de l'Europe. Outre divers secours obtenus de l'empereur Ferdinand, et de quelques autres princes d'Allemagne, les chevaliers du Temple et les Hospitaliers étaient parvenus à enflammer tellement le zèle religieux des rois de France et d'Angleterre, qu'ils les avaient engagés à

marcher en personne au secours de la Palestine. Philippe-Auguste y était déterminé par son amour pour la gloire ; ce prince belliqueux brûlait de mesurer ses armes contre les infidèles, et se flattait d'abaisser leur puissance. Richard, surnommé depuis Cœur-de-Lion, était non-seulement guidé par son courage, mais encore par le desir d'expier le crime involontaire d'avoir contribué à la mort de son père, par sa rébellion. On sait que les dernières années du règne de Henri, roi d'Angleterre, furent troublées par les révoltes de ses enfans, et qu'on attribua principalement sa mort au chagrin que lui causait celle de Richard, qui fut son successeur. Nouvellement en possession de la couronne d'Angleterre, il pensa ne pouvoir mieux réparer les torts qu'une partie de ses sujets paraissaient lui attribuer, qu'en allant combattre les infidèles ; ce qui dans ce siècle passait pour un moyen d'expiation de la plupart des crimes. Avant de s'embarquer, et pendant qu'on faisait les préparatifs du dé-

part, qu'on rassemblait l'armée qui devait le suivre dans la Palestine, Richard se prépara par des nœuds plus doux, aux victoires qu'il espérait remporter. Avant de partir, il épousa Berengère de Navarre; il avait été précédemment question du mariage de ce prince avec la belle Alix de France; mais la légèreté de la conduite de cette princesse, jointe aux intrigues d'Eléonore, mère de Richard, qui redoutait l'ascendant qu'Alix eût usurpée sur son époux, fit préférer la modeste et douce Bérengère, à la brillante Alix. Il passe même pour constant que Richard d'Angleterre donna de si fortes preuves à Philippe-Auguste, de l'inconduite de sa sœur, que celui-ci fut obligé de convenir que Richard était autorisé à rompre les engagemens qu'il avait pris de l'épouser. Ce qui est certain, c'est qu'Alix fut reléguée vers ce tems dans un couvent de Rouen, dont la règle était même fort austère. Les noces de Richard et de Bérengère suivirent de près la rupture avec Alix; elles se

firent sans éclat ; on prétend cependant que le roi de France y assista, qu'il vit de ses yeux une autre occuper un trône qui avait été destiné à sa sœur.

Quoi qu'il en soit, aussitôt après le mariage, on s'occupa sérieusement des préparatifs de la croisade ; et ces deux rois, après avoir pris des mesures pour laisser la régence de leurs royaumes en des mains sages et sûres, s'embarquèrent chacun de leur côté, Philippe prenant sa route par Gênes, et Richard par Marseille. Les deux rois commandaient chacun une armée de cinquante mille hommes, et ils avaient passé ensemble la revue générale de leurs troupes. Richard s'était décidé à amener avec lui la jeune reine, et au moment du départ, la reine Eléonore ayant témoigné le projet d'accompagner sa brue en Palestine, Richard qui respectait beaucoup sa mère, n'osa s'opposer à ses desseins. Eléonore s'embarqua donc une seconde fois pour la Terre-Sainte, où le souvenir de ses premières aventures, qui avaient amené son di-

vorce avec le roi de France, Louis-le-Jeune, eût dû l'éloigner de retourner. A cette époque, Eléonore n'était plus célèbre par ses galanteries; mais elle l'était encore par son goût pour l'intrigue, et par les dissentions qu'elle avait semées entre ses enfans et Henri son second mari: elle l'était aussi par la fierté dont nous la verrons bientôt donner une nouvelle preuve.

Si j'écrivais l'histoire de Richard, je dirais comment, après s'être embarqué avec les deux reines, et avoir eu d'abord un tems favorable qui donnait l'espoir d'une traversée rapide, il se vit repoussé par des vents contraires qui l'obligèrent de relâcher à Messine, où il trouva la flotte de Philippe, qu'un même sort avait forcé de venir attendre dans ce port un tems plus favorable pour la navigation. Les différends qui s'élevèrent alors entre les deux rois, ne sont point de mon sujet; je me contenterai de dire qu'ils parurent préparer le peu de succès de leur entreprise, et l'on prétend que leurs démêlés

furent poussés si loin que, dans un moment de dépit, Philippe partit mécontent et presqu'au milieu d'un orage. Cependant, le tems ayant changé peu après, sa flotte eut un vent violent en poupe, qui la conduisit avec une extrême promptitude au lieu de sa destination. Le même vent dispersa la flotte anglaise, qui avait mis à la voile deux jours après par des apparences plus favorables. Le vaisseau qui porta les deux reines, fut le premier séparé et jeté sur les côtes de Chypre, où il heurta contre les rochers, et fut extrêmement endommagé.

On jeta l'ancre dans le port de Limisso, où l'on croyait aborder sans difficulté; mais le roi Isaac, dont nous avons déjà fait connaître la vanité et les prétentions, en avait acquis de nouvelles; depuis la mort d'Alexis, son beau-frère, il se prétendait des droits sur l'empire des Grecs; droits, disait-il, qu'il tenait du chef de sa femme Laodicée. En attendant qu'il pût faire valoir ses prétentions, et être reconnu empereur

à Constantinople ; il en prenait le titre en Chypre ; et, ayant disposé sur ses côtes, des troupes aussi nombreuses que son petit État pouvait lui en fournir, il faisait défendre l'entrée de ses ports. Lors donc que le vaisseau qui portait Eléonore et Bérengère entra dans le port de Limisso, les troupes qui gardaient les côtes avertirent qu'on ne pouvait aborder et pénétrer, sans la permission de l'empereur. La fière Eléonore, qui était déjà sur le pont pour débarquer, se récria avec mépris au nom d'empereur. « Quel est donc, dit-elle avec un air moqueur, cet empereur qui défend d'aborder sa petite île ? ». Les insulaires offensés soutinrent la gloire de leur maître. Ils en vinrent aux mains avec les gens de la reine, et le combat allait devenir fâcheux pour eux, lorsqu'il arriva de la ville capitale, un corps de troupes qui, sans être très-considérable, suffit pour garnir le rivage, et repousser la reine et sa suite dans le vaisseau. Mais l'officier qui commandait cette espèce

de petite armée, s'étant informé du nom et de la qualité des passagers, se fit présenter aux deux reines. Il les assura qu'elles seraient reçues à la cour, avec tous les honneurs dus à leur rangs, si elles voulaient consentir à rendre à l'empereur ce qu'il était en droit de prétendre. Et leur présentant un parchemin rempli de titres d'honneurs, et des prétentions qu'Isaac comptait parmi ses possessions réelles, la fière Eléonore, ne pouvant prendre sur elle de dissimuler son mépris et son indignation, déchira le parchemin, en s'écriant qu'Isaac était un fou. La consternation des ambassadeurs fut extrême, en voyant le dédain et le mépris qu'on faisait de leur maître. Se hâtant de ramasser les morceaux de ce respectable parchemin, ils quittèrent le vaisseau avec un ressentiment concentré. La garde fut à l'instant doublée sur le rivage, et devint assez forte pour empêcher toute tentative de descente.

L'équipage était cependant trop endommagé pour pouvoir sans danger continuer sa route; ce qu'Eléo-

nore avait ordonné de faire. Bérengère, plus craintive que vaine, suppliait Eléonore de satisfaire au vain orgueil d'Isaac, et de reconnaître les titres qu'il réclamait, de les lui accorder pour sauver leurs vies ; mais, quoique sa belle-fille se mît à ses genoux pour vaincre sa fierté, Eléonore fut inflexible. Elle ordonna de nouveau aux matelots de se mettre en mer et de tenter, à tout risque, d'aborder dans un autre endroit. Le vaisseau faisait déjà eau de toutes parts, et ce fut avec des peines incroyables qu'on parvint à le sortir du port, et à le faire voguer jusque vers le soir, qu'on aborda dans une petite baie, où l'on eut à peine débarqué et tiré les effets les plus précieux, qu'il coula à fond.

Les voyageurs se crurent d'abord dans une partie de l'île absolument déserte ; mais, ayant doublé des rochers qui cachaient la vue de l'intérieur du pays, ils apperçurent des habitations. Pour ne pas tenir nos lecteurs en suspens, nous leur dirons que ces habitations faisaient par-

tie du village de Zoé. Ce fut un bonheur pour les reines d'Angleterre d'échouer si près d'Idalie, où Mathilde était encore sous le nom de la princesse de Chypre. On appercevait au loin la maison de plaisance qu'elle habitait ; les reines jugeant qu'elles y trouveraient des secours plus convenables que dans les chaumières qu'elles voyaient sur la gauche, se dirigèrent de ce côté avec une partie de leur suite. Chemin faisant, Bérengère supplia Eléonore, les larmes aux yeux, de relâcher de sa fierté, et d'accorder aux habitans de cette maison tous les titres qui leur plairaient, pour obtenir d'eux l'hospitalité. Eléonore, dit-on, abattue par la frayeur, consentit à cette demande, et envoya en avant un domestique annoncer leur arrivée, et demander asyle, en défendant de les nommer.

Mathilde, qui reçut ce message, non-seulement accueillit très-bien la demande, et renvoya le messager dire qu'elle recevrait très-volontiers les personnes qui l'envoyaient; mais

elle s'empressa de venir elle-même au-devant des dames. En les approchant, elle reconnut de suite la reine Eléonore, qu'elle avait vue à la cour d'Angleterre. Celle-ci reconnut de même Mathilde de Tripoli, dont les charmes avaient fait tant de bruit à l'époque de son mariage avec le lord Clifford. L'accueil fut obligeant de part et d'autre; Mathilde apprit les malheureuses circonstances qui avaient amené les reines dans son voisinage, et Eléonore ne tarda pas à s'informer de celles qui avaient conduit Mathilde en Chypre. Celle-ci le dit en deux mots, en conduisant les reines à sa maison, où elle n'épargna rien pour leur faire oublier les dangers qu'elles avaient courrus.

Les reines s'y reposaient déjà depuis quelques jours ; et Bérengère, reconnaissante des tendres attentions de Mathilde, avait conçu pour elle une véritable amitié, lorsque la flotte anglaise, dispersée par les vents contraires, se réunit en partie, et vint aborder en Chypre.

Battu par la tempête, le vaisseau

qui portait Richard, étant venu se présenter dans le même port où les reines avaient d'abord abordé, on fit aux passagers le même accueil, on leur opposa la même résistance; on voulut enfin les obliger de se soumettre aux mêmes conditions qu'Eléonore avait rejetées avec tant de hauteur. Richard, plus prudent, aurait pu s'y soumettre et s'amuser même de l'extravagance d'un potentat aussi ridicule, s'il n'avait appris en même tems la réception faite à sa mère et à sa femme, et l'incertitude où l'on était sur leur sort. Tremblant qu'elles n'eussent été victimes de la folie d'Isaac, il jura de tirer de ce prince une vengeance éclatante, si l'événement était aussi malheureux qu'on pouvait le craindre. Son vaisseau était bon, il n'avait pas été endommagé par la tempête; quelques autres l'ayant joint, il s'empara facilement du petit port. La colère dans laquelle Richard entra en songeant au danger que couraient les reines, fut si grande, qu'elle eût pu dès-lors lui mériter le surnom de

Cœur-de-Lion, qu'il acquit dans une occasion semblable. Isaac, qui, malgré ses ridicules, était brave, vint au-devant de Richard avec toutes les troupes qu'il put rassembler : mais, celles de Richard s'augmentant des soldats qui descendaient des vaisseaux et qui abordaient successivement, il vainquit facilement le roi de Chypre, et le fit lui-même prisonnier après avoir défait son armée. Richard se rendit maître de la capitale, et la colère qui le transportait était encore si grande, que, malgré les représentations de ses officiers, il fit mettre aux fers Isaac, jurant de le faire périr s'il apprenait que le vaisseau que montait sa mère eût fait naufrage.

Les deux reines ayant appris cet événement, s'empressèrent de porter la joie au camp de Richard et la vie à Isaac. Richard lui fit aussitôt ôter ses chaînes, et lui donnait l'espoir d'une prochaine liberté, sous la condition qu'il serait à l'avenir plus humain envers les malheureux que la tempête jetterait dans les

ports ; mais la vindicative Eléonore insista si vivement près de son fils, sur la justice d'une punition prolongée, qu'elle exigea de Richard, que, puisqu'il lui faisait grâce de la vie, il fût remis aux fers encore pour quelque tems. On prétend que, lorsqu'Isaac fut informé de cette prolongation, il ne s'en affligea pas autant qu'on aurait pu le penser ; qu'il se contenta seulement de réclamer qu'on le traitât avec tous les égards dus à un prisonnier de son rang ; et, lorsqu'on vint pour lui remettre les fers, il fit demander à Richard la permission d'être lié avec des chaînes d'argent que l'on trouverait dans son palais. Fidèle imitateur des usages de Constantinople, Isaac se rappelait d'avoir vu dans cette cour des prisonniers de distinction enchaînés avec des chaînes d'or enrichies de diamans. Ne pouvant atteindre tout-à-fait cette extrême magnificence, il avait au moins fait préparer des chaînes d'argent, qu'il destinait au premier prisonnier important qui tomberait entre ses mains. Ne pou-

vant donc se déterminer à être traité comme un homme ordinaire, il réclama avec instance une grâce qui parut, au roi d'Angleterre, le comble de l'extravagance. Le redoublement de mépris qu'il en conçut pour Isaac, l'eût engagé sans doute à le laisser encore longtems dans une dure et humiliante captivité; mais Bérengère, aux sollicitations de Mathilde, implora de son époux la grâce d'Isaac, à qui l'on rendit une espèce de liberté. Quelques auteurs prétendent que Richard le rétablit même provisoirement dans son petit empire, mais à la charge qu'il lui retournerait après sa mort; d'autres, au contraire, assurent que le roi d'Angleterre prit dès ce moment possession de la Chypre, et qu'avant de la quitter pour se rendre dans la Palestine, il reçut le serment de ses nouveaux sujets, et s'arrangea pour y laisser assez de monde pour la conserver sous son obéissance.

Quoi qu'il en soit, Isaac survécut peu à ces événemens; la forte se-

cousse qu'il avait éprouvée, ne tarda pas à le conduire au tombeau. La favorite Azéma ne fut pas témoin de l'humiliation de son amant; elle était morte peu avant l'arrivée de la flotte anglaise, et lorsqu'Isaac jouissait encore d'une pleine et entière autorité.

La reine Bérengère, qui s'était fait une douce habitude de la société de Mathilde, lui proposa de l'accompagner dans la Palestine; ce que celle-ci accepta avec empressement, par l'impatience où elle était de rejoindre enfin son père, dans les bras duquel elle passa quelques instans, et retourna ensuite près de la reine d'Angleterre, à qui elle était devenue très-nécessaire.

Mais retournons auprès de notre héroïne, qui apprit en même-tems la perte de la Chypre et la mort d'Isaac; la douleur qu'elle éprouva de cette double perte, et le ressentiment qu'elle en conçut contre le roi d'Angleterre, qu'elle regardait comme l'auteur de la mort de son père, contribuèrent à diminuer une partie

des regrets qu'elle ressentait de voir son époux combattre contre les chrétiens. Lorsque le hasard amenait Noureddin à se battre contre Richard, Zoé en éprouvait quelque plaisir, et desirait l'abbaissement du roi d'Angleterre, plus que d'aucun autre prince de l'Europe. Qu'on pardonne à l'aimable Zoé ce petit desir de vengeance, et qu'on se rappelle combien il était naturel !

Cependant la guerre se soutenait avec des succès divers ; ceux qui avaient d'abord marqué l'arrivée des princes croisés, se rallentirent bientôt par la mésintelligence des chefs, et les Sarrazins surent habilement profiter des petits démêlés que la jalousie du commandement fit naître entre les princes d'Europe. Richard, roi d'Angleterre, marquait surtout une fierté qui choquait souvent les autres princes. Il décidait avec presqu'autant d'autorité que si le commandement général lui eût été déféré. Philippe, roi de France, ne put longtems souffrir cette prépondérance que Richard voulait s'adjuger.

Pour le moins aussi brave et aussi belliqueux, Philippe se distinguait en toute occasion par sa valeur; et se possédant mieux que son rival, après la victoire, il ne la déshonorait pas par des actes de cruauté, tels que ceux qui souillèrent la gloire de Richard, et particulièrement au siège d'Ackrou.

Cette forteresse, qui avait si longtems appartenu aux chrétiens, était depuis quelque tems au pouvoir de Saladin. Sentant toute son importance, il avait mis ses soins à la conserver, et avait repoussé les efforts réunis des princes chrétiens de la Palestine; mais, après l'arrivée des secours d'Europe, Richard qui ne doutait de rien, se fit fort d'enlever cette forteresse aux Sarrazins; disposant le plan d'attaque avec sagesse, il ne voulut joindre à ses troupes que celles de l'empereur Ferdinand, commandées par Léopold de Bavière. Après plusieurs vigoureuses attaques, toujours repoussées par une défense vaillante, Richard vit

périr une grande partie de ses soldats, par le feu grégeois, dont les assiégés faisaient usage au commencement du siége. Irrité, mais non rebuté de cette perte irréparable, Richard continua le siége avec vigueur; les assiégés ayant enfin épuisé les matériaux qu'ils employaient à la composition de ce feu inextinguible, se virent privés de ce moyen redoutable de défense; et Richard donna à la place un si violent assaut, qu'il l'emporta.

Pendant que Saladin, qui connaissait toute l'importance de cette forteresse, faisait des propositions pour la ravoir, Richard, irrité de la longue résistance qu'il avait éprouvée, et du moyen destructeur dont on s'était servi pour le repousser, donna des ordres si cruels relativement aux prisonniers de guerre, que le duc de Bavière en fut révolté, et il adoucit autant qu'il put l'inhumanité du roi d'Angleterre.

Saladin, dont Richard avait refusé les offres relativement à Ackrou, ou, ce qui revient au même, qui avait

voulu lui imposer des conditions si dures qu'il n'avait pu les accepter, Saladin, outré contre Richard, et brûlant du desir de se venger de lui, ayant été instruit que la reine d'Angleterre était à Tabaria, où elle se proposait de faire ses couches, étant alors dans une grossesse assez avancée, résolut de faire le siége de cette ville, et de prendre la reine prisonnière, et avec elle l'héritier présomptif de Richard. L'entreprise du sultan fut conduite avec tant de célérité, qu'elle était exécutée avant qu'on en eût à Ackrou la moindre nouvelle. La reine Éléonore était depuis longtems retournée en Angleterre, et Bérengère n'avait auprès d'elle aucune personne affidée et capable de la soutenir et de l'encourager dans un tel moment; que la tendre Mathilde qui ne la quittait pas, et qui employait ses soins à lui cacher le danger qui les menaçait; mais les cris, le tumulte augmentant de moment en moment, il devint impossible de laisser la reine dans l'ignorance du siége. Les craintes que conçut la timide Bérengère, hâtèrent l'instant

de sa délivrance, et son tempérament délicat n'ayant pu résister à une couche prématurée, au milieu de la guerre, elle expira dans les bras de la compâtissante Mathilde.

Peu après, Saladin entra en vainqueur dans la ville, et au lieu de faire la reine prisonnière il ne trouva que ses restes inanimés, près desquels Mathilde pleurait encore. Saladin, en vainqueur humain, donna des regrets à la reine, et traita Mathilde, qu'il fit prisonnière, avec les plus grands égards.

Dès le premier instant, le sultan l'avait jugée une personne très-distinguée, dont la possession pouvait le dédommager d'avoir manqué l'avantage de faire la reine prisonnière; mais, lorsque Mathilde, rassurée par l'accueil et les égards de Saladin, se fut décidée à se nommer et à se réclamer de la princesse Zoé, le sultan, redoublant pour elle d'attentions, s'empressa de la conduire à Jérusalem, où il la remit lui-même entre les mains de l'épouse de son neveu.

Nous ne peindrons pas l'entrevue des deux amies, et la première explication qui eut lieu entre elles ; nous dirons seulement que Zoé s'efforça d'adoucir ce que pouvait avoir d'amer pour Mathilde la manière dont elle avait été amenée à Jérusalem, et près d'une amie telle que Zoé. La fille du comte de Tripoli ne put se regarder longtems comme captive. A cette époque, la princesse Zoé occupait, dans le palais de Jérusalem, l'appartement qui avait été celui de la reine Sybille ; elle le partagea avec Mathilde, et toutes deux s'y trouvèrent logées très à leur aise. A la grande satisfaction de la pieuse Mathilde, elle trouva beaucoup plus de facilité qu'elle ne l'espérait à remplir les devoirs de sa religion ; Zoé avait obtenu de la tendresse de Saladin beaucoup d'adoucissement en faveur des chrétiens de Jérusalem, dont le culte était à-peu-près toléré dans l'intérieur de la ville ; et les dames dont nous avons parlé dans les chapitres précédens, à qui la princesse avait

tout-à-fait rendu la liberté depuis qu'elle était à Jérusalem, reconnaissantes de ses bontés, continuaient de venir lui faire leur cour, en sorte que Mathilde la trouva environnée d'une société qui n'était pas pour elle sans quelques charmes.

Tout se réunissait dans cet instant pour la satisfaction de Zoé. Le gouvernement et la défense de Jérusalem, ainsi que des villes environnantes, avaient été spécialement confiés à Noureddin; notre héroïne jouissait donc du plaisir d'avoir près d'elle son époux, et d'être sous sa sauve-garde immédiate. Noureddin, toujours très-amoureux, très-empressé de contribuer autant qu'il était en lui à tout ce qui pouvait plaire à son épouse, partagea tout le plaisir que faisait à Zoé l'arrivée de Mathilde, et celle-ci n'eut pas plutôt vu Noureddin, n'eut pas plutôt été témoin de ses tendres attentions pour Zoé, qu'elle commença à trouver son amie moins coupable de s'être attachée à un Sarrazin, et dès-lors lui pardonna facilement la

conduite qu'elle avait tenue envers elle lors de sa fuite. Tout concourait ainsi au bonheur de notre aimable héroïne ; il n'y manquait qu'une seule chose, c'était de devenir mère ; elle le desirait ardemment ; et, depuis près de deux ans qu'elle était mariée, rien ne lui promettait l'accomplissement de ses desirs, qui étaient aussi ceux de Noureddin et de Saladin.

CHAPITRE XLVII.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la prise de Tabaria, et de la captivité de Mathilde ; celle-ci dont la beauté et l'aimable caractère, que la princesse Zoé ne négligeait aucune occasion de faire valoir, avaient tellement plu au sultan Saladin, qu'il ne mettait plus guère de différence entre la tendresse qu'il accordait à l'épouse de Noureddin et celle dont il honorait son amie ; il les appelait toutes deux ses

aimables filles ; et l'attachement qu'il portait à Mathilde, s'étendant même jusques sur sa famille, en une ou deux occasions il donna au comte de Tripoli des marques si distinguées de son estime, que cela le rendit un peu suspect aux chrétiens. Etonnés des ménagemens que le sultan montrait pour lui ; ils ignoraient que c'était relativement à son aimable fille que Saladin traitait Raimond avec des égards particuliers, rares chez un ennemi.

Zoé voyait, sans jalousie, Mathilde partager avec elle la faveur du sultan ; loin de chercher à en conserver la meilleure part, elle se plaisait au contraire à voir son amie obtenir de Saladin des preuves d'une amitié particulière : mais, il n'en était pas de même de Noureddin ; elle ne le voyait pas sans une sorte d'inquiétude se déclarer un zelé admirateur des charmes et des vertus de Mathilde. Sans être encore décidément jalouse, Zoé croyait s'appercevoir que Noureddin prenait trop de plaisir à la conversation de

Mathilde ; il lui semblait que la société de cette belle étrangère avait maintenant pour lui plus d'attraits que la sienne : cependant Zoé n'avait encore que des doutes, et se gardait bien de les laisser paraître.

Les princes Croisés, réunis à ceux de la Palestine, se disposèrent à faire le siége de Jérusalem ; ils se flattaient d'enlever la sainte Cité aux Sarrazins, et déjà Lusignan et Conrad, marquis de Tyr et de Monferrat, se disputaient entre eux le titre de roi de Jérusalem. La mort de Sybille paraissait avoir enlevé au premier une partie de ses droits, et Conrad, comme époux d'Isabelle, sœur de la défunte reine, semblait avoir des droits plus constans que ceux de Lusignan ; mais celui-ci était soutenu par Richard, roi d'Angleterre. Cependant l'on était convenu de remettre après la conquête à décider à qui elle appartiendrait, et chacun devait concourir de son côté à l'enlever aux infidèles. Ce plan si sage ne put avoir son exécution ; la mésintelligence éclata tel-

lement entre les princes confédérés, qu'avant d'être arrivés aux portes de Jérusalem, ils furent obligés de se séparer.

Les ducs de Bavière et de Monferrat se retirant, les forces de la France et celles de l'Angleterre restèrent seules réunies. Philippe et Richard se partagèrent l'attaque; la garde des tranchées repoussée une première fois, ils revinrent attaquer Jérusalem avec plus de vigueur. L'ardeur et l'activité avec laquelle Richard poussait le siége eût peut-être fini par obtenir un plein succès, si ce prince n'eût mécontenté Philippe de France; mais, voulant toujours s'attribuer la souveraine autorité, Richard rendit son rival jaloux de sa gloire. Lassé de la guerre, et brûlant de retourner en France, Philippe signifia qu'il allait se retirer, laissant cependant dix mille hommes de ses troupes sous la conduite du duc de Bourgogne. Resté seul et entièrement maître, Richard leva le siége de Jérusalem, préférant combattre Saladin en pleine cam-

pagne : l'occasion s'en présenta bientôt ; ils s'attaquèrent et se livrèrent un rude combat ; les troupes de Richard furent victorieuses et restèrent maîtresses du champ de bataille. Saladin, vivement poursuivi par le duc de Bourgogne, se vit sur le point d'être entouré, et tout au moins prisonnier ; mais Noureddin qui vit le danger de son oncle, se précipita pour le secourir, renversant tout ce qui s'opposait à son passage et l'empêchait de parvenir jusqu'à lui ; il vint lui faire un rempart de son corps ; exposant sa vie pour sauver celle du sultan, il vint l'arracher des mains du duc de Bourgogne ; ce ne fut pas sans recevoir lui-même plusieurs blessures que Noureddin parvint à dégager Saladin ; mais, charmé d'avoir sauvé ses jours, ou tout au moins sa liberté, notre héros ne s'occupa de lui-même que lorsqu'il vit son oncle en sûreté.

Quelques-unes des blessures qu'il avait reçues furent assez sérieuses pour alarmer vivement la tendre

Zoé; pendant qu'elle lui prodiguait ses soins, et s'efforçait de lui dissimuler ses craintes, Richard tâchait de profiter de l'espèce de trouble qu'apportait le bruit des blessures du prince Sarrazin pour marcher de nouveau contre Jérusalem; déjà même il s'était emparé d'un petit fort, dont il confia la garde au duc de Bourgogne, pendant que lui-même se disposait à livrer assaut d'un autre côté; mais le duc s'étant laissé enlever, sans beaucoup de résistance, le poste que lui avait confié Richard, celui-ci lui en fit des reproches, qui amenèrent entre eux une explication, dont le résultat fut la retraite du duc de Bourgogne.

Abandonné ainsi de tout le monde, Richard se vit dans l'impossibilité de continuer le siége avec l'espoir du succès; cependant il persévérait encore; Noureddin, sans être entièrement guéri, défendait vaillamment la place qu'il attaquait avec vigueur. Sur ces entrefaites, Richard reçut des nouvelles d'Europe, on lui mandait que sa présence était

nécessaire dans ses Etats, que son frère troublait de plus en plus: Richard hésitait encore, l'amour de la gloire le retenait en Palestine, alors même qu'il était menacé de perdre sa couronne; mais le sultan, fatigué de la guerre, fit proposer une trève, que, dans les circonstances, le roi d'Angleterre se trouva heureux d'accepter; elle fut conclue pour trois ans, et après l'avoir signée, Richard ayant cédé ou vendu à Lusignan le royaume de Chypre, s'embarqua pour l'Europe, où il apprenait de jour en jour que sa présence devenait de plus en plus nécessaire.

Quelque tems après le départ du roi d'Angleterre et la signature de la trève, qui rendait enfin un peu de tranquillité à ce pays, la santé de Saladin parut s'altérer sensiblement. Sentant sa fin s'approcher, et n'étant pas à s'appercevoir que Noureddin ne voyait pas Mathilde avec indifférence, et que la vertu sévère de celle-ci paraissait s'alarmer de l'apparence d'un amour illégitime;

pendant que la tendre Zoé souffrait en silence tous les tourmens d'une inquiète jalousie. Saladin voulant mettre fin à tout ceci, et épargner à Mathilde les désagrémens qu'elle eût pu éprouver après sa mort, résolut de la rendre à sa famille. La faisant approcher, il lui fit connaître ses intentions. Le généreux sultan, en lui rendant la liberté, l'assura de nouveau que sa tendresse égalait celle qu'il avait pour Zoé et pour Noureddin luimême; et la comblant de présens, il donna des ordres pour qu'elle fût conduite jusqu'à Tyr sous une sûre escorte.

Nous ne dirons pas que notre héroïne éprouva un extrême regret, en voyant partir Mathilde; l'amitié qu'elle lui portait était en ce moment combattue par l'inquiétude que lui donnaient les trop tendres attentions que Noureddin avait pour elle. La vertu de son amie lui était connue; mais ne pouvait cependant rassurer entièrement sa tendresse allarmée. Le caractère d'épouse

n'avait point fait perdre à Zoé, celui d'amante ; elle aimait Noureddin plus passionnément que jamais ; et, jalouse de posséder toute son affection, elle se flattait que l'éloignement de Mathilde ramènerait son époux aux sentimens qu'elle même lui conservait.

Noureddin, s'était livré, sans presque s'en appercevoir, aux charmes dangereux d'un attachement trop vif pour l'amie de son épouse, attachement dont il n'avait commencé à sentir toute la force que lorsque l'habitude de jouir de la société de cette femme aimable, qui développait, dans la familiarité d'une liaison aussi intime que celle qu'elle avait avec Zoé, tous les avantages du cœur et de l'esprit, et montrait enfin chaque jour un discernement si fin, si délicat, un jugement si profond, si étendu, que Noureddin, en l'admirant, ne s'appercevait pas des progrès que tant de qualités réunies faisaient sur son cœur. Si la beauté de Mathilde eût

d'abord fait impression sur notre héros, il eût été sans doute en garde contre lui-même, et l'attachement qu'il portait à son épouse, l'eût engagé à éloigner tout sentiment qui pouvait altérer son amour pour Zoé; mais, dans le premier moment que Mathilde lui fut présentée, quoiqu'il rendît justice à ses charmes, ils lui parurent bien inférieurs à ceux de Zoé; et le desir de complaire à son épouse, en concourant avec elle à faire oublier à son amie les ennuis de la captivité, fut d'abord l'unique motif qui l'engagea à s'occuper de Mathilde. Il fut donc même, dans le premier instant, désagréablement frappé de la froideur de ses manières, et d'une sorte d'aspérité, qui tenait à l'aversion de Mathilde pour la religion de Mahomet; aversion qui lui faisait traiter Noureddin avec une extrême réserve. Ce ne fut qu'à la longue, et lorsqu'elle-même rendit justice aux qualités de notre héros, qu'elle accueillit ses attentions, avec tous les égards

qu'elle devait à l'époux de son amie. D'ailleurs, dans les commencemens du séjour de Mathilde près de Zoé, Noureddin, occupé de la guerre, n'était que par instans auprès de son épouse; ce ne fut que lorsque la guerre fut terminée, qu'il put goûter librement tous les avantages d'une société qui lui parut bientôt bien précieuse. Mathilde, un peu revenue de ses préventions contre les mahométans, appréciant les vertus, les qualités de Saladin et celles de son neveu, se livrait sans défiance aux impressions qu'elle ressentait; ses talens, ses aimables qualités, et surtout l'ascendant de cette raison et de ce jugement profond qui la distinguait, entraînait insensiblement l'admiration de Noureddin, sans qu'il s'apperçût, pour ainsi dire, que cette admiration prenait un caractère qui devait finir par alarmer son épouse. Sans cesser d'aimer Zoé, Noureddin commença à prendre tant de plaisir dans la conversation de son amie, qu'il finit par trouver insipide celle de

son épouse, pour qui sa passion était ralentie par trois années de mariage. Cette circonstance, si naturelle à l'homme après la possession de l'objet le plus ardemment desiré, commençait donc à faire perdre à ses yeux, à la plus tendre des épouses, une grande partie de ses avantages; il y devenait insensible, et sa passion pour Mathilde s'était tellement accrue, qu'il ne pouvait plus se la dissimuler lorsque Saladin acheva de lui en faire connaître toute la force, en lui rendant la liberté et la renvoyant à sa famille. Noureddin n'osa s'opposer à son départ; mais il dut se faire une violence extrême, pour ne pas tenter de s'opposer aux intentions de son oncle: cependant le respect qu'il conservait pour Zoé, la crainte de lui découvrir entièrement les sentimens qu'il nourrissait dans son cœur, lui donnèrent la force de se contenir, et de recevoir assez tranquillement les adieux de Mathilde: mais elle ne fut pas plutôt partie, qu'il tomba dans un

extrême accablement, et parut ne pas remarquer la peine qu'il faisait à son épouse, en repoussant les soins qu'elle prenait de le distraire. La situation de Saladin, dont l'état devenait de plus en plus alarmant, servit à la vérité à voiler un peu la véritable cause de l'affliction de son neveu; et Zoé ne put reprocher à Noureddin, de marquer une vive douleur lorsqu'un oncle aussi cher était dans un danger éminent. La mort de Saladin, qui survécut peu de jours au départ de Mathilde, vint donner une cause légitime aux amers regrets de notre héros, qui fut extrêmement sensible à la perte d'un oncle qui l'avait tant aimé, et qui lui laissait en mourant de nouvelles preuves de sa tendresse et de sa confiance, en lui léguant la tutèle de ses enfans. Zoé reçut aussi des marques non équivoques de la tendresse du sultan, qui partagea d'ailleurs ses bienfaits si également entre les esclaves chrétiens et ceux mahométans, que quelques auteurs ont été

dans le doute, s'il n'était pas mort chrétien. Pour nous, nous ne pouvons adopter cette opinion, et nous croyons seulement que les vertus de Zoé et celles de Mathilde l'avaient disposé à traiter favorablement les esclaves chrétiens.

Zoé portait un cœur trop tendre et trop reconnaissant des bontés du sultan, pour n'être pas elle-même fort affligée de sa mort ; et ce fut très-véritablement qu'elle partagea la douleur qu'elle causait à son époux. Elle mit tous ses soins à lui prodiguer les plus tendres consolations, et parut redoubler de prévenances et de tendresse pour adoucir son affliction. Lorsque notre héroïne put penser que la première impression était un peu dissipée, elle rappela à Noureddin la promesse qu'il lui avait faite, de se faire chrétien après la mort de son oncle ; mais il ne parut pas très-empressé de lui donner cette satisfaction. Il allégua pour motif de différer encore sa conversion, les embarras que lui donnait le ré-

glement de la succession de Saladin, et les troubles qu'occasionnaient le partage entre les enfans. Noureddin prétendit que, jusqu'à ce que leurs intérêts respectifs fussent définitivement réglés, et qu'il fût déchargé de la tutèle, il ne pouvait abandonner la religion de Mahomet; que ce serait se rendre suspect aux vrais croyans, et s'exposer à renouveler les troubles qui s'étaient manifestés à la mort du sultan. Quoique cette raison parût assez plausible, elle n'était qu'un prétexte pour cacher la véritable, que Noureddin ne voulait pas avouer; il avait assez de confiance en sa valeur, et dans la haute estime que lui accordaient les chefs de l'Etat, pour se croire certain de réprimer les mécontens, et d'imposer silence aux murmures que pourrait exciter son changement de religion : mais son vrai motif, pour refuser en ce moment de se faire chrétien, était la passion qu'il conservait pour Mathilde. Noureddin était assez instruit des préceptes de la religion

chrétienne, pour savoir qu'elle réprouve un amour illégitime. Il n'ignorait point qu'en se faisant chrétien, il eût dû renouveler les cérémonies de son mariage, suivant les usages du christianisme, et prêter à Zoé un nouveau serment de fidélité; sentant que son cœur y était rebelle, il ne pouvait se résoudre à le prêter, il ne pouvait se décider à être parjure. Noureddin n'était point de ces gens indifférens sur les obligations qu'ils contractent, et qui ne s'embarrassent nullement des devoirs qu'ils s'imposent. Jaloux de son honneur, notre héros tenait singulièrement à ne pas se compromettre, en promettant plus qu'il ne pouvait tenir. Il préféra donc de résister aux instances de son épouse, qui, ne s'étant prêtée qu'à regret à s'unir à lui, seulement suivant le rite mahométan, desirait ardemment que son hymen pût être reconnu, et obtenir la jonction de l'Eglise romaine.

Mais plus elle était ardente à solliciter Noureddin, plus celui-ci

trouvait de prétextes pour différer de se soumettre à la censure de l'église, et de se refuser à un serment qu'il sentait ne pouvoir tenir. Après avoir vainement combattu toutes les raisons que Noureddin alléguait pour se dispenser de la satisfaire, Zoé s'appercevant que ses sollicitations paraissaient fatiguer son époux, et craignant de redoubler l'indifférence qu'il avait maintenant pour elle, prit le sage parti de ne plus lui parler d'un sujet qui semblait l'importuner; et, remettant à un tems plus favorable à l'entretenir d'un changement de religion qu'elle ne cessait d'espérer et de désirer, elle ne s'occupa plus qu'à tâcher de dissiper la mélancolie dans laquelle Noureddin restait plongé. Le tems, au lieu de diminuer ses regrets, semblait lui rendre plus sensible l'éloignement de Mathilde : dans les premiers tems de la mort de son oncle, il avait été, malgré lui, arraché au souvenir de cette femme, par les soins que lui avaient occasionnés le partage de la succes-

sion, et les dissentions qui s'étaient élevées ; mais, lorsque tout fut à-peu-près réglé, et qu'ayant appaisé les troubles, il fut rentré dans la paisible possession de son gouvernement, notre héros, accoutumé depuis quelque tems au tumulte des camps et aux travaux de la guerre, se trouvant désœuvré dans la tranquillité dont il jouissait, le souvenir de Mathilde, celui des agrémens qu'il avait trouvé dans sa société, vint s'offrir à son esprit avec plus de force que jamais. La tendresse de Zoé, ses attentions lui devinrent importunes ; en vain son épouse, essayant tous les moyens de le distraire, et de l'arracher à la sombre rêverie à laquelle il s'abandonnait, mettait en usage toutes les ressources de son esprit, recourait aux talens qui jadis avaient paru lui plaire ; ceux qu'il admirait le plus en elle, ceux qui avaient eu longtems sur son cœur un effet si puissant, avaient, hélas, perdu le droit de l'intéresser. Soit que l'habitude en eût émoussé le charme, ou que l'image d'un

autre objet l'eût rendu insensible à toutes les perfections de Zoé, il ne paraissait plus les remarquer; sa voix, dont il avait tant aimé à entendre les accens mélodieux, les accords parfaits qu'elle tirait de son instrument, semblaient ne plus charmer ses oreilles; au contraire, lorsque Zoé lui faisait de la musique, elle lui rappelait sans le vouloir le souvenir de son amie, il n'aimait à entendre que les morceaux qu'elle avait exécutée avec Mathilde; il les faisait répéter à son épouse, et toujours pour faire en lui-même une cruelle comparaison du tems où il l'entendait accompagner Mathilde, dont le chant lui paraissait mille fois plus expressif que celui de la tendre et toujours complaisante Zoé. Quelquefois celle-ci parvenait à exciter en lui quelqu'émotion, et par ses tendres attentions, ranimait un peu une tendresse qui n'était pas encore entièrement éteinte; mais ces instans étaient bien courts; et presque toujours à un moment d'attendrissement qui rendait à Zoé

l'espoir de reprendre son empire, succédait une autre émotion qui rappelait Mathilde à son époux. Noureddin poussait alors de profonds soupirs, retombait dans la rêverie, et quelquefois, s'arrachant d'auprès de son épouse, il se retirait précipitamment dans son cabinet.

Zoé s'affligeait de ces inégalités dans l'humeur de Noureddin; mais, les regardant comme les combats d'une passion qu'il cherchait à vaincre, et se flattant qu'il parviendrait à la surmonter, elle pensait ne devoir pas trop les remarquer, et dissimuler même, autant qu'elle le pouvait, les idées qu'elle avait à cet égard. Loin donc de faire des reproches à Noureddin, qu'elle voyait triste et malheureux, elle s'interdisait toute espèce de plainte, et ne cherchait à le ramener que par la douceur et les plus tendres soins.

Noureddin appréciait la conduite de son épouse; et l'indulgence avec laquelle elle supportait les inégalités de son humeur, n'eût peut-être

point tardé à la récompenser par son retour vers elle, si une circonstance n'était venue mettre un peu de froid entre les époux, et en les divisant d'opinion, éloigner le moment de leur entier rapprochement.

Noureddin, qui s'ennuyait de vivre dans l'inaction, manifesta le dessein de faire valoir les droits de sa femme à la couronne de Chypre, et de reprendre ce royaume à Lusignan qui y régnait, depuis que Richard, roi d'Angleterre, lui en avait fait la cession : mais, à la grande surprise de notre héros, lorsqu'il fit part à Zoé de son projet, elle s'y opposa fortement, et le pria très-instamment d'y renoncer. Je ne veux point, dit-elle, ranimer la guerre entre les chrétiens et les Sarrazins ; à Dieu ne plaise, que je sacrifie à mon propre avantage, des intérêts aussi chers que ceux de la paix, entre des nations naturellement ennemies ! Noureddin voulut ici lui représenter qu'il n'était point question de rompre la

trêve, et de faire la guerre à tous les princes chrétiens, mais seulement au seul Lusignan. Zoé soutint qu'il suffirait de la lui déclarer, pour que les autres princes se crussent obligés de se réunir à lui, et de le soutenir contre les attaques des infidèles. J'en suis sûre, dit-elle, cette guerre particulière dégénérerait en guerre générale, et ferait de nouveau couler à flots le sang des chrétiens. J'aimerais mieux renoncer à tout espoir sur la Chypre, que d'occasionner un tel malheur. Considérez d'ailleurs, poursuit l'aimable et généreuse Zoé, qu'il serait injuste de punir Lusignan d'une faute qui n'est pas la sienne; ce n'est point lui qui a détrôné mon père; c'est sur Richard que votre vengeance aurait dû tomber. — Sans doute, repartit Noureddin; aussi, si mon oncle m'en avait cru, le premier article de la trève avec lui eût été la restitution de la Chypre; mais Saladin s'est contenté de me réserver à faire valoir vos droits, qu'au surplus,

ajoute-t-il avec un peu d'aigreur, je ne m'attendais pas à vous voir aujourd'hui disposée à abandonner.
— Daignez m'entendre, Noureddin, reprend Zoé avec douceur, et surtout bien saisir la distinction que je vais vous faire. S'il s'agissait d'enlever la Chypre à celui qui l'a lui-même ravie à mon père, je dirai que rien n'est plus juste; mais remarquez que ce n'est point à l'usurpateur que vous voulez en ce moment la reprendre, mais à un prince malheureux, privé de ses États, qui, enfin, a lui-même acheté ce royaume, qui devient pour lui une faible compensation de celui qu'il a perdu? — Fort bien! reprend Noureddin avec humeur; parce que le faible Lusignan n'a pas su défendre Jérusalem, et qu'il a acheté la Chypre, vous voulez qu'il en soit tranquille possesseur, qu'il jouisse paisiblement des fruits de l'usurpation de Richard? — Comme vous-même, dit vivement Zoé, jouissez de celle de votre oncle.....
— Zoé!... ce langage.... — Est

très-juste, poursuit notre héroïne, en achevant la phrase de son mari. N'est-il pas vrai que vous possédez les États de Lusignan, et que, sans avoir le titre de roi, vous jouissez dans votre gouvernement, d'une autorité au moins aussi absolue que celle qu'il eut lui-même dans Jérusalem? — Eh bien! que cela prouve-t il? demande Noureddin avec impatience. — Cela prouve, mon ami, que vous devez vous regarder comme amplement dédommagé de ce que possède aujourd'hui Lusignan; et que, pour lui enlever la Chypre avec quelque justice, il faudrait lui proposer de lui rendre en échange...— La ville de Jérusalem, et rétablir l'empire des chrétiens dans cette cité, n'est-il pas vrai? Zoé! osez vous l'espérer de moi? — Non mon ami; je sens que la chose est impraticable, et que, quand vous y consentiriez, vous y trouveriez beaucoup d'opposition de la part des Sarrazins; mais, je vous l'avoue, vous n'en trouverez pas moins de ma part à vous

mettre en possession de mes droits sur la Chypre, lorsque vous voudrez les faire valoir par leurs secours. Ce n'est point un mahométan que je veux voir régner en Chypre..... Noureddin! c'est un prince chrétien...... C'est quand vous aurez cette qualité, que vous me trouverez disposée à appuyer vos justes prétentions, et, j'espère qu'alors il ne sera plus nécessaire de les appuyer par les armes de vos Sarrazins ? — Et, en attendant, madame, vous ne me permettrez donc pas de réclamer...... — Non mon ami, reprend Zoé avec fermeté et une sorte de fierté imposante : me préserve le ciel de soumettre mes malheureux sujets au joug mahométan! J'aime mille fois mieux qu'un prince chrétien, tel qu'il soit, conserve ce royaume à mon préjudice, que d'y voir flotter l'étendard de Mahomet, et disputer comme ici, l'empire de la religion et de l'opinion, à mes bons et fidèles Cypriotes soumis au christianisme, et dont je desire trop le bonheur,

pour vouloir troubler la tranquillité. Ainsi, Noureddin, avant de me renouveller la proposition que vous venez de me faire, commencez par remplir la promesse que vous m'avez faite; soyez chrétien, avouez hautement ce titre sacré; et alors, j'en suis persuadée, mes bons Cypriotes seront disposés d'eux-mêmes à se soumettre à votre autorité, à rappeler et réclamer une reine qu'ils honoraient de leur affection. Mais, soumise elle-même à un musulman, paraissant oublier les intérêts de la religion, elle n'exciterait nul intérêt, et ses anciens sujets seraient disposés à la rejeter, et à lui préférer tout autre chef qui pourrait les préserver d'un joug justement détesté...—C'en est assez, madame; je ne vous importunerai plus à ce sujet, répond Noureddin, en se retirant avec un mécontentement qu'il ne prit pas la peine de dissimuler, mais que Zoé ne crut pas devoir appaiser par le sacrifice de l'opinion qu'elle venait d'exprimer.

Persuadée qu'elle avait fait son

devoir, en s'opposant à un projet qui ne pouvait avoir que des suites funestes pour les chrétiens, elle s'encouragea à persévérer dans sa manière d'envisager ce dessein, et à ne point céder à Noureddin sur cet article; se plaisant à croire d'ailleurs, qu'en agissant ainsi, elle porterait son époux à ne pas différer à se faire chrétien : mais Noureddin, au contraire, fort offensé qu'on voulût lui faire une loi de sa conversion, se sentit moins disposé que jamais à s'en occuper; et le seul résultat de cette conversation fut une sorte de froideur qui régna dès-lors entre les deux époux. Noureddin ne parla plus de conquérir la Chypre, il cessa de s'en occuper; mais la rupture de ce projet le fit retomber dans l'apathie dont il l'avait momentanément tiré. Son humeur devint de plus en plus sombre; et, ne se plaisant plus que dans la solitude, il se dérobait le plus qu'il pouvait à la société de son épouse, et restait des heures entières renfermé chez lui, fuyant

toute espèce de distraction. Enfin, le caractère de Noureddin devint si rêveur et si taciturne, que Zoé commença à s'en inquiéter véritablement; elle s'appercevait que la santé de cet époux si cher s'altérait sensiblement; Noureddin changeait à vue d'œil; sa mélancolie redoublait de jour en jour, et menaçait de le conduire à une sorte de consomption.

Les inquiétudes que Zoé ressentait n'étaient nullement calmées par les médecins, qu'elle consulta pour son mari; ils avouèrent franchement que son esprit seul était affecté, mais que le moral influait tellement sur le physique, qu'on pouvait redouter des inconvéniens fâcheux, si l'on ne parvenait à triompher de cette langueur qui s'emparait de lui, et absorbait insensiblement toutes ses facultés.

Zoé était désolée; elle connaissait la situation de Noureddin, et ne pouvait cependant y apporter remède; vainement elle s'était flattée que l'éloignement de Mathilde étein-

drait une passion aussi malheureuse que contraire à son repos ; elle voyait que ce nom seul tirait son époux de son abattement ; et, quoique Zoé eût cruellement souffert des tourmens de la jalousie, pendant les derniers tems du séjour de son amie, et qu'il lui eût paru bien dur de voir Noureddin brûler d'amour pour une autre, pendant qu'il ne lui accordait plus que de l'amitié et de l'estime ; que de froids égards avaient succédé aux empressemens passionnés, auxquels il l'avait accoutumée ; tel était la générosité, la tendresse désintéressée de cette épouse sensible, qu'elle eût consenti à rappeler Mathilde, et à partager avec elle l'attachement de Noureddin, pour le rappeler à la vie et au bonheur. Mais il n'y avait pas moyen d'espérer le retour de Mathilde ; sa vertu lui avait fait prendre trop d'ombrage de l'amour du prince Sarrazin, pour croire qu'elle voudrait s'y prêter de nouveau ; et d'ailleurs, depuis la mort de son père, elle s'était retirée avec

sa belle-mère, et le bruit courait qu'elle ne tarderait pas à épouser Richard, roi d'Angleterre, qui en était très-épris, et qui n'attendait que la fin des troubles de son royaume, pour la faire monter sur le trône d'Angleterre.

Si Zoé se réjouissait d'une manière de voir les vertus de son amie sur le point d'être si dignement récompensées, elle s'affligeait de l'autre extrêmement, de voir que la raison de son époux ne pouvait le faire triompher d'un amour sans espoir. Elle cherchait cependant à se persuader que la mélancolie de Noureddin avait plusieurs causes, et elle considérait, comme l'une des principales, le regret de n'avoir pas d'enfans; elle savait combien il en desirait, et se disait que, si elle eût eu le bonheur d'en obtenir, jamais Noureddin ne se serait détaché d'elle. Mais les inquiétudes qu'elle ressentait pour la santé de son époux, furent encore accrues par un certain Mesrou qui remplaçait alors, près de Noureddin, la

d'Isaac l'Ange, qu'on peut regarder comme le vengeur de l'infortuné Alexis..... Mais enfin, quand je voudrais fuir ces lieux, je ne saurais où porter mes pas........— Réfugiez-vous, princesse, à la Cour de Raimond; j'ose vous répondre que le prince d'Antioche vous recevra bien, et son épouse, la princesse Erine qui, je pense, est votre parente...—Le ciel me préserve d'implorer ses secours, dit vivement Zoé; non, jamais je ne m'exposerai aux dédains de la fière Erine. —J'ignore, reprend Rodolphe, quels peuvent être vos motifs pour la redouter; mais il est un autre asyle qui vous sera toujours ouvert, et où je vous ai vu un moment desirer d'entrer; c'est la sainte retraite des Filles du Calvaire.—Oh! je ne suis plus digne d'habiter avec ces saintes vierges. — On l'est toujours, princesse, lorsqu'on reconnaît ses erreurs, et qu'on desire les expier. — Je pense, mon père, qu'il est pour moi un parti plus salutaire que la retraite que vous

m'indiquez, un parti enfin qui peut opérer le salut d'une âme.... C'est de supporter patiemment l'abandon de Noureddin, et d'attendre l'instant, où revenu de ses égaremens.... — Mais votre foi qui est exposée en continuant de rester près de l'infidèle. — Elle ne l'est pas, mon père ; tant que Noureddin m'aima, je travaillais à lui faire connaître mon Dieu, j'espérais l'amener à sa loi : maintenant qu'il me néglige, qu'il oublie ses promesses, pouvez-vous craindre son empire et redouter qu'il me fasse abandonner ma religion? — Mais enfin, qu'espérez-vous vous-même en restant près de lui? Le mépris, l'abandon me paraissent être votre partage..... — N'achevez pas, dit la sensible Zoé, avant qu'il eût fini sa phrase. Vous me demandez ce que j'espère? Ah! je me flatte encore de voir Noureddin revenir à moi, de le voir bientôt dégoûté de mes indignes rivales. — Princesse, reprend Rodolphe, en soupirant, il est beau, il est noble à vous sans doute de compter assez sur le

caractère du prince Sarrazin pour espérer encore un heureux retour ; mais, quoique je ne veuille pas vous enlever l'espérance qui vous soutient, je me permettrai de vous dire qu'il est difficile maintenant de se flatter que le prince, qui a bu dans la coupe des voluptés que lui permet sa religion, puisse se porter facilement à s'en priver et revenir assez entièrement à vous, pour vouloir adopter une loi qui les défend. Ah ! plutôt que d'user votre jeunesse dans les pleurs, et en vous berçant de vaines espérances, vous feriez mieux, princesse, de porter vous-même le tribut de vos larmes au Seigneur, et en vous consacrant à lui, de mériter par votre sacrifice qu'il touche lui-même le cœur de celui à qui vous vous êtes si imprudemment unie. — Non, mon père, non, je ne puis vous croire sur ce point ; je pense que mon devoir est véritablement de rester près de Noureddin, de supporter ses égaremens comme une punition de l'avoir trop aimé ; mais

d'en attendre, d'en espérer la fin. Je connais son cœur, il est fait pour la vertu, il y reviendra insensiblement; il se dégoûtera des caprices et de la coquetterie de Fathmé, et de l'insipide beauté de Zilia. Oui, j'ose le croire, ses sens seuls ont été subjugués; sa raison lui parle encore pour moi; tôt ou tard il écoutera sa voix, il reviendra à moi guéri, désabusé. Ma douceur, mon indulgence, mes attentions enfin, me feront reprendre mon empire sur son cœur, et je n'en userai que pour l'amener au culte du vrai Dieu. Si je l'abandonnais, tout espoir serait perdu à cet égard; moi seule ai le droit de lui rappeler ses engagemens. Laissez-moi donc attendre le moment où je pourrai le faire avec succès; me fallût-il combattre des années entières contre ses passions, souffrir des infidélités successives, je pense que je ne serai pas sans mérite aux yeux de Dieu, en supportant de tels tourmens avec patience; et si j'en obtiens le prix, si j'ai le bonheur de voir Noured-

din converti, oh! j'oublierai facilement tout ce que j'aurai souffert. — Suivez donc, princesse, votre noble dessein, reprend Rodolphe attendri d'une si tendre résignation; puisque vous vous flattez encore de convertir votre époux, supportez courageusement tout ce qu'il vous faudra dévorer d'amertume. Oui, Dieu, sans doute, vous saura quelque gré de ramener à lui une âme telle que celle du prince Noureddin, et j'unirai mes vœux aux vôtres pour le succès de votre entreprise.

Après ces derniers mots, qui consolent un peu Zoé de ce que le prélat avait dit précédemment, elle entre avec lui dans quelques détails relatifs à ses projets, et, tout en causant, elle lui fait traverser une partie de son appartement, et le conduit dans un jardin particulier, qu'elle tient de la générosité de Saladin, qui lui a donné ce terrein à son arrivée à Jérusalem. Elle y a fait construire un hermitage semblable à celui qu'elle avait à Idalie. Elle fait voir au prélat une cha-

pelle souterraine dans laquelle elle remplit habituellement les devoirs de sa religion, ne se rendant au temple que dans les occasions extraordinaires. Déjà elle avait engagé Rodolphe à accepter un appartement au palais, ce qu'il avait refusé; mais, en lui faisant voir la chapelle, Zoé renouvelle ses instances, et le prie de vouloir bien être son chapelain, tout le tems qu'il restera à Jérusalem. Le saint évêque ne s'était refusé aux sollicitations de la princesse, que par la répugnance qu'il éprouvait à loger chez un musulman; mais, lorsqu'il voit la grotte et l'hermitage, il consent volontiers à y faire sa demeure, et à desservir la chapelle.

Les choses étant ainsi arrangées, Zoé trouva dans la société et la conversation de Rodolphe toutes les consolations que lui permettait d'espérer sa situation; il fortifia son courage, il ranima sa piété; et, devenu le distributeur de ses aumônes, il va porter des secours et des consolations aux malheureux, qui le

bénissent, ainsi que l'aimable princesse qui fait chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu et la patience à supporter ses afflictions. Les siennes reçoivent un nouveau degré d'accroissement, par le bruit qui se répand bientôt de la grossesse de Fathmé. Quoique ce bruit soit accompagné de nouveaux traits du caractère altier et impérieux de Fathmé, qui se prévaut de sa grossesse pour tourmenter et faire souffrir tout ce qui l'approche, Zoé apprend en même tems que Noureddin, enchanté de l'espoir d'être bientôt père, est plus que jamais asservi à tous les caprices de Fathmé, qui le gouverne despotiquement, et lui défend expressément toute espèce de relation avec la princesse.

Ainsi Zoé, qui, depuis l'arrivée de Rodolphe, avait revu deux ou trois fois son époux, et qui, mettant de côté tous les motifs de reproches, n'avait cherché qu'à se montrer aimable, et à l'attirer chez elle, se trouva une seconde fois entièrement

privée de sa présence. Dès que la grossesse de Fathmé fut déclarée, il ne fut plus permis à Noureddin de mettre les pieds chez Zoé, et son épouse ne le vit plus que par hazard dans le jardin, ou à travers ses jalousies; elle l'appercevait quelquefois jeter un regard sur son appartement; encore quand il était avec Fathmé, lui faisait-elle un crime d'y jeter les yeux. Noureddin redoutait tellement de mettre cette belle de mauvaise humeur, qu'il cédait servilement à toutes ses volontés; et, dans la crainte de nuire à l'enfant qu'elle portait, en lui donnant quelqu'occasion de se mettre en colère, ce qui lui arrivait fréquemment lorsqu'on résistait à ses fantaisies, le sensible et trop indulgent Noureddin était lui-même l'esclave des caprices de Fathmé, qui ne cessait de le tourmenter, depuis qu'elle était certaine de son empire.

Cependant la princesse Zoé, que la nouvelle de la grossesse de Fathmé avait fort affligée, parce qu'elle sentait tous les droits que le seul titre de mère donnerait sur un cœur comme

celui de Noureddin, fut encore plus affectée, lorsqu'elle se vit frustrée des visites de son époux; tant qu'il continuait de la voir, ne fût-ce que de loin en loin, elle pouvait encore espérer de conserver un reste d'ascendant, et d'avoir au moins les droits d'une amie. Elle fondait même une sorte d'espoir de retour, sur la comparaison qu'elle lui donnait lieu de faire, de l'égalité et de la douceur de son caractère, avec celui de son altière rivale, dont il lui paraissait impossible qu'il ne finisse par être rebuté; mais, lorsqu'elle se vit entièrement délaissée, qu'elle vit des mois entiers se passer sans que Noureddin parût chez elle, et qu'elle apprit à quel point il poussait les complaisances pour Fathmé, dont Zilia n'était que la très-humble complaisante, Zoé cessa de se flatter; le courage qui l'avait soutenu jusqu'alors parut l'abandonner, et peu s'en fallut qu'elle n'embrassât le parti que l'évêque d'Antioche lui avait d'abord conseillé de prendre: mais celui-ci avait à cœur à son tour la conversion de Noureddin.

Il releva le courage abattu de la princesse, et l'engagea à la persévérance; pour mieux la soutenir, il lui fit même le sacrifice de ne point faire de démarches pour tâcher de retourner dans son diocèse, et resta près d'elle, voyant que sa présence devenait de plus en plus nécessaire.

Quelques-uns de nos lecteurs s'étonnent peut-être de la faiblesse avec laquelle Noureddin se laisse gouverner par Fathmé, ne reconnaissant plus en lui ce caractère grand et généreux, sous lequel nous leur avons présenté; mais qu'on se rappelle que les plus grands héros ont donné de pareils exemples, et que les plus grands princes ne sont point exempts des faiblesses de l'humanité. Mais, au milieu même de cette faiblesse qui prouvait son extrême bonté, il donna cependant une preuve de sa justice, en osant résister à Fathmé dans une occasion où elle mettait beaucoup d'importance à le faire céder.

Cette favorite enviait à Zoé la possession exclusive du petit jardin, qu'elle tenait, comme nous l'avons

dit, de la générosité de Saladin. Déjà plusieurs fois elle avait fait entendre à Noureddin qu'elle desirait l'avoir ; il avait paru ne pas la comprendre, ou bien, après lui avoir dit que ce jardin ne lui avait jamais appartenu, il s'efforçait de la dédommager de ne pouvoir le lui offrir par des dons d'un autre genre ; mais, malgré tous ses soins, l'envieuse Fathmé revenant toujours à demander le jardin de Zoé, et surtout le petit bosquet qui y était joint, Noureddin, après lui avoir répondu qu'il lui était impossible de la satisfaire sur ce point, lui offrit de lui céder une partie du grand jardin qu'elle ferait disposer à sa fantaisie. Fathmé ne pouvant obtenir autre chose, parut se contenter de ce qu'il lui proposait ; et, se hâtant de faire mettre des ouvriers dans la partie de terrein qu'il lui cédait, elle s'occupa à le faire arranger suivant la mode de son pays. Elle donna le plan qu'elle entendait qu'on suive, et voulut faire élever une espèce de kiosque, ou petit temple circassien. Noureddin

l'assura qu'elle serait libre de disposer toutes choses suivant son goût et, forcé de s'absenter pour les affaires du sultan, dans le moment où Fathmé était la plus occupée de ces arrangemens, il la laissa tracer les plans en toute liberté. Son absence y apporta beaucoup plus de changement qu'il ne l'aurait imaginé. Fathmé, enchantée de trouver une occasion de mortifier Zoé, s'empressa de faire disposer son plan de manière à rentrer dans une partie du jardin de la princesse; et elle fit placer son petit temple de façon qu'il battait en ruines l'hermitage de Zoé. Celle-ci, renfermée dans son intérieur, ne s'apperçut de cette licence, que lorsque les fondations étaient déjà posées; car Fathmé pressait les travaux, et voulait que le pavillon fût déjà avancé pour le retour du prince; et, comme nous venons de le dire, ayant fait entrer dans son plan de faire rentrer dans son terrein une petite partie de celui qui composait le jardin de Zoé, elle donna des ordres pour faire abattre une charmille, et, quoiqu'avec

répugnance, les ouvriers se disposaient à lui obéir, lorsque la princesse, surprise et offensée de cette hardiesse, envoya défense au directeur des travaux, de continuer son entreprise. Fathmé voulut le forcer de passer outre; mais cet homme qui respectait la princesse, répondit qu'à moins d'avoir des ordres précis de son maître lui-même, il n'irait pas plus avant. Là-dessus grande colère, grand emportement de Fathmé, qui prétendait avoir toute autorité: mais les ouvriers, quoiqu'épouvantés de ses menaces et de sa colère, n'osèrent transgresser les défenses que Zoé leur fit signifier d'achever la construction du temple et d'abattre la charmille, avant que le prince fût instruit de ce qui se passait, et qu'il eût fait connaître ses véritables intentions.

Fathmé, furieuse de trouver tant de résistance à ses volontés, se vengea de cette contrariété, en cherchant l'occasion d'apostropher Zoé. Se rendant avec Zilia, sur la petite monticule où déjà l'on avait posé les fon-

demens du temple, et d'où l'on dominait sur l'hermitage, elle apperçut la princesse qui s'y promenait avec Rodolphe, le jour même où ses ordres avaient fait interrompre les travaux ; Fathmé eut l'audace de lui dire avec impertinence, que c'était bien à tort qu'elle se flattait d'être soutenue par Noureddin dans la conservation de sa propriété ; elle osa dire qu'elle était sûre de son empire sur lui, et que Zoé devait même lui savoir gré si elle n'exigeait pas plus. Notre héroïne, indignée de cette audace, se contenta de répondre qu'elle attendrait la décision de Noureddin et saurait s'y soumettre ; mais Fathmé qui voulait absolument humilier la princesse, osa de nouveau lui faire sentir, en termes aussi piquans qu'arrogants, l'avantage qu'elle pensait avoir sur elle. Zoé, ne voulant ni disputer, ni se compromettre avec cette mégère, dédaigna de répondre à ses propos, et prit le parti de s'éloigner ; mais Fathmé continua toujours de l'apostropher ; et, paraissant adresser la

parole à sa compagne, elle lança plusieurs sarcasmes sur la stérilité de la princesse. Outrée de cette insolence, Zoé rentra chez elle, et rouvrant une lettre qu'elle avait écrit à Noureddin, pour lui faire part des prétentions de Fathmé, et réclamer de n'être point privée de ce qu'elle tenait de Saladin, elle ajouta deux mots sur la scène et les injures qu'elle venait d'essuyer de la part de Fathmé; et, faisant aussitôt partir un courier qu'elle expédia à son époux, en recommandant la plus grande diligence, et surtout de ne point revenir sans une réponse, elle attendit, non sans inquiétude, la décision de cette querelle.

Le courier de Zoé trouva le prince Noureddin aux portes de Damas, qu'il se disposait à quitter; il ouvrit cependant la lettre de son épouse, et n'apprit pas sans surprise l'abus que Fathmé avait fait de sa confiance; mais la chose lui paraissant trop délicate, pour être décidée à une si grande distance, il remit à juger

sur les lieux, des plaintes qu'on lui portait.

A son arrivée, dès qu'il parut aux portes du palais, Fathmé courut à sa rencontre, et n'épargna rien pour le séduire et le porter à condamner Zoé; mais Noureddin était juste, il n'entendait point priver l'épouse qu'il respectait, d'une jouissance qui lui était agréable. Il blâma Fathmé d'avoir été au-delà des droits qu'il lui avait donnés; il dit qu'il entendait que ceux de Zoé fussent conservés. Fathmé fit vainement valoir que le plan qu'elle avait si heureusement conçu, exigeait absolument qu'on s'emparât d'une petite portion du terrein de la princesse. Noureddin répondit que ce plan subirait les changemens que réclamait l'équité. S'étant transporté sur les lieux, et ayant reconnu que le pavillon projeté deviendrait très-désagréable pour Zoé, il décida que cet édifice ne pouvait être élevé, et ordonna de détruire les fondations. Fathmé s'éleva contre cet ordre, sans pouvoir le faire changer;

elle eut beau faire valoir tous ses moyens de séduire, employer les insinuations malignes, et successivement, les prières, le dépit et même la colère, Noureddin tint ferme pour la première fois contre son humeur, se contentant de chercher à l'appaiser par le raisonnement, et de lui dire avec douceur et tendresse: Disposez de tout ce qui m'appartient, j'y consens; prenez, emparez-vous du terrein qui est en ma possession; mais n'empiétez pas sur celui d'une femme que je respecte et que j'honorerai toujours... Et, pour consoler Fathmé, autant qu'il était en lui, en ordonnant et faisant faire la démolition des fondations de son pavillon, il fit transporter les matériaux dans une autre partie du jardin, qu'il lui abandonna, la laissant libre de le culbuter et d'y faire élever tels édifices qu'il lui plairait, pourvu qu'ils ne gênassent point la princesse, dont il fit respecter la propriété avec une fermeté que ne purent ébranler les larmes de sa maîtresse.

La victoire que l'épouse remporta dans cette occasion, lui eût paru bien plus complète si Noureddin était venu lui-même lui en faire part, et c'était bien son attention; mais l'impérieuse Fathmé ne le lui permit pas. Déjà très-mécontente d'avoir le dessous, elle parut se livrer au désespoir, lorsqu'elle vit le prince se disposer à passer chez Zoé, et la seule promesse qu'il s'abstiendrait de s'y rendre, put calmer cette astucieuse esclave, qui, d'après la preuve qu'elle venait d'avoir de la justice du prince et du respect qu'il conservait pour son épouse, tremblait de lui voir reprendre quelque empire sur Noureddin. Les soins, les attentions pour calmer celle qu'il n'affligeait qu'à regret, et même la cession qu'il lui fit d'un terrein bien plus vaste, et bien plus avantageusement situé que celui qu'elle avait voulu enlever à Zoé, ne purent tout-à-fait parvenir à la consoler d'être privé du plaisir malin qu'elle s'était promis de trouver à tourmenter la princesse pour son pavillon, et il

fallut que Noureddin rachetât par de bien grandes complaisances, le sacrifice qu'il avait exigé. Cependant Fathmé approchait insensiblement du terme de sa grossesse, et avec cette époque, ses caprices et ses fantaisies se multipliaient de plus en plus; Noureddin était plus que jamais aux petits soins, et évitait avec une extrême attention, tout ce qui pouvait agiter et contrarier cette impérieuse favorite. Il se gardait donc bien de paraître chez Zoé, qui était plus abandonnée, plus négligée que jamais, et était journellement étourdie du bruit des scènes que Fathmé faisait à Zilia et à Noureddin luimême, qui supportait son exigence avec une patience que la princesse admirait, et n'aurait pu concevoir, si elle n'avait connu son extrême desir d'avoir des enfans. Cette preuve de l'empire que donnait sur lui le titre de mère, redoublait en Zoé le regret de n'avoir pu obtenir ce bonheur, et l'intime persuasion où elle était, que, si elle eût eu des enfans, Noureddin n'eût jamais été infidèle.

Enfin, arriva le moment tant souhaité, l'instant si ardemment desiré par le prince Sarrazin : Fathmé donna le jour à un fils. La joie de la mère même ne put être comparée à celle de Noureddin, qui, voyant combler ses vœux, ne sut comment témoigner à Fathmé, toute sa satisfaction ; non content de la combler de présens et de lui prodiguer les plus tendres et les plus délicates attentions, il voulut qu'on célébrât la naissance de son fils, par des fêtes et des réjouissances. Zoé gémissait de toutes ces folies ; mais ce fut bien pis, lorsqu'on vint lui apprendre que le bruit courrait qu'on n'attendait que le rétablissement de Fathmé, pour lui donner ce titre d'épouse, si desiré par elle, et que Noureddin n'avait plus le courage de refuser à la mère de son enfant. Zoé sentait que la nouvelle qualité de Fathmé lui donnait en effet bien des droits sur un père aussi tendre que Noureddin ; cependant elle essaya de lui rappeler encore une fois ce qu'il lui avait promis, et lui fit même parler par

Rodolphe, pour qui il avait beaucoup d'égards. Le prélat parla avec force de la valeur des sermens; Noureddin opposa la nécessité de légitimer son enfant, mais promit de tâcher d'amener Fathmé, à se contenter de quelque formalité à ce sujet. Ce n'était point ce que voulait l'orgueilleuse Fathmé; et Noureddin, fort embarrassé pour ne pas la fâcher, et en même-tems ne point trop affliger Zoé, se borna à tâcher de gagner du tems et de différer une cérémonie dont tout annonçait cependant qu'il ne pourrait se dispenser; car Fathmé l'exigeait absolument, et ne consentait à en reculer l'époque que pour lui donner plus de solemnité.

Un peu avant celle qu'on avait marquée, qui était l'expiration des six semaines après l'accouchement de Fathmé, quelques troubles s'étant élevés à Damas, Noureddin fut obligé de partir et de se rendre précipitamment dans cette Capitale, où sa présence était nécessaire pour rétablir le calme.

CHAPITRE L.

Près d'un mois s'était écoulé depuis le départ de Noureddin, qui, après avoir rétabli le bon ordre dans Damas, et fait rentrer sous l'obéissance du sultan les pachas qui s'étaient révoltés, revint à Jérusalem avec une très-grande impatience de revoir les objets chers à son cœur, et surtout son fils qu'il faisait élever dans le palais.

Mais, soit qu'il se fût trop fatigué dans son voyage, ou qu'il eût fait trop rapidement le trajet de Damas à Jérusalem, il fut, le soir même de son arrivée, saisi d'une fièvre violente; sa situation empira le lendemain, et le jour suivant on le regarda comme très-dangereusement malade. Cette nouvelle, qui parvint aussitôt à la princesse Zoé, l'affecta aussi vivement que si elle eût encore joui de toute sa tendresse. En apprenant que les jours de Noureddin sont en danger, elle ou-

blie que depuis près de six mois il ne lui a donné nulle preuve de son souvenir ; elle oublie même tous les motifs qui l'avaient empêchée de paraître chez lui, depuis qu'elle pouvait y rencontrer des objets odieux. Aussitôt qu'elle est instruite de la maladie de son époux, elle ne consulte, elle n'écoute que son cœur ; elle vole, elle se précipite vers l'appartement de Noureddin, ne voulant s'en rapporter qu'à elle-même pour être informée de sa véritable situation, elle veut pénétrer jusqu'à lui : les esclaves du prince paraissent embarrassés de la voir ; ils veulent d'abord se refuser à la laisser entrer ; mais Zoé insiste : le respect qu'elle impose, celui que le prince lui-même avait accoutumé à lui porter, lui fait livrer passage. Les esclaves soumis l'introduisent. Elle entre, elle pénètre dans la chambre de Noureddin, et s'avance jusqu'auprès de son lit, quoiqu'elle apperçoive des personnes dont, en tout autre instant, elle n'eût pu supporter la vue. Zilia est assise à

quelque distance du lit ; Fathmé est debout près de Noureddin, qui tient entre ses mains une de celles de la Circassienne, qu'elle paraît ne lui abandonner qu'à regret, tant elle redoute qu'il ne lui communique une partie de l'ardeur de sa fièvre.... Zoé, qui, pensant bien différemment, mettrait son bonheur à alléger les maux de Noureddin, s'efforce de dissimuler la peine que lui cause la vue de ses rivales, et s'approchant de son époux, elle lui demande du ton le plus touchant, avec l'air du véritable intérêt, comment il se trouve; s'il est encore aussi affaissé, aussi accablé qu'on lui a dit qu'il l'a été toute la nuit? Noureddin, dont le visage enflammé et les yeux demi-éteints annoncent sa situation, soulève languissamment sa tête aux douces paroles de Zoé, et semble fort surpris de la voir. — Quoi, dit-il, vous daignez me visiter?... Vous, Zoé! vous venez prendre part à mes souffrances.... — Noureddin!.... en pouvez-vous douter? pouvez-vous même vous en éton-

elle laissait échapper des preuves de sensibilité, et paraissait ne résister qu'à regret; enfin, après avoir employé toutes les ressources de son esprit pour rendre à Noureddin sa présence aussi nécessaire qu'agréable, elle annonce tout-à-coup le dessein de retourner dans sa patrie.

Noureddin, aussi surpris qu'alarmé, voulut s'opposer à son départ; Fathmé rappela fièrement qu'elle était libre : puis, s'adoucissant et paraissant s'attendrir, elle fit entendre à Noureddin qu'elle ne pouvait plus rester près de lui sans s'exposer à être coupable. Lui avouant, pour la première fois, qu'elle l'aimait, elle fit de nouveau valoir sa condition libre, et dit qu'elle n'était point faite pour être traitée en esclave; qu'elle aimait mieux la mort que de rentrer dans l'infamie de cet état, après avoir recouvré sa liberté, et conclut à vouloir décidément partir si Noureddin ne voulait l'épouser. Zilia, de son côté, manifesta les mêmes sentimens; et, quoique les exprimant moins spirituellement que

Fathmé, elle ne parut pas moins ferme dans ses intentions. Noureddin se trouva très-embarrassé; il ne pouvait se décider à laisser partir ces deux femmes, dont la présence était devenue nécessaire à son bonheur; et cependant il ne voulait pas manquer à la promesse solemnelle qu'il avait faite à Zoé: il en sentait toute la force; mais il était amoureux, il était épris des belles esclaves, non point qu'il ressentît pour elles une passion telle que celle que la princesse de Chypre et Mathilde lui avaient inspirée. Non, les deux dernières ne pouvaient être comparées aux premières: les unes étaient le délire des sens, pendant que les autres étaient fondées sur l'estime et sur la réunion des qualités du cœur et de l'esprit; mais cependant la passion qui le subjuguait en ce moment, était plus brûlante et plus impérieuse que ne l'avait jamais été son amour pour Zoé, que le respect avait toujours contenu. Enfin, elle usurpa un tel empire sur sa raison, que, lorsqu'il vit que,

malgré ses prières, Fathmé persévérait à vouloir partir, il se persuada qu'il ne serait guère plus coupable envers Zoé, en épousant cette belle Circassienne, qu'en l'aimant sans l'épouser. Dès qu'il eut admis cette manière d'excuser son serment, il consentit à l'enfreindre, pourvu qu'on prît quelque précaution pour cacher à Zoé sa double infidélité ; car le même jour devait l'unir à Fathmé et à Zilia. La première, se reposant sur sa supériorité, ne s'alarmait pas du partage, et disait qu'elle ne redoutait même point la concurrence de la princesse Zoé ; aussi ne se prêtait-elle qu'avec une extrême répugnance à lui dissimuler quelque tems son triomphe.

Déjà le Cadi avait été averti, et l'on s'apprêtait à serrer les nœuds du double hyménée ; on était à la veille de cette cérémonie, lorsque la nouvelle en parvint à l'infortunée Zoé. Nous ne peindrons ni sa surprise ni sa douleur ; on peut penser qu'elle fut extrême ; elle était loin de prévoir ce fatal événement ; elle

avait bien su quelque chose des tentatives qu'avaient faites les esclaves pour être élevées au rang d'épouses ; mais, se reposant sur l'honneur de Noureddin, sur la foi de son serment, elle n'avait pas la moindre crainte d'une faiblesse aussi impardonnable ; aussi, à la première nouvelle qu'on lui en donna, elle voulut refuser d'y croire ; mais on lui donna des preuves si convaincantes des préparatifs qu'on faisait à ce sujet, que, forcée d'y ajouter foi, elle résolut d'essayer au moins de s'y opposer. Rassemblant toutes les forces de son âme, elle écrivit à Noureddin en ces termes :

« Qu'ai-je appris ? Puis-je le » croire ? O ciel ! Noureddin, est- » il vrai que vous allez trahir tous » vos sermens ? que vous allez man- » quer à vos promesses, et m'as- » similer pour compagnes deux in- » dignes esclaves ?.... Avez vous » donc oublié que vous m'avez ju- » ré solemnellement que je serais » votre unique épouse ?... Voulez- » vous me punir de vous avoir trop

» aimé, et de m'être confiée en
» votre honneur; d'avoir osé comp-
» ter sur votre parole? Est-ce-là
» le prix de tout ce que j'ai fait
» pour vous?... Noureddin, ingrat
» Noureddin! rappelez-vous que je
» vous ai tout sacrifié! Père, famille,
» patrie, j'ai tout quitté pour vous;
» je vous ai immolé jusqu'à ma
» liberté; et vous savez avec quelle
» joie j'ai sacrifiée la mienne, pour
» vous rendre la vôtre!... Qui
» m'eût dit alors que vous me
» mettriez dans le cas de vous le
» rappeler?..... Ah! Noureddin,
» jamais je ne l'eusse pu croire!...
» Quoi, vous qui savez que je ne
» vis que pour vous!... est-ce
» donc le prix dont vous payez tant
» d'amour et tant d'indulgence!!!

» Noureddin, il en est tems en-
» core!.... réfléchissez sur l'ingra-
» titude que vous allez commettre
» envers moi; songez-y bien! Je
» puis excuser une faiblesse!...
» je puis peut-être vous la par-
» donner;.. mais je ne saurai sup-
» porter de vous voir contracter de

» nouveaux liens. Avant de les
» former, attendez, ingrat, perfide
» époux! attendez que cette Zoé,
» que vous avez tant aimée, soit
» descendue au tombeau, et ne
» vous exposez à l'y entraîner par
» la douleur et le regret de vous
» voir manquer aux loix de l'hon-
» neur! »

Après avoir cacheté cette lettre, qu'elle inonda de ses larmes, elle se hâta de la faire porter par un esclave fidèle. Depuis plusieurs jours, Noureddin n'avait point paru chez la princesse, et ne se sentait pas la hardiesse de s'y présenter en ce moment où il se disposait à la trahir. A l'instant où l'on vient lui apporter la missive de Zoé, il se disposait à se rendre chez les belles esclaves; cependant, sur la prière de l'envoyé de la princesse, il ouvrit de suite le billet qu'il lui remit. Noureddin fut un peu troublé et parut déconcerté, en voyant que Zoé était instruite de ses projets; il sentit la justice de ses reproches, et rougit d'avoir pu les mériter.

Le délire de ses sens, les desirs impérieux que Fathmé et Zilia étaient parvenues à lui inspirer, n'avaient point éteint en lui les sentimens d'équité; et Zoé, en lui rappelant ce qu'elle avait fait pour lui, ranima dans son cœur la reconnaissance et l'honneur. Noureddin soupira; il gémit un moment; puis se reprochant sa faiblesse, il rappela toute sa force d'âme, et résolut de faire le sacrifice que l'honneur exigeait de lui. Non, dit-il, ce ne sera pas vainement qu'une femme m'aura donné de si grands exemples. Je dois tout à Zoé, et je lui prouverai que, quelle que puisse être ma faiblesse, je mérite encore son estime. Aussitôt, imposant silence à son cœur qui murmure d'être soumis à la voix du devoir, il se hâte de rassurer son épouse, il lui mande d'être parfaitement tranquille, et de ne point lui faire l'injure de croire qu'il puisse contracter d'autres nœuds, et manquer ainsi à des engagemens auxquels il lui jure de nouveau d'être fidèle. Après cet

effort sur lui-même, qui va lui coûter le sacrifice des objets dont il attend maintenant son bonheur, Noureddin voudrait ajouter quelques mots d'excuse, sur la conduite qu'il a tenue envers une épouse qu'il sait mériter toute sa tendresse; mais, mécontent des idées qui s'offrent à lui, trouvant qu'elles expriment mal ce qu'il voudrait lui dire, il efface et déchire son premier billet; il en écrit un second dont il n'est pas plus satisfait; enfin il en commençait un troisième, et, quoique toujours un peu embarrassé pour s'excuser, il allait le clore, et l'envoyer à Zoé, lorsque tout-à-coup, l'esclave qui attendait la réponse, est appelé par un autre qui accourt tout effrayé, et vient dire que la princesse se meurt; qu'elle vient d'être saisie d'affreuses convulsions qui font trembler pour ses jours.

Noureddin, tout alarmé, se précipite sur les pas des esclaves dans l'appartement de son épouse; il la trouve en effet sans connaissance, et ne donnant signe de vie, que par

de violens mouvemens convulsifs. Touché, attendri de la voir en cet état, qu'il croit avec raison être occasionné par les craintes qui l'agitent, Noureddin s'accuse d'être un barbare ; il pleure, il gémit, et, prodiguant à Zoé les plus tendres soins, il lui jure de ne vivre que pour elle, de renoncer à tout ce qui peut l'affliger. Ces tendres assurances semblent la rappeler à la vie ; se trouvant dans les bras de son époux, lorsqu'elle commence à reprendre connaissance, Zoé semble renaître au bonheur. Les premiers mots qui frappent son oreille, sont ceux qui rassurent son cœur, et Noureddin à ses genoux, soutenant sa tête défaillante, ne paraît occupé que de la calmer et de la rendre à l'espoir de lui être toujours chère. Les soins attentifs, les expressions de son amour, ne tardent pas à dissiper l'accident qui a tant alarmé. Zoé revient entièrement à elle, et il ne lui reste de son accident qu'une pâleur intéressante, que Noureddin ne contemple pas sans émotion ; il a craint un moment de per-

dre son épouse, et ferait dans cet instant tout au monde pour n'avoir pas à se reprocher son désespoir. Oui, si sa grandeur d'âme ne lui eût déjà commandé un sacrifice pénible, mais nécessaire, l'état seul de Zoé l'eût obtenu de Noureddin; mais, jaloux de lui prouver qu'il n'a pas attendu cette preuve de son extrême sensibilité, pour renouveller ses engagemens, il lui remet le billet qu'il lui avait écrit. Zoé le lit avec plaisir; cependant elle semble craindre et redouter encore l'ascendant de Fathmé; elle sait qu'on a été chez le cadi, et qu'il ne faut qu'un instant pour consommer son malheur; c'est cette certitude qu'elle a acquise pendant l'absence de son esclave, qui l'a plongée dans l'état dont elle vient de sortir. Son époux, qui s'apperçoit qu'elle craint encore un retour de faiblesse, se hâte de dissiper ses anxiétés, en donnant devant elle, tous les contre-ordres qui peuvent la rassurer.

Noureddin, après avoir ainsi entièrement calmé son épouse, l'en-

gage à se tranquilliser et à se remettre de la secousse qu'elle vient d'éprouver ; il ne la quitte que pour la laisser se livrer au repos ; et, pendant que lui-même cherche à calmer l'orage des passions qui s'élèvent encore dans son cœur, craignant de se laisser maîtriser et entraîner de nouveau par elles, il veut mettre fin à de si pénibles combats, en bannissant de suite les belles esclaves. Il ordonne à Mesrou d'aller les instruire de ce qui s'est passé, et de leur dire en même tems qu'il ne s'oppose plus à leur départ. Celui-ci, qui ne s'acquitte qu'à regret d'une telle commission, ne manque pas de peindre, à son retour, le désespoir dans lequel une telle nouvelle a plongé ses protégées. Fathmé est furieuse, Zilia pleure ; mais Noureddin, rendu à l'honneur, est encore trop touché du désespoir, plus vrai, où il a vu son épouse, pour être très-sensible à celui dont Mesrou lui fait, avec art, la peinture ; et cherchant à se persuader que Zoé pourra le dédommager de

tout, il demande si les esclaves sont disposées à partir. Mesrou répond qu'elles ont seulement demandé la permission de rester encore huit à dix jours, et ne veulent point partir sans avoir pris congé du prince. Pour la première partie de leur demande, il y aurait de la cruauté, de l'inhumanité même, à leur refuser le tems de faire leurs arrangemens pour pouvoir retourner dans leur patrie; mais, pour la seconde, Noureddin redoute trop l'attendrissement des adieux, et il se promet de les éviter.

Plusieurs jours se passent pendant lesquels, malgré l'ennui et le vide qu'il ressent, il se combat assez pour ne pas voir ses esclaves; la princesse est alors parfaitement remise de son accident; et, sachant que Noureddin n'a point revu ses rivales, elle est dans une entière sécurité. Cependant Mesrou jette toujours en avant quelques mots, qui par instant troublent son maître, et lui rappellent de dangereux souvenirs des objets qu'il veut vaine-

ment oublier. Enfin, un jour que Zoé, attaquée d'une forte migraine, n'a pu retenir son époux près d'elle, et tâcher, comme elle le fait constamment, de l'arracher, par le charme de sa conversation, à ses réflexions et ses comparaisons, Noureddin, accablé d'ennui, et ne pouvant plus tenir à ses résolutions, se laisse entraîner par Mésrou à chercher encore une fois des distractions près des belles qui savaient si bien l'amuser.

Fathmé l'accueillit avec fierté, et se plaignit de ses procédés avec beaucoup de hauteur et d'emportement, Noureddin soutint d'abord, avec calme, les vifs reproches de la Circassienne, et ceux plus tendres de Zilia; il se borna à se justifier, en retraçant toutes les obligations qu'il a à la princesse Zoé, et tâche de leur prouver combien il serait ingrat en la trahissant: Zilia seule parut le comprendre; mais Fathmé l'accusa de pusillanimité, lorsqu'il lui dit qu'il aimait mieux mourir du regret de les voir s'éloigner, que

de manquer à ses premiers sermens. Cependant, lorsqu'après diverses tentatives pour faire chanceler Noureddin dans ses desseins, elle l'eut trouvé inébranlable sur le point essentiellement desiré par elle, Fathmé commença à baisser le ton, et à paraître disposée à entrer en composition, mettant en usage toutes les séductions de l'amour, toutes les ressources de la coquetterie, pour irriter plus que jamais ses desirs; elle se borna à réclamer, pour unique prix de sa défaite, l'espoir au moins d'être élevée au rang d'épouse, si elle devenait mère, et surtout si elle lui donnait un fils. Noureddin était en ce moment trop vivement ému pour lui refuser l'espoir de ce titre ambitionné, à l'instant où, pour la première fois, elle se livrait à lui; séduit par cette Circé, enflammé par la vue de tous ses charmes, il n'a pas la force de s'arracher de ses bras, et le double espoir qu'elle lui fait envisager, l'aveugle tellement qu'il va même jusqu'à se persuader

que, si l'événement arrivait, il pourrait amener Zoé à souffrir un partage que sa stérilité excuserait.

Si quelque censeur rigide s'élève ici contre la faiblesse de notre héros, qu'on se rappelle combien elle est commune, combien d'époux oublient, comme lui, les promesses qu'ils font à leurs femmes.

CHAPITRE XLIX.

La princesse Zoé, qui s'était crue à l'instant d'être entièrement délivrée de la concurrence de Fathmé et de Zilia, n'apprit pas sans douleur qu'il n'était plus question de leur départ. Ce changement diminuait bien son triomphe; mais satisfaite du moins d'avoir empêché Noureddin de les élever au rang d'épouses, elle espéra du tems l'éloignement de ces personnes; et, se flattant de n'être pas tout-à-fait négligée de son époux, et de conserver encore quelque pouvoir sur lui, d'après l'intérêt qu'il lui avait marqué

dans leur dernière entrevue, elle osait espérer de balancer le crédit des esclaves, et de reprendre insensiblement tous les droits d'une épouse amante; mais, soit que Fathmé redoutât l'ascendant que conservait la princesse, et qu'elle eût fait promettre à Noureddin de s'abstenir de la voir, ou que de lui-même il eût pris ce parti, par une sorte de honte d'avoir resserré ses liens après avoir promis de les rompre, depuis la scène chez les esclaves il ne reparut plus dans l'appartement de Zoé, et se contenta d'envoyer chaque matin demander de ses nouvelles.

Ainsi abandonnée, et sachant que Noureddin était plus assidu que jamais près de ses rivales, que Fathmé le gouvernait avec hauteur, et savait l'asservir à ses caprices, Zoé ne trouva de recours et de consolation que dans le sein de la religion et les plaisirs de la bienfaisance. Noureddin lui faisait payer très-exactement les sommes qui lui avaient été accordées pour ses menus

plaisirs, et le seul que la princesse pût goûter était de chercher les malheureux et de répandre ses bienfaits dans le silence, pendant que son époux prodiguait des sommes énormes pour satisfaire les fantaisies de Fathmé.

Telle était la situation de notre héroïne, qui se tenait très-renfermée dans son appartement, pour être frappée le moins possible de la vue d'une rivale odieuse, et qu'elle savait s'être permise des propos très-indécens sur sa stérilité, lorsqu'on vint lui apprendre que le vertueux Rodolphe, l'évêque d'Antioche, que nos lecteurs n'ont point sans doute oublié, venait d'être arrêté à Jerusalem : voici à quelle occasion. Son zèle l'avait entraîné à venir visiter les saints lieux ; quoiqu'ils fussent au pouvoir des Sarrazins, les fidèles chrétiens s'y rendaient encore en foule à certaines époques de l'année. Comme nous l'avons déjà dit, l'indulgence de Saladin laissait au culte une espèce de liberté, et celle plus grande encore de Noureddin, cédant

aux instances de Zoé, permettait de visiter le tombeau du Sauveur, et laissait même aux chrétiens la faculté de venir y apporter leurs offrandes: mais, confondu avec les Sarrazins, et n'ayant plus d'autre guide que leur zèle peu éclairé, il s'était insensiblement glissé quelques erreurs dans les hommages que les chrétiens venaient offrir à leur Dieu. Rodolphe, qui ne savait point flatter, ni même supporter les erreurs religieuses, fut aussi surpris qu'offensé de celles qu'il apperçut en visitant les saints lieux. N'écoutant qu'un zèle peut-être trop ardent, il exprima fortement son indignation; et, en présence même de quelques Sarrazins, il reprocha vivement aux chrétiens de se laisser aller à un relâchement et à des usages dignes du culte de Mahomet. Ce reproche indiscret souleva les Sarrazins; ils s'attroupèrent, ameutèrent la populace contre Rodolphe, qui fut conduit chez le magistrat, et de-là envoyé en prison comme séditieux et perturbateur du repos public. Son arrestation avait fait grand bruit et

affligeait les fidèles chrétiens : on craignait que le prélat ne fût pour longtems dans les fers, lorsque l'une des dames à qui Zoé avait si généreusement rendu la liberté, imagina de venir réclamer pour l'évêque d'Antioche, la protection de la princesse.

On pense bien que notre héroïne n'eut pas besoin d'être sollicitée pour s'intéresser à Rodolphe. Aussitôt qu'elle fut instruite de son malheur, elle songea aux moyens de l'adoucir, et décidée à tout tenter pour lui faire rendre la liberté, elle se serait dès le même moment rendue près de Noureddin, pour tâcher de le porter à voler au secours du prélat, si la crainte de trouver près de lui Fathmé ou Zilia ne lui eût fait préférer de lui écrire. Elle le fit dans les termes les plus pressans, et peignit avec chaleur l'intérêt qu'elle prenait au vertueux Rodolphe. Noureddin fit répondre qu'il allait s'occuper de satisfaire les desirs de la princesse, et de faire valoir les intérêts qu'elle lui confiait. En effet,

il se fit rendre compte des motifs de l'arrestation, et se rendit lui-même chez le magistrat pour finir de suite cette affaire ; mais l'absence du juge ne permit pas de la terminer dès ce jour même. Noureddin y retourna le lendemain, et pressant un rapport et un jugement, il fit ordonner l'élargissement du prisonnier, dont il se rendit garant, et lui fit donner la ville pour prison. Impatient de l'aller tirer de celle où on l'avait renfermé, notre héros s'y transporta sur-le-champ, et le ramenant en triomphe, il voulut aller lui-même le présenter à la princesse. Le plaisir qu'il espérait lui faire en lui annonçant Rodolphe, pour lequel il connaissait son estime, lui rendit la confiance de se présenter devant elle. Zoé aussi surprise que charmée, en voyant son époux entrer chez elle, où il n'avait pas mis les pieds depuis plus de deux mois, Zoé, en le voyant précéder l'évêque, et en l'entendant lui dire qu'il se trouvait très-heureux d'avoir pu remplir ses desirs,

et lui rendre le service qu'elle avait réclamé de son obligeance, Zoé, enchantée, regardait Noureddin, et trouva tant de plaisir à le revoir et à le trouver si empressé de remplir ses intentions, qu'elle en oubliait presque l'objet, et s'occupait plus de son époux que du prélat. Mais Noureddin, qu'embarrassaient peut-être les tendres regards de son épouse, ne tarda pas à se retirer et à la laisser avec Rodolphe, qui, sans sortir de la dignité de son caractère, lui exprima toute sa reconnaissance.

Le prélat était informé que c'était à l'épouse du prince Noureddin qu'il devait sa liberté : on lui avait parlé de ses vertus, du bien qu'elle faisait dans Jérusalem ; mais il était loin de croire trouver en elle cette même princesse de Chypre, dont il avait conçu une si haute idée lors de la mort de Laodicée; il fut donc extrêmement surpris, et encore plus affligé, de la trouver épouse d'un Sarrazin, lorsqu'elle se fit connaître à lui. — Ciel! dit-il, est-ce donc là

cette princesse dont la piété me donnait un si grand espoir ! Dieu du ciel ! Dieu de justice, n'avais-tu donc versé sur elle tes plus précieux trésors que pour la rendre la proie d'un Sarrazin ?..... Et peut-être, hélas ! peut-être, ajoute-t-il en frémissant, pour lui faire abjurer ta loi. — Zoé, qui voit l'indignation se peindre dans les yeux du prélat, en exprimant cette terrible crainte, se hâte de le rassurer sur sa foi ; et, en lui disant vivement qu'elle n'a point cessé d'être chrétienne, elle lui apprend succintement comment elle s'est trouvée entraînée à épouser Noureddin, et explique à Rodolphe à quelles conditions elle a donné sa main. Il s'empresse de demander si ces conditions ont été remplies, si Noureddin est chrétien. Zoé rougit et baisse les yeux en soupirant ; elle voudrait pouvoir cacher les torts de son époux : cependant elle ne peut trahir la vérité, et rend à Rodolphe un compte fidèle du malheur de sa situation actuelle. Celui-ci l'écoute

attentivement, et paraît se disposer à lui répondre avec véhémence; puis, tout-à-coup, il s'arrête comme retenu par le respect. Zoé s'appercevant qu'il concentre sa pensée, l'engage à s'exprimer librement. Rodolphe hésite encore un instant, puis emporté par son zèle, il s'écrie : — Si, comme vous le dites, vous êtes encore chrétienne, princesse, si vous chérissez les devoirs du christianisme, pouvez-vous hésiter sur le parti que vous devez prendre en ce moment? Pouvez-vous vous regarder comme véritablement mariée, lorsque vous ne l'êtes que suivant les infâmes lois de Mahomet? Vous, princesse chrétienne! vous que j'ai vu soumise aux lois de l'église..... — Je le suis encore, répond vivement Zoé. — Eh bien! princesse, eh bien, si vous êtes encore attachée aux sévères lois de l'église romaine, un devoir rigoureux vous prescrit de quitter celui dont vous n'êtes point réellement l'épouse, puisque votre union n'a pas reçue la sanction..... —O ciel! que dites-

vous, reprend Zoé alarmée ; moi, quitter Noureddin!..... — Vous le devez, princesse, vous le devez si vous ne voulez pas plus longtems exposer votre foi, et enfin réparer le scandale d'une union réprouvée... J'ajouterai que, d'après la manière dont vous venez de me dire que le prince vit maintenant avec vous, vous n'avez point à craindre qu'il apporte beaucoup d'obstacle à votre retraite; sachez donc faire, sur vous-même, un généreux effort; et, plutôt que de végéter ici dans l'oubli et l'abandon, sachez vous arracher à un séjour dangereux...... — Quel conseil! Quelle cruelle rigueur.... Mais, mon père, quand je pourrais même me decider à me séparer de Noureddin, où irai-je chercher un asyle? Vous n'ignorez pas que je n'en ai plus en Chypre; je puis encore moins me réfugier à Constantinople; les sanglantes catastrophes qui ont souillé ses murs me sont encore trop présentes. D'ailleurs, Andronic même, ce cruel parent, a lui-même succombé sous les efforts

d'Isaac l'Ange, qu'on peut regarder comme le vengeur de l'infortuné Alexis..... Mais enfin, quand je voudrais fuir ces lieux, je ne saurais où porter mes pas........— Réfugiez-vous, princesse, à la Cour de Raimond; j'ose vous répondre que le prince d'Antioche vous recevra bien, et son épouse; la princesse Erine qui, je pense, est votre parente...—Le ciel me préserve d'implorer ses secours, dit vivement Zoé; non, jamais je ne m'exposerai aux dédains de la fière Erine. — J'ignore, reprend Rodolphe, quels peuvent être vos motifs pour la redouter; mais il est un autre asyle qui vous sera toujours ouvert, et où je vous ai vu un moment desirer d'entrer; c'est la sainte retraite des Filles du Calvaire.—Oh! je ne suis plus digne d'habiter avec ces saintes vierges. — On l'est toujours, princesse, lorsqu'on reconnaît ses erreurs, et qu'on desire les expier. — Je pense, mon père, qu'il est pour moi un parti plus salutaire que la retraite que vous

m'indiquez, un parti enfin qui peut opérer le salut d'une âme.... C'est de supporter patiemment l'abandon de Noureddin, et d'attendre l'instant, où revenu de ses égaremens.... — Mais votre foi qui est exposée en continuant de rester près de l'infidèle. — Elle ne l'est pas, mon père ; tant que Noureddin m'aima, je travaillais à lui faire connaître mon Dieu, j'espérais l'amener à sa loi : maintenant qu'il me néglige, qu'il oublie ses promesses, pouvez-vous craindre son empire et redouter qu'il me fasse abandonner ma religion ? — Mais enfin, qu'espérez-vous vous-même en restant près de lui ? Le mépris, l'abandon me paraissent être votre partage..... — N'achevez pas, dit la sensible Zoé, avant qu'il eût fini sa phrase. Vous me demandez ce que j'espère ? Ah ! je me flatte encore de voir Noureddin revenir à moi, de le voir bientôt dégoûté de mes indignes rivales. — Princesse, reprend Rodolphe, en soupirant, il est beau, il est noble à vous sans doute de compter assez sur le

caractère du prince Sarrazin pour espérer encore un heureux retour ; mais, quoique je ne veuille pas vous enlever l'espérance qui vous soutient, je me permettrai de vous dire qu'il est difficile maintenant de se flatter que le prince, qui a bu dans la coupe des voluptés que lui permet sa religion, puisse se porter facilement à s'en priver et revenir assez entièrement à vous, pour vouloir adopter une loi qui les défend. Ah ! plutôt que d'user votre jeunesse dans les pleurs, et en vous berçant de vaines espérances, vous feriez mieux, princesse, de porter vous-même le tribut de vos larmes au Seigneur, et en vous consacrant à lui, de mériter par votre sacrifice qu'il touche lui-même le cœur de celui à qui vous vous êtes si imprudemment unie. — Non, mon père, non, je ne puis vous croire sur ce point ; je pense que mon devoir est véritablement de rester près de Noureddin, de supporter ses égaremens comme une punition de l'avoir trop aimé ; mais

d'en attendre, d'en espérer la fin. Je connais son cœur, il est fait pour la vertu, il y reviendra insensiblement; il se dégoûtera des caprices et de la coquetterie de Fathmé, et de l'insipide beauté de Zilia. Oui, j'ose le croire, ses sens seuls ont été subjugués; sa raison lui parle encore pour moi; tôt ou tard il écoutera sa voix, il reviendra à moi guéri, désabusé. Ma douceur, mon indulgence, mes attentions enfin, me feront reprendre mon empire sur son cœur, et je n'en userai que pour l'amener au culte du vrai Dieu. Si je l'abandonnais, tout espoir serait perdu à cet égard; moi seule ai le droit de lui rappeler ses engagemens. Laissez-moi donc attendre le moment où je pourrai le faire avec succès; me fallût-il combattre des années entières contre ses passions, souffrir des infidélités successives, je pense que je ne serai pas sans mérite aux yeux de Dieu, en supportant de tels tourmens avec patience; et si j'en obtiens le prix, si j'ai le bonheur de voir Noured-

din converti, oh! j'oublierai facilement tout ce que j'aurai souffert. — Suivez donc, princesse, votre noble dessein, reprend Rodolphe attendri d'une si tendre résignation; puisque vous vous flattez encore de convertir votre époux, supportez courageusement tout ce qu'il vous faudra dévorer d'amertume. Oui, Dieu, sans doute, vous saura quelque gré de ramener à lui une âme telle que celle du prince Noureddin, et j'unirai mes vœux aux vôtres pour le succès de votre entreprise.

Après ces derniers mots, qui consolent un peu Zoé de ce que le prélat avait dit précédemment, elle entre avec lui dans quelques détails relatifs à ses projets, et, tout en causant, elle lui fait traverser une partie de son appartement, et le conduit dans un jardin particulier, qu'elle tient de la générosité de Saladin, qui lui a donné ce terrein à son arrivée à Jérusalem. Elle y a fait construire un hermitage semblable à celui qu'elle avait à Idalie. Elle fait voir au prélat une cha-

pelle souterraine dans laquelle elle remplit habituellement les devoirs de sa religion, ne se rendant au temple que dans les occasions extraordinaires. Déjà elle avait engagé Rodolphe à accepter un appartement au palais, ce qu'il avait refusé; mais, en lui faisant voir la chapelle, Zoé renouvelle ses instances, et le prie de vouloir bien être son chapelain, tout le tems qu'il restera à Jérusalem. Le saint évêque ne s'était refusé aux sollicitations de la princesse, que par la répugnance qu'il éprouvait à loger chez un musulman; mais, lorsqu'il voit la grotte et l'hermitage, il consent volontiers à y faire sa demeure, et à desservir la chapelle.

Les choses étant ainsi arrangées, Zoé trouva dans la société et la conversation de Rodolphe toutes les consolations que lui permettait d'espérer sa situation; il fortifia son courage, il ranima sa piété; et, devenu le distributeur de ses aumônes, il va porter des secours et des consolations aux malheureux, qui le

bénissent, ainsi que l'aimable princesse qui fait chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu et la patience à supporter ses afflictions. Les siennes reçoivent un nouveau degré d'accroissement, par le bruit qui se répand bientôt de la grossesse de Fathmé. Quoique ce bruit soit accompagné de nouveaux traits du caractère altier et impérieux de Fathmé, qui se prévaut de sa grossesse pour tourmenter et faire souffrir tout ce qui l'approche, Zoé apprend en même tems que Noureddin, enchanté de l'espoir d'être bientôt père, est plus que jamais asservi à tous les caprices de Fathmé, qui le gouverne despotiquement, et lui défend expressément toute espèce de relation avec la princesse.

Ainsi Zoé, qui, depuis l'arrivée de Rodolphe, avait revu deux ou trois fois son époux, et qui, mettant de côté tous les motifs de reproches, n'avait cherché qu'à se montrer aimable, et à l'attirer chez elle, se trouva une seconde fois entièrement

privée de sa présence. Dès que la grossesse de Fathmé fut déclarée, il ne fut plus permis à Noureddin de mettre les pieds chez Zoé, et son épouse ne le vit plus que par hazard dans le jardin, ou à travers ses jalousies ; elle l'appercevait quelquefois jeter un regard sur son appartement; encore quand il était avec Fathmé, lui faisait-elle un crime d'y jeter les yeux. Noureddin redoutait tellement de mettre cette belle de mauvaise humeur, qu'il cédait servilement à toutes ses volontés ; et, dans la crainte de nuire à l'enfant qu'elle portait, en lui donnant quelqu'occasion de se mettre en colère, ce qui lui arrivait fréquemment lorsqu'on résistait à ses fantaisies, le sensible et trop indulgent Noureddin était lui-même l'esclave des caprices de Fathmé, qui ne cessait de le tourmenter, depuis qu'elle était certaine de son empire.

Cependant la princesse Zoé, que la nouvelle de la grossesse de Fathmé avait fort affligée, parce qu'elle sentait tous les droits que le seul titre de mère donnerait sur un cœur comme

celui de Noureddin, fut encore plus affectée, lorsqu'elle se vit frustrée des visites de son époux; tant qu'il continuait de la voir, ne fût-ce que de loin en loin, elle pouvait encore espérer de conserver un reste d'ascendant, et d'avoir au moins les droits d'une amie. Elle fondait même une sorte d'espoir de retour, sur la comparaison qu'elle lui donnait lieu de faire, de l'égalité et de la douceur de son caractère, avec celui de son altière rivale, dont il lui paraissait impossible qu'il ne finisse par être rebuté; mais, lorsqu'elle se vit entièrement délaissée, qu'elle vit des mois entiers se passer sans que Noureddin parût chez elle, et qu'elle apprit à quel point il poussait les complaisances pour Fathmé, dont Zilia n'était que la très-humble complaisante, Zoé cessa de se flatter; le courage qui l'avait soutenu jusqu'alors parut l'abandonner, et peu s'en fallut qu'elle n'embrassât le parti que l'évêque d'Antioche lui avait d'abord conseillé de prendre : mais celui-ci avait à cœur à son tour la conversion de Noureddin.

Il releva le courage abattu de la princesse, et l'engagea à la persévérance; pour mieux la soutenir, il lui fit même le sacrifice de ne point faire de démarches pour tâcher de retourner dans son diocèse, et resta près d'elle, voyant que sa présence devenait de plus en plus nécessaire.

Quelques-uns de nos lecteurs s'étonnent peut-être de la faiblesse avec laquelle Noureddin se laisse gouverner par Fathmé, ne reconnaissant plus en lui ce caractère grand et généreux, sous lequel nous leur avons présenté; mais qu'on se rappelle que les plus grands héros ont donné de pareils exemples, et que les plus grands princes ne sont point exempts des faiblesses de l'humanité. Mais, au milieu même de cette faiblesse qui prouvait son extrême bonté, il donna cependant une preuve de sa justice, en osant résister à Fathmé dans une occasion où elle mettait beaucoup d'importance à le faire céder.

Cette favorite enviait à Zoé la possession exclusive du petit jardin, qu'elle tenait, comme nous l'avons

dit, de la générosité de Saladin. Déjà plusieurs fois elle avait fait entendre à Noureddin qu'elle desirait l'avoir ; il avait paru ne pas la comprendre, où bien, après lui avoir dit que ce jardin ne lui avait jamais appartenu, il s'efforçait de la dédommager de ne pouvoir le lui offrir par des dons d'un autre genre ; mais, malgré tous ses soins, l'envieuse Fathmé revenant toujours à demander le jardin de Zoé, et surtout le petit bosquet qui y était joint, Noureddin, après lui avoir répondu qu'il lui était impossible de la satisfaire sur ce point, lui offrit de lui céder une partie du grand jardin qu'elle ferait disposer à sa fantaisie. Fathmé, ne pouvant obtenir autre chose, parut se contenter de ce qu'il lui proposait; et, se hâtant de faire mettre des ouvriers dans la partie de terrein qu'il lui cédait, elle s'occupa à le faire arranger suivant la mode de son pays. Elle donna le plan qu'elle entendait qu'on suive, et voulut faire élever une espèce de kiosque, ou petit temple circassien. Noureddin

l'assura qu'elle serait libre de disposer toutes choses suivant son goût ; et, forcé de s'absenter pour les affaires du sultan, dans le moment où Fathmé était la plus occupée de ces arrangemens, il la laissa tracer les plans en toute liberté. Son absence y apporta beaucoup plus de changement qu'il ne l'aurait imaginé. Fathmé, enchantée de trouver une occasion de mortifier Zoé, s'empressa de faire disposer son plan de manière à rentrer dans une partie du jardin de la princesse ; et elle fit placer son petit temple de façon qu'il battait en ruines l'hermitage de Zoé. Celle-ci, renfermée dans son intérieur, ne s'apperçut de cette licence, que lorsque les fondations étaient déjà posées; car Fathmé pressait les travaux, et voulait que le pavillon fût déjà avancé pour le retour du prince ; et, comme nous venons de le dire, ayant fait entrer dans son plan de faire rentrer dans son terrein une petite partie de celui qui composait le jardin de Zoé, elle donna des ordres pour faire abattre une charmille, et, quoiqu'avec

répugnance, les ouvriers se disposaient à lui obéir, lorsque la princesse, surprise et offensée de cette hardiesse, envoya défense au directeur des travaux, de continuer son entreprise. Fathmé voulut le forcer de passer outre ; mais cet homme qui respectait la princesse, répondit qu'à moins d'avoir des ordres précis de son maître lui-même, il n'irait pas plus avant. Là-dessus grande colère, grand emportement de Fathmé, qui prétendait avoir toute autorité : mais les ouvriers, quoiqu'épouvantés de ses menaces et de sa colère, n'osèrent transgresser les défenses que Zoé leur fit signifier d'achever la construction du temple et d'abattre la charmille, avant que le prince fût instruit de ce qui se passait, et qu'il eût fait connaître ses véritables intentions.

Fathmé, furieuse de trouver tant de résistance à ses volontés, se vengea de cette contrariété, en cherchant l'occasion d'apostropher Zoé. Se rendant avec Zilia, sur la petite monticule où déjà l'on avait posé les fon-

demens du temple, et d'où l'on dominait sur l'hermitage, elle apperçut la princesse qui s'y promenait avec Rodolphe, le jour même où ses ordres avaient fait interrompre les travaux ; Fathmé eut l'audace de lui dire avec impertinence, que c'était bien à tort qu'elle se flattait d'être soutenue par Noureddin dans la conservation de sa propriété ; elle osa dire qu'elle était sûre de son empire sur lui, et que Zoé devait même lui savoir gré si elle n'exigeait pas plus. Notre héroïne, indignée de cette audace, se contenta de répondre qu'elle attendrait la décision de Noureddin et saurait s'y soumettre ; mais Fathmé qui voulait absolument humilier la princesse, osa de nouveau lui faire sentir, en termes aussi piquans qu'arrogants, l'avantage qu'elle pensait avoir sur elle. Zoé, ne voulant ni disputer, ni se compromettre avec cette mégère, dédaigna de répondre à ses propos, et prit le parti de s'éloigner ; mais Fathmé continua toujours de l'apostropher ; et, paraissant adresser la

parole à sa compagne, elle lança plusieurs sarcasmes sur la stérilité de la princesse. Outrée de cette insolence, Zoé rentra chez elle, et rouvrant une lettre qu'elle avait écrit à Noureddin, pour lui faire part des prétentions de Fathmé, et réclamer de n'être point privée de ce qu'elle tenait de Saladin, elle ajouta deux mots sur la scène et les injures qu'elle venait d'essuyer de la part de Fathmé; et, faisant aussitôt partir un courier qu'elle expédia à son époux, en recommandant la plus grande diligence, et surtout de ne point revenir sans une réponse, elle attendit, non sans inquiétude, la décision de cette querelle.

Le courier de Zoé trouva le prince Noureddin aux portes de Damas, qu'il se disposait à quitter; il ouvrit cependant la lettre de son épouse, et n'apprit pas sans surprise l'abus que Fathmé avait fait de sa confiance; mais la chose lui paraissant trop délicate, pour être décidée à une si grande distance, il remit à juger

sur les lieux, des plaintes qu'on lui portait.

A son arrivée, dès qu'il parut aux portes du palais, Fathmé courut à sa rencontre, et n'épargna rien pour le séduire et le porter à condamner Zoé ; mais Noureddin était juste, il n'entendait point priver l'épouse qu'il respectait, d'une jouissance qui lui était agréable. Il blâma Fathmé d'avoir été au-delà des droits qu'il lui avait donnés ; il dit qu'il entendait que ceux de Zoé fussent conservés. Fathmé fit vainement valoir que le plan qu'elle avait si heureusement conçu, exigeait absolument qu'on s'emparât d'une petite portion du terrein de la princesse. Noureddin répondit que ce plan subirait les changemens que réclamait l'équité. S'étant transporté sur les lieux, et ayant reconnu que le pavillon projeté deviendrait très-désagréable pour Zoé, il décida que cet édifice ne pouvait être élevé, et ordonna de détruire les fondations. Fathmé s'éleva contre cet ordre, sans pouvoir le faire changer ;

elle eut beau faire valoir tous ses moyens de séduire, employer les insinuations malignes, et successivement, les prières, le dépit et même la colère, Noureddin tint ferme pour la première fois contre son humeur, se contentant de chercher à l'appaiser par le raisonnement, et de lui dire avec douceur et tendresse : Disposez de tout ce qui m'appartient, j'y consens ; prenez, emparez-vous du terrein qui est en ma possession ; mais n'empiétez pas sur celui d'une femme que je respecte et que j'honorerai toujours... Et, pour consoler Fathmé, autant qu'il était en lui, en ordonnant et faisant faire la démolition des fondations de son pavillon, il fit transporter les matériaux dans une autre partie du jardin, qu'il lui abandonna, la laissant libre de le culbuter et d'y faire élever tels édifices qu'il lui plairait, pourvu qu'ils ne gênassent point la princesse, dont il fit respecter la propriété avec une fermeté que ne purent ébranler les larmes de sa maîtresse.

La victoire que l'épouse remporta dans cette occasion, lui eût paru bien plus complète si Noureddin était venu lui-même lui en faire part, et c'était bien son attention; mais l'impérieuse Fathmé ne le lui permit pas. Déjà très-mécontente d'avoir le dessous, elle parut se livrer au désespoir, lorsqu'elle vit le prince se disposer à passer chez Zoé, et la seule promesse qu'il s'abstiendrait de s'y rendre, put calmer cette astucieuse esclave, qui, d'après la preuve qu'elle venait d'avoir de la justice du prince et du respect qu'il conservait pour son épouse, tremblait de lui voir reprendre quelque empire sur Noureddin. Les soins, les attentions pour calmer celle qu'il n'affligeait qu'à regret, et même la cession qu'il lui fit d'un terrein bien plus vaste, et bien plus avantageusement situé que celui qu'elle avait voulu enlever à Zoé, ne purent tout-à-fait parvenir à la consoler d'être privé du plaisir malin qu'elle s'était promis de trouver à tourmenter la princesse pour son pavillon, et il

fallut que Noureddin rachetât par de bien grandes complaisances, le sacrifice qu'il avait exigé. Cependant Fathmé approchait insensiblement du terme de sa grossesse, et avec cette époque, ses caprices et ses fantaisies se multipliaient de plus en plus; Noureddin était plus que jamais aux petits soins, et évitait avec une extrême attention, tout ce qui pouvait agiter et contrarier cette impérieuse favorite. Il se gardait donc bien de paraître chez Zoé, qui était plus abandonnée, plus négligée que jamais, et était journellement étourdie du bruit des scènes que Fathmé faisait à Zilia et à Noureddin lui-même, qui supportait son exigence avec une patience que la princesse admirait, et n'aurait pu concevoir, si elle n'avait connu son extrême desir d'avoir des enfans. Cette preuve de l'empire que donnait sur lui le titre de mère, redoublait en Zoé le regret de n'avoir pu obtenir ce bonheur, et l'intime persuasion où elle était, que, si elle eût eu des enfans, Noureddin n'eût jamais été infidèle.

Enfin, arriva le moment tant souhaité, l'instant si ardemment desiré par le prince Sarrazin. Fathmé donna le jour à un fils. La joie de la mère même ne put être comparée à celle de Noureddin, qui, voyant combler ses vœux, ne sut comment témoigner à Fathmé, toute sa satisfaction; non content de la combler de présens et de lui prodiguer les plus tendres et les plus délicates attentions, il voulut qu'on célébrât la naissance de son fils, par des fêtes et des réjouissances. Zoé gémissait de toutes ces folies; mais ce fut bien pis, lorsqu'on vint lui apprendre que le bruit courrait qu'on n'attendait que le rétablissement de Fathmé, pour lui donner ce titre d'épouse, si desiré par elle, et que Noureddin n'avait plus le courage de refuser à la mère de son enfant. Zoé sentait que la nouvelle qualité de Fathmé lui donnait en effet bien des droits sur un père aussi tendre que Noureddin; cependant elle essaya de lui rappeler encore une fois ce qu'il lui avait promis, et lui fit même parler par

Rodolphe, pour qui il avait beaucoup d'égards. Le prélat parla avec force de la valeur des sermens; Noureddin opposa la nécessité de légitimer son enfant, mais promit de tâcher d'amener Fathmé, à se contenter de quelque formalité à ce sujet. Ce n'était point ce que voulait l'orgueilleuse Fathmé; et Noureddin, fort embarrassé pour ne pas la fâcher, et en même-tems ne point trop affliger Zoé, se borna à tâcher de gagner du tems et de différer une cérémonie dont tout annonçait cependant qu'il ne pourrait se dispenser; car Fathmé l'exigeait absolument, et ne consentait à en reculer l'époque que pour lui donner plus de solemnité.

Un peu avant celle qu'on avait marquée, qui était l'expiration des six semaines après l'accouchement de Fathmé, quelques troubles s'étant élevés à Damas, Noureddin fut obligé de partir et de se rendre précipitamment dans cette Capitale, où sa présence était nécessaire pour rétablir le calme.

CHAPITRE L.

Près d'un mois s'était écoulé depuis le départ de Noureddin, qui, après avoir rétabli le bon ordre dans Damas, et fait rentrer sous l'obéissance du sultan les pachas qui s'étaient révoltés, revint à Jérusalem avec une très-grande impatience de revoir les objets chers à son cœur, et surtout son fils qu'il faisait élever dans le palais.

Mais, soit qu'il se fût trop fatigué dans son voyage, ou qu'il eût fait trop rapidement le trajet de Damas à Jérusalem, il fut, le soir même de son arrivée, saisi d'une fièvre violente; sa situation empira le lendemain, et le jour suivant on le regarda comme très-dangereusement malade. Cette nouvelle, qui parvint aussitôt à la princesse Zoé, l'affecta aussi vivement que si elle eût encore joui de toute sa tendresse. En apprenant que les jours de Noureddin sont en danger, elle ou-

blie que depuis près de six mois il ne lui a donné nulle preuve de son souvenir ; elle oublie même tous les motifs qui l'avaient empêchée de paraître chez lui, depuis qu'elle pouvait y rencontrer des objets odieux. Aussitôt qu'elle est instruite de la maladie de son époux, elle ne consulte, elle n'écoute que son cœur ; elle vole, elle se précipite vers l'appartement de Noureddin, ne voulant s'en rapporter qu'à elle-même pour être informée de sa véritable situation, elle veut pénétrer jusqu'à lui ; les esclaves du prince paraissent embarrassés de la voir ; ils veulent d'abord se refuser à la laisser entrer ; mais Zoé insiste : le respect qu'elle impose, celui que le prince lui-même avait accoutumé à lui porter, lui fait livrer passage. Les esclaves soumis l'introduisent. Elle entre, elle pénètre dans la chambre de Noureddin, et s'avance jusqu'auprès de son lit, quoiqu'elle apperçoive des personnes dont, en tout autre instant, elle n'eût pu supporter la vue. Zilia est assise à

quelque distance du lit ; Fathmé est debout près de Noureddin, qui tient entre ses mains une de celles de la Circassienne, qu'elle paraît ne lui abandonner qu'à regret, tant elle redoute qu'il ne lui communique une partie de l'ardeur de sa fièvre.... Zoé, qui,pensant bien différemment, mettrait son bonheur à alléger les maux de Noureddin, s'efforce de dissimuler la peine que lui cause la vué de ses rivales, et s'approchant de son époux, elle lui demande du ton le plus touchant, avec l'air du véritable intérêt, comment il se trouve; s'il est encore aussi affaissé, aussi accablé qu'on lui a dit qu'il l'a été toute la nuit? Noureddin, dont le visage enflammé et les yeux demi-éteints annoncent sa situation, soulève languissamment sa tête aux douces paroles de Zoé, et semble fort surpris de la voir. — Quoi, dit-il, vous daignez me visiter?... Vous, Zoé! vous venez prendre part à mes souffrances.... — Noureddin!..... en pouvez-vous douter? pouvez-vous même vous en éton-

ner?..... Puis-je vous savoir malade, et ne pas m'empresser de venir vous voir? — Ah! Zoé! reprend Noureddin d'une voix faible, que cette bonté me confond!..... elle me fait sentir plus vivement mes torts. Comment pourrais-je jamais.....? Et, par un mouvement spontanée, il laisse échapper la main de Fathmé, et paraît honteux que Zoé l'ait surprise près de lui. Cependant notre héroïne, sachant gré à son époux du mouvement qu'elle vient d'appercevoir, mais ne voulant pas que dans sa situation il s'agite et s'inquiète, se hâte de l'interrompre et de lui dire : Ne parlons point, mon ami, de vos torts passés, de votre négligence pour moi; veuillez me dire seulement que mes soins ne vous sont pas désagréables..... et que vous me permettez de rester auprès de vous, de vous prodiguer... —Ah Zoé! répart Noureddin attendri, suis-je digne de vos soins?... Méritai-je que vous vous exposiez pour moi?.... — De grâce, ne m'affligez point par un refus. — Moi, refu-

ser vos soins!.. ah! jamais.... Ange du ciel! ajoute-t-il en lui tendant la main, vous daignez donc toujours prendre intérêt à mes jours? — Si j'y prends intérêt? dit Zoé en se précipitant sur la main que Noureddin lui a tendue, qu'elle serre vivement et couvre de baisers, sans craindre le contact de cette main sèche et brûlante. Mais une autre crainte, celle de trop émouvoir le malade, arrête bientôt ses transports, et, se contentant de s'asseoir aux pieds du lit, elle invite Noureddin à ne pas parler davantage.

Cependant Fathmé, aux premiers mots un peu tendres que Noureddin a adressés à son épouse, au consentement qu'il a donné à ce que Zoé reste auprès de lui, s'est éloignée en murmurant. Retirée d'abord au fond de l'alcove, elle jette à Noureddin un regard mécontent et presque furieux. Il détourne la vue, et regarde Zoé, dont les yeux tendrement attachés sur les siens ne lui expriment que l'inquiétude sur son état. Mais l'accablement où il

avait été momentanément arraché par l'arrivée inattendue de Zoé, ne tarde à se faire sentir de nouveau, et il n'apperçoit plus ce qui se passe autour de lui. Fathmé s'est rapprochée de Zilia ; elles causent ensemble, elles s'agitent, et songent aux moyens de faire éloigner la princesse, qui ne paraît point s'inquiéter de leurs mouvemens et de leurs plaintes. Uniquement occupée de Noureddin, elle s'informe de la garde, à voix basse, de ce qu'il prend et du tems qu'il y a qu'il n'a pris quelque boisson. Sa question rappelle qu'il est tems de lui en préparer ; on s'occupe de ce soin ; et la tendre et attentive Zoé ne voit pas plutôt la garde s'avancer, que, soulevant doucement la tête du malade, et s'emparant de la coupe, elle veut elle-même la lui présenter. Noureddin reconnaissant, l'en remercie par un regard et un léger serrement de main : mais Fathmé et Zilia murmurent de l'empressement de la princesse, dont les attentions accusent leur négligence. Sans avoir l'air de

les entendre, Zoé se rasseoit au chevet du malade, et se promet bien de ne pas céder cette place, et de ne point abandonner Noureddin. Cependant l'on attend avec impatience l'arrivée du médecin : dans sa première visite du matin, il a paru fort inquiet, mais n'a rien dit de positif sur le genre de la maladie qu'il a seulement annoncée être très-sérieuse et très-compliquée; on attend la visite de midi, qu'on espère qui indiquera au moins ce que l'on doit craindre.

Le docteur paraît, et avec lui Fathmé et Zilia se rapprochent du lit du malade. Zoé, qui suit attentivement tous les mouvemens du médecin, remarque en lui une sorte de tressaillement à l'occasion de quelques taches qu'il observe sur la poitrine de Noureddin. Zoé se sent pénétrer d'effroi, son sang cesse de circuler librement; mais, empressée de s'éclaircir, elle rassemble ses forces pour suivre le médecin dans la chambre voisine, et le presse de lui dire sans détour ce qu'il pense du malade. — Ce que j'en pense, ré-

pond le docteur en haussant la tête, c'est qu'il sera fort heureux s'il se tire de la complication de maladie que j'apperçois ; à une fièvre de la nature la plus alarmante, j'avais cru, dès hier, remarquer quelques symptômes d'éruption dont je ne pouvais encore définir le genre ; ce matin même, j'étais encore dans l'incertitude ; mais maintenant je n'ai plus de doute. — Et cette éruption, reprend Zoé, plus alarmée que jamais, cette éruption, vous la nommez ?... — La petite vérole, madame ; la petite vérole, mêlée de pourpre !... — O ciel ! s'écrie notre héroïne, ces maladies réunies, quel comble d'affliction ! Zilia et Fathmé qui s'approchent dans cet instant, s'informant aussi de la nature de la maladie, jettent des cris affreux en entendant nommer ce fléau si redoutable à la beauté.

A cette époque, l'industrie des Géorgiens ne leur avait pas encore fait découvrir le préservatif si favorable de l'inoculation, et nos belles, trop attachées à leurs charmes pour vou-

loir les exposer à la contagion, fuient au seul nom de la maladie de Noureddin. Fathmé ne retourne sur ses pas que pour demander au docteur si déjà elle ne s'est point exposée en restant jusqu'alors dans la chambre du prince ; il la rassure en lui disant qu'il n'y a point encore d'air contagieux. Les craintes de Fathmé calmées sur le danger qu'elle a couru, elle se hâte de se dérober à celui qu'elle pourrait respirer en s'arrêtant plus longtems dans cet appartement, et court se réfugier à l'extrémité du palais.

Pendant que Zilia et Fathmé, occupées d'elles-mêmes, ne paraissent plus s'intéresser à la santé de Noureddin qu'elles abandonnent, Zoé, depuis si longtems épouse délaissée, et dont la beauté et l'extrême délicatesse eussent pu faire excuser d'ailleurs quelque soin de se conserver, ne songe pas même à la fuite : au lieu de suivre l'exemple des ingrates favorites de son époux, elle n'est occupée que de donner ses soins à Noureddin, que de s'informer des

précautions que l'on doit prendre pour faciliter l'éruption. Le médecin, étonné de voir une femme si jeune et si belle, si peu occupée de la conservation de ses attraits, lui témoigne sa surprise, et l'engage même à se mettre à l'abri de la contagion : mais Zoé répond que cette crainte ne l'empêchera pas de prodiguer tous ses soins à son époux. Vainement le docteur, insistant pour qu'elle se retire chez elle, lui observe une seconde fois à quoi elle expose ses charmes. — Ah! répart la tendre Zoé, je me trouverais trop heureuse d'en faire le sacrifice à Noureddin, et de lui prouver, même au péril de ma vie, combien mon dévouement pour lui est entier. Le docteur, touché d'une preuve si sublime d'attachement, surtout de la part d'une femme dédaignée, ne peut qu'admirer et se taire.

Zoé rentre auprès de Noureddin, qui, plus accablé que jamais, s'apperçoit à peine de sa présence; elle veille attentivement à l'exécution des ordonnances; et, malgré toutes les

représentations, passe la nuit près de lui, consentant seulement qu'on lui établisse un lit dans la chambre : mais, dans tous les instans où la situation du malade est inquiétante, elle ne peut prendre un seul instant de repos, et lui prodigue plus de soins que personne. Cependant Noureddin ne tarde pas à tomber dans le délire, et, au milieu des transports de sa fièvre, il méconnaît la tendre Zoé, et lui perce le cœur, en la prenant souvent pour Fathmé. Mais sa tendresse, aussi indulgente que désintéressée, lui donne la force de supporter cette cruelle méprise; et bientôt, mise à une épreuve encore plus pénible, elle a la douleur de voir son époux lutter plusieurs jours entre la vie et la mort. Elle le voit enfin dans un état si désespéré, que les médecins, qui n'espèrent plus le sauver, voulant au moins épargner à une épouse si tendre le spectacle déchirant de sa cruelle agonie, essaient plusieurs fois de l'entraîner loin de lui; mais Zoé, protestant qu'elle ne le quitterait pas, tant qu'il lui reste-

rait un souffle de vie, se refusa à toutes les instances qui lui sont faites; et, s'attachant obstinément à soulager l'infortuné Noureddin, à lui donner tous ses soins, même lorsque ses yeux entièrement fermés, et son affreuse maladie faisant les plus cruels progrès, l'avaient rendu un objet aussi hideux qu'effrayant, qui pourrait peindre les angoisses qu'éprouva notre héroïne dans ces affreux momens ! Les larmes qu'elle versa, les vœux qu'elle adressa au ciel, en lui offrant sa vie pour obtenir celle de son époux !.... Mais Noureddin revoit enfin la lumière, et c'est aux soins de Zoé, c'est à ces excessives attentions, que d'après l'aveu des médecins, il doit la conservation de sa vue. Quelle est la reconnaissance de notre héros, en apprenant que c'est à son épouse qu'il est redevable d'un tel bienfait. Cependant Zoé défend qu'on laisse encore connaître à Noureddin tous les services qu'elle lui a rendus : les grandes crises de la maladie sont à la vérité passées ; mais il est si faible, il est si épuisé de toutes

celles qu'il a éprouvées, qu'il demande encore les plus grands ménagemens, et qu'on doit éviter de lui donner de trop fortes émotions. Zoé s'est apperçue qu'en reprenant la connaissance, il a été si vivement touché d'apprendre seulement qu'elle ne l'avait pas abandonné dans une maladie si contagieuse; elle l'en a vu si attendri que, craignant qu'il ne se livre aux remords et aux regrets de s'être rendu si peu digne d'une telle preuve de tendresse, qu'elle tâche de lui épargner tout ce qui peut lui donner des agitations dangereuses dans son état : elle apporte même si loin l'attention, qu'elle s'approche beaucoup moins de son lit, depuis que la connaissance lui est revenue, et impose silence à tout ce qui l'approche, sur les soins sans nombre qu'elle lui a rendus.

Pendant que notre héroïne, modèle des épouses sensibles, s'est exposée elle-même, et a veillé constamment Noureddin, Fathmé et Zilia redoutent tellement l'approche de la contagion, que ce n'est qu'avec les plus grandes précautions, qu'elles en-

voyent demander de ses nouvelles; leurs gens même n'osent s'approcher de ceux qui gardent Noureddin. Dans l'instant où il était le plus mal, et où l'on désespérait absolument de le sauver, Fathmé, l'ingrate Fathmé, pour qui il avait fait tant de choses, était moins occupée de la douleur de le perdre, qu'empressée de rassembler tous les dons dont il l'avait comblée; de faire emballer tous ses effets précieux, et faire enfin tous ses préparatifs pour quitter le palais aussitôt qu'il serait expiré. Ces détails, qui ne sont ignorés de personne, ont porté l'indignation dans les mêmes cœurs, qui ne peuvent assez admirer le sublime dévouement de la princesse.

Cependant Zoé tremble encore de n'en pas recueillir tout le fruit, et n'avoir travaillé que pour le ciel. Un jour que Noureddin, qu'elle n'osait croire encore tout-à-fait hors de danger, était tombé dans un profond assoupissement, et qu'elle le croyait endormi, elle implorait l'Eternel, afin qu'il daigne le rendre à ses

vœux, où que, l'éclairant avant de l'appeler à lui, il ouvre ses yeux à la lumière de la foi. « Faible instrument de votre miséricorde, disait la princesse en levant au ciel ses beaux yeux noyés de larmes; j'implore, ô mon Dieu! cette faveur, comme le prix de tous mes sacrifices. Je sens que je ne survivrai pas à Noureddin !... Mais daignez, ô Dieu de toute bonté!..... m'accorder la consolation de n'être point séparée de lui dans l'autre monde....» Noureddin, qui n'était que faiblement assoupi, recueillit les paroles qui échappaient à son épouse, il entendit les vœux et les prières qu'elle adressait à l'Eternel; touché de sa ferveur, de sa tendre piété, et se rappelant en même tems tout ce qu'il lui devait, il se hâta de lui rendre l'espérance, en s'écriant qu'il vivrait uniquement pour son bonheur! Oui, dit-il, ma Zoé, ma divine Zoé! Le ciel a entendu tes vœux! je sens qu'il me rend à la vie, qu'il me laissera le tems d'expier mes erreurs, de te dédommager de tout ce que je t'ai fait souffrir. C'est en ta faveur, c'est

pour récompenser tes vertus, que ton Dieu m'a rappelé des portes du tombeau.... Je ne veux plus vivre que pour lui et pour toi... Oui, femme céleste! ange du ciel; toi seule régneras sur mon cœur. Fathmé et Zilia sont pour jamais bannies ; et pour te prouver mon entier retour, je me ferai chrétien; je me ferai baptiser aussitôt que ma santé me le permettra.

Cette assurance, ce discours, le plus long que Noureddin eût encore prononcé, remplit de joie la sensible Zoé, qui ne tarde pas à acquérir la certitude qu'il était en effet hors de danger; et, comme si cette conversation eût remis le calme dans ses sens, il reposa bientôt plus tranquillement, et fut peu de jours après dans un état de convalescence. Il apprit alors toutes les obligations qu'il avait à la princesse, et en même tems plusieurs traits de l'insouciance que Fathmé avait marquée pour lui : indigné, il sentit expirer la pitié qu'il conservait pour elle, et lui fit signifier de se hâter de partir ainsi que sa compagne.

Malgré cet ordre très-précis, Fathmé différa de deux jours, et prépara avant de partir un moyen de vengeance digne d'un caractère atroce. Noureddin commençait alors à se lever; et, comme il avait besoin de se remettre et de rétablir ses forces par quelques cordiaux, il en faisait usage, et prenait assez volontiers du vin de Chypre, auquel il s'était habitué pendant son séjour dans cette île. Un matin que Zoé déjeûnait avec lui, et que, s'étant fait apporter un flacon de vin de Chypre, elle avait versé à son époux, et ensuite à elle-même, la princesse allait porter son verre à ses lèvres, lorsque tout-à-coup un petit chien qu'elle aimait beaucoup, qui avait fait son délassement dans sa retraite, et qui, depuis la maladie du prince, était retenu dans l'appartement de Zoé, étant parvenu à s'échapper et à pénétrer auprès de sa maîtresse, se précipite sur elle, en lui témoignant toute la joie qu'il a de la voir après une si longue absence. Ce petit animal, dans son empressement de sauter sur sa maîtresse, renverse

le verre qu'elle tenait à la main; il lui échappe et inonde sa robe et le plancher, de la liqueur qu'il renfermait. Dans un premier mouvement de ressentiment de cet accident, Zoé repousse le chien, qui se met à lécher la liqueur renversée, et est aussitôt saisi d'affreuses convulsions. Zoé, effrayée, croyant en deviner la cause, arrête Noureddin, qui, sans nulle défiance, allait boire ce vin empoisonné. Elle lui fait remarquer les convulsions du chien, qui se terminent en peu d'instans par sa mort On interroge alors le page qui a apporté le flacon de vin; il avoue l'avoir reçu de Fathmé, qui le lui a vanté, dit-il, comme celui que le prince préférait. Pendant que Zoé regrette son chien, et se félicite en même tems de ce qu'il a sauvé les jours de son époux et les siens, Noureddin, outré contre Fathmé, donne ordre de l'arrêter; elle a quitté le palais depuis une heure, on se met à sa poursuite; et en même tems on fait ouvrir le chien, et l'on se convainc qu'il a réellement été empoisonné.

Fathmé arrêtée, convaincue d'un crime odieux, n'a d'autre espoir que la mort. Noureddin à droit de l'y condamner; mais il aime mieux abandonner son sort aux juges ordinaires : son supplice n'est point douteux. Zoé, à qui elle a causé tant de chagrin, la généreuse Zoé songe seule à l'y soustraire; elle a naturellement horreur du sang et des exécutions, et ne peut supporter l'idée de celle de Fathmé; elle a la grandeur d'âme de demander qu'on lui fasse grâce de la vie, et que sa peine soit commuée en celle d'être renfermée au vieux sérail, où languissent toutes les femmes de Saladin. Noureddin, qui lui-même souffrait beaucoup de devoir prononcer la sentence d'une femme qu'il avait aimée, et qui l'avait rendu père, sut gré à Zoé de sa modération, et s'empressa d'accorder la grâce de Fathmé, et de la dérober à un supplice infamant. Mais la perfide Circassienne ne jouit pas du généreux pardon de la princesse; elle portait sur elle un moyen de

se délivrer des bourreaux ; et, aussitôt qu'elle fut arrêté, elle s'occupa de se soustraire à la punition de son crime : profitant du premier instant où elle fut laissée seule, elle se poignarda : on la trouva expirante et vomissant des imprécations lorsqu'on vint l'instruire de la trop grande bonté de la princesse.

Noureddin se préparait cependant à remplir l'engagement qu'il avait pris ; pendant sa convalescence, il eut plusieurs conférences avec Rodolphe, et préparé par lui, il reçut, aussitôt qu'il en fut en état, le baptême des mains du saint évêque, qui l'unit ensuite catholiquement à Zoé, et goûta le doux plaisir d'éclairer des lumières du christianisme un prince digne de les connaître ; et, rendu à tous les sentimens de l'honneur, désabusé des passions vicieuses, véritablement touché des vertus de son épouse, les appréciant de plus en plus, et soutenu par une religion dont Zoé lui avait prouvé l'empire, Noureddin ne connut plus d'autre bonheur que de

faire le sien et de mériter la tendresse d'une épouse si digne d'estime.

Cependant la conversion de Noureddin ne fut pas la seule que Rodolphe eut la gloire d'opérer : Zilia, la tendre et faible Zilia, qui n'avait nullement participé aux fureurs de Fathmé, fut vivement frappée de sa mort violente, dont elle fut témoin ; et, remplie en même tems d'admiration pour la sublime conduite de la princesse, elle fut touchée d'un rayon de la grâce, et désira d'adopter cette religion, qui enseigne le pardon des injures et donne la force de les supporter. Elle fit prier l'évêque d'Antioche de venir la voir ; sa charité, son desir de faire des prosélytes, porta le saint prélat à se rendre aux prières de Zilia ; il acheva de porter dans son cœur la terreur de l'avenir et l'admiration des vertus chrétiennes ; et, enfin après plusieurs visites, il sut si bien la disposer, que, persuadé de la sincérité de sa

conversion, il la conduisit lui-même à ce monastère du Carmel, où il avait voulu engager Zoé à se retirer. Zilia y fut reçue, et après avoir fait abjuration de ses erreurs, et être suffisamment éprouvée, elle finit par embrasser la vie religieuse, à la grande satisfaction du prélat, et à l'édification de Zoé, qui paya sa pension et l'honora de son estime.

Mais, avant que Zilia fût carmelite, le ciel avait répandu ses plus précieuses faveurs sur la princesse Zoé, comme si Dieu n'eût attendu pour lui accorder des enfans que l'instant où Noureddin serait chrétien, et où elle lui serait unie légitimement suivant l'église. A peine eut-elle remplie toutes ces cérémonies, qu'elle s'apperçut qu'elle portait dans son sein un gage de la plus tendre union. Cette nouvelle vint rendre Noureddin le plus heureux des hommes; elle ranima son amour, le rendit aussi tendre, aussi empressé pour son épouse qu'il l'était lors de son premier mariage. Zoé

eut plusieurs enfans, qui furent élevés dans la religion chrétienne, et achevèrent d'affermir Noureddin dans ses principes et son attachement pour son épouse, dont il ne s'écarta plus. Le souvenir même de ses égaremens servit à faire mieux sentir à l'aimable Zoé tout le bonheur de sa situation, qui resta aussi heureuse que possible pendant les longues années qu'elle vécut encore avec son époux.

FIN.

SOUSCRIPTION.

Les Mille et une Nouvelles, ouvrage périodique, pouvant faire suite à toutes les Bibliothèques de Romans. Par une Société de gens de lettres.

Venez, je vous appelle à de nouveaux plaisirs.

TOME PREMIER.

Première Partie.

Le Courage de l'Amour et de la Nature, nouvelle anglaise.
Point de Lendemain, nouvelle parisienne.
Le rare Procédé, nouvelle anglaise.
Les A-Propos, nouvelle normande.
Rosalie, ou les Malheurs de la Sensibilité, nouvelle languedocienne.
Almamoulin, nouvelle orientale.

Deuxième Partie.

Que ne peut une Femme sensible! nouv. franç.
L'Archimandrite, nouvelle grecque.
Le Portrait, ou l'Erreur d'un moment, nouvelle parisienne.

TOME DEUXIÈME.

Première Partie.

Le Grand-Œuvre, nouvelle espagnole.
Il est bien tems, nouvelle parisienne.
L'Orgueilleux corrigé par l'Amour, nouv. franç.
Bien voir pour bien juger, nouvelle provençale.
Le Mariage funeste, nouvelle lyonnaise.

Deuxième Partie.

Cléomir et Dalia, nouvelle gauloise.
Tikobé et Zilo3, nouvelle américaine.
Le Malheur d'opinion, nouvelle française.
Les Cheveux blonds et le Déshabillé bleu, nouvelle flamande.

TOME TROISIÈME.

Première Partie.

Deo et Bettina, nouvelle vénitienne.
Mirzah, nouvelle orientale.
Le Père de Famille malheureux, nouvelle bretonne.
She beat a parley, nouvelle anglaise.
Giaffar et Abassah, nouvelle arabe.

Instruire et amuser, voilà le but de tout ouvrage périodique. Tel est celui qu'on s'est proposé, en rassemblant avec choix et goût les Nouvelles qui méritent d'être conservées, tant par l'intérêt touchant qui en fait le fonds, que par la clarté, l'élégance et la précision du style.

Ces Nouvelles, puisées dans la littérature de de tous les peuples connus, sont quelquefois suivies de notices historiques, propres à répandre un jour nouveau sur des faits qui n'avaient d'abord été présentés que sous le voile de la fiction.

On se permet aussi, pour donner à la narration plus de rapidité, d'élaguer avec scrupule tout ce qui peut retarder la marche de l'intrigue, et diminuer l'intérêt qui doit croître progressivement; en un mot, on ne néglige rien pour réunir dans cet ouvrage l'utile à l'agréable, suivant le précepte d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Il paraît chaque mois, à compter du 1er mars 1807, un cahier de six feuilles in-12, contenant plusieurs Nouvelles; ce qui forme, au bout de l'année, 6 vol. in-12.

Le prix de la souscription est, pour l'année (*à dater du 1er mars 1807*), de 12 fr. pour Paris, 15 fr pour les départemens, et de 18 fr. pour l'étranger (franc de port).





